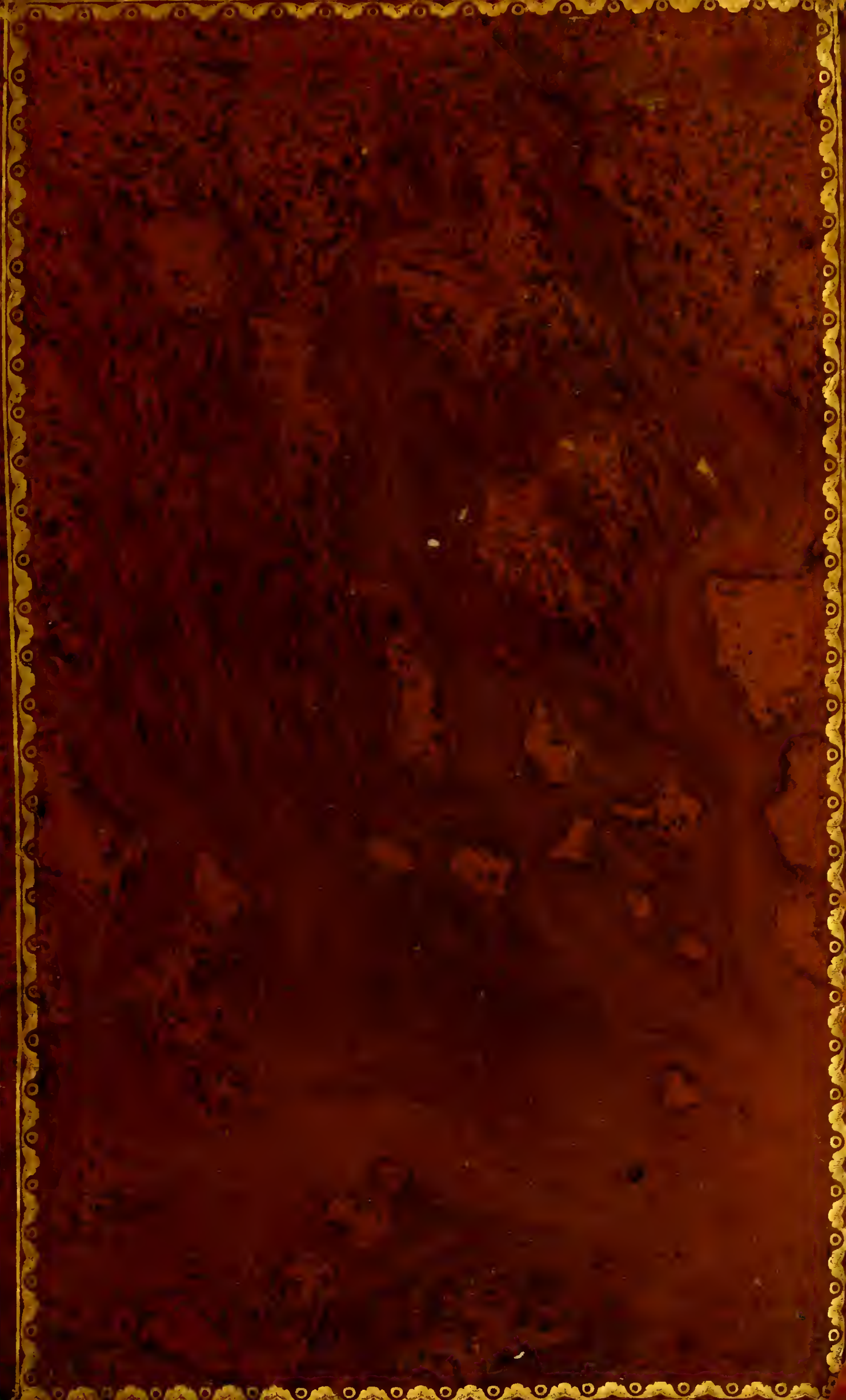
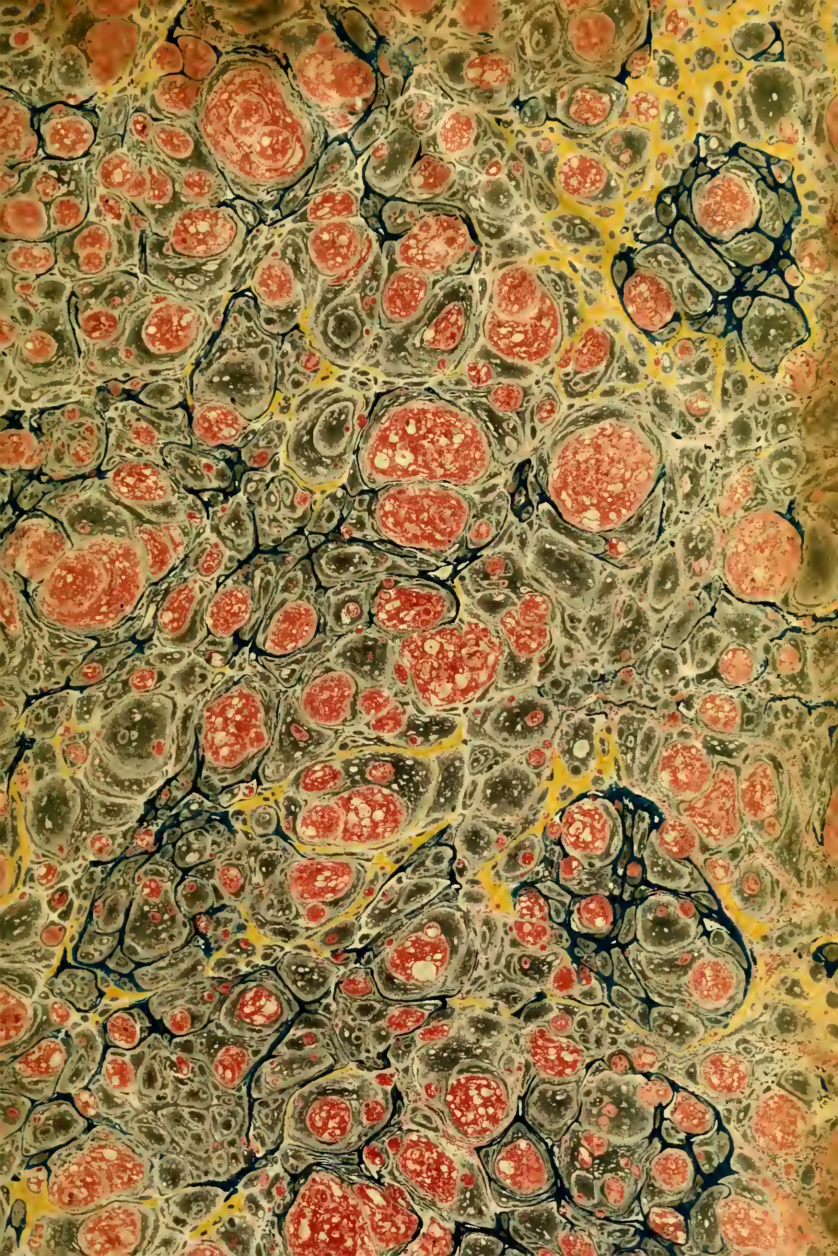






102 double

VOYAGE
DANS L'AMÉRIQUE
SEPTENTRIONALE.

VOYAGE AUTOUR DU MONDE,

EXÉCUTÉ PAR ORDRE DU ROI,

Sur la corvette de Sa Majesté, *la Coquille*, pendant les années 1822, 1823, 1824 et 1825

Sous le ministère

Et conformément aux instructions de Son Exc. M. le marquis de Clermont-Tonnerre,

Et publié sous les auspices

DE SON EXC. M. LE COMTE DE CHABROL,

MINISTRE SECRÉTAIRE D'ÉTAT DE LA MARINE ET DES COLONIES;

PAR M. L. I. DUPERREY,

Capitaine de frégate, commandant de l'Expédition.

SIX VOLUMES IN-4°,

Accompagnés de 4 Atlas, formant en tout 352 planches, dont 196 coloriées, dessinées et gravées par les meilleurs artistes.

EXÉCUTION DE L'OUVRAGE.

L'atlas de la partie historique, dessiné par MM. Chazal et Lejeune, et celui de la partie hydrographique et nautique, seront gravés par M. Ambroise Tardieu, sous la surveillance immédiate du commandant de l'Expédition.

Les planches de la zoologie et de la botanique seront dessinées par MM. Bessa, Bevallet, Guérin, Meunier, Prêtre, Prévost (Alphonse), Vauthier, et gravés par M. Coutant.

Le texte, grand in-4, sera imprimé par MM. Firmin Didot père et fils, avec des caractères neufs, fondus exprès, sur papier grand-raisin superfin des Vosges, satiné; les planches seront tirées par M. Rémond, sur un quart de grand-aigle vélin.

ORDRE DE PUBLICATION.

Cet ouvrage aura quatre divisions. I. Zoologie; II. Botanique; III. Histoire du Voyage; IV. Hydrographie et Physique.

La partie *Zoologique* (2 volumes in-4° avec un atlas de 145 planches coloriées), rédigée par MM. Garnot et Lesson, médecins de la marine et naturalistes de l'Expédition, sera publiée la première. Elle aura 25 livraisons. Il en paraîtra une par mois. Chaque livraison sera composée de 6 planches in-folio et de plusieurs feuilles de texte. C'est dans cette division du Voyage qu'on a placé les remarques relatives à la *Géologie*.

La partie *Botanique* (1 volume in-4° avec un atlas de 115 planches dont 16 coloriées), par MM. Bory de Saint-Vincent et Adolphe Brongniart, rédigée sur des matériaux recueillis par M. d'Urville, botaniste de l'Expédition, suivra immédiatement. Elle sera divisée en 15 livraisons qui paraîtront tous les mois. Chaque livraison sera composée de 8 planches accompagnées de leur texte explicatif.

L'*Histoire du Voyage* (2 volumes in-4° avec un atlas de 36 planches coloriées), à laquelle on a joint les vocabulaires des langues des sauvages, sera publiée concurremment avec la partie *Zoologique*. Elle formera 10 livraisons, composées chacune de 10 à 12 feuilles de texte et de planches. Il paraîtra une livraison par mois.

La partie *Hydrographique, Nautique et Physique* (1 volume in-4° avec un atlas de 56 planches format colombier), paraîtra dans le courant de l'année 1827. Elle sera divisée en 10 livraisons, contenant chacune 5 à 6 planches et plusieurs feuilles de texte.

Chaque livraison de chacune des quatre parties, texte et planches satinés, avec couverture imprimée, coûtera aux souscripteurs, soit à l'ouvrage entier, soit aux trois premières parties..... 12 fr.

Sur papier vélin satiné, avec les planches sur papier de Chine, pour celles qui seront susceptibles de l'être .... 24 fr.

Sur papier vélin tiré à quinze exemplaires seulement et qui seront numérotés, doubles figures, noires et coloriées, avant et avec la lettre; les figures noires tirées sur papier de Chine..... 30 fr.

Les souscripteurs à la quatrième partie seule paieront les mêmes prix; mais les souscriptions séparées à chacune des trois premières parties seront de 14, 28 et 36 francs. La souscription sera fermée le premier janvier 1827.

La première livraison est en vente, et la seconde paraîtra en septembre 1826.

Le Prospectus se distribue.

PARIS, IMPRIMERIE DE DECOURCHANT, RUE D'ERFURTH, N° 1.

VOYAGE

DANS L'AMÉRIQUE

SEPTENTRIONALE,

OU

DESCRIPTION DES PAYS ARROSÉS PAR LE MISSISSIPI, L'OHIO, LE MISSOURI ET AUTRES RIVIÈRES AFFLUENTES; OBSERVATIONS EXACTES SUR LE COURS ET LES SONDES DE CES RIVIÈRES; SUR LES VILLES, VILLAGES, HAMEAUX ET FERMES DE CETTE PARTIE DU NOUVEAU-MONDE; SUIVI DE REMARQUES PHILOSOPHIQUES, POLITIQUES, MILITAIRES ET COMMERCIALES; ET D'UN PROJET DE LIGNES FRONTIÈRES ET DE LIMITES GÉNÉRALES.

AVEC UN ATLAS DE 36 CARTES,

PLANS, VUES ET FIGURES.

Georges Henri Victor

PAR FEU LE GÉNÉRAL COLLOT,

Ex-Gouverneur de la Guadeloupe.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,

RUE HAUTEFEUILLE, Nº 23.

1826

AVIS DE L'ÉDITEUR.

L'AUTEUR de l'Ouvrage que nous offrons aujourd'hui au public, servait, pendant la guerre de l'indépendance des Etats-Unis, dans l'état-major de l'armée française, sous les ordres du maréchal de Rochambeau.

Quoique jeune encore à cette époque, il médita sur la haute importance que des recherches géographiques, dans cette partie du continent américain, devaient avoir pour le commerce et la politique des puissances de l'Europe. Il sentit un vif désir de se livrer à ses recherches, et il les eût dès lors entreprises, si les circonstances ne se fussent opposées à son projet.

Nommé gouverneur de la Guadeloupe, le général Collot administra cette colonie

jusqu'à sa prise par les Anglais. Il tomba entre leurs mains, et fut transporté aux États-Unis.

A peine était-il débarqué à Philadelphie, qu'on l'y arrête, à la requête d'un négociant de cette ville, pour avoir, pendant son administration à la Guadeloupe, imprimé un jugement du Conseil des prises, qui avait condamné son navire. Il ne fut relâché qu'après avoir fourni un cautionnement, et avoir promis, sur son honneur, de rester dans le pays pour se représenter en justice dès qu'il en serait requis.

Afin de se consoler de sa position, M. Collot voulut employer le temps de son exil d'une manière qu'il pût être de quelque utilité à la France, et ce motif lui fit reprendre ses anciens projets de voyage dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale.

Il s'associa dans cette entreprise un officier de mérite, l'adjudant-général Warin, qui avait servi sous ses ordres et qui l'avait

accompagné aux États-Unis. L'Ouvrage qu'on va lire est le résultat de leurs travaux communs, travaux qui coûtèrent la vie à l'infortuné compagnon du général Collot.

Aussitôt que le général revint en France, il s'occupa du soin de rédiger le fruit de ses observations. L'Ouvrage était composé et imprimé, et l'atlas, composé de 36 cartes ou figures, était gravé lorsque la mort vint surprendre l'auteur.

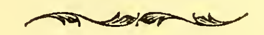
L'édition entière vient d'être vendue en l'étude du notaire chargé des affaires de cette succession, et le libraire qui s'en est rendu adjudicataire n'a réservé que 300 exemplaires, tirés soit sur papier ordinaire, soit sur papier vélin; plus 100 exemplaires in-4° du même Ouvrage traduit en anglais. Le surplus de l'édition a été détruit, afin de donner plus de prix à cet important Ouvrage.

L'éditeur ne dissimule pas qu'il est survenu quelques changemens en Amérique, depuis l'époque où le général Collot a écrit

son voyage; mais tout ce qui a rapport à la topographie et au cours des fleuves, est resté le même. C'est là ce qui fera longtemps l'utilité de cet Ouvrage, et ce qui rendra toujours précieux au Public les observations d'un voyageur aussi judicieux.



AVANT-PROPOS.



J'ai vu, pour la première fois, l'Amérique septentrionale pendant la guerre de l'indépendance des Etats-Unis : je servois alors dans l'état major de l'armée française, sous les ordres de l'ex-maréchal de Rochambeau.

Quoique jeune encore à cette époque, je méditai sur la haute importance que des recherches géographiques, dans cette partie du continent américain, devoient avoir pour le commerce et la politique de uissances de l'Europe; je sentis un vif desir de me livrer à ces recherches, et je les eusse dès-lors entreprises, si les circonstances ne se fussent opposées à mon projet. Je revins en France avec nos troupes, et je continuai mon service militaire.

Je crois devoir dire ici par quels événe-

mens je fus conduit de nouveau dans ces contrées lointaines en 1794.

J'avois été nommé, en 1792, gouverneur-général de St.-Domingue (1); mais, informé qu'on y envoyoit en même temps deux commissaires que je regardois comme des hommes très-dangereux par l'exagération de leurs principes, je refusai ce Gouvernement : celui de la Guadeloupe me fut offert peu de mois après,

---

(1) *Lettre du Ministre de la marine à* M. Collot, *maréchal de camp, chef de l'état major de l'armée du Nord.*

Paris, le 21 avril, 1792

« Je vous annonce avec plaisir, Monsieur, que le
» roi a bien voulu vous nommer au Gouvernement-
» général de St.-Domingue. Vous recevrez incessam-
» ment la commission que Sa Majesté m'a ordonné de
» vous faire expédier. Je suis persuadé que vous con-
» tinuerez de donner, dans cette mission importante,
» de nouvelles preuves de votre zèle, et que je n'aurai
» à rendre à S. M. que des comptes avantageux de
» votre administration. »

« Le Ministre de la marine,
Signé Lacoste. »

et je l'acceptai. Tout ce que j'ai fait et souffert dans cette dernière île, pendant les années 1793 et 1794, pour préserver ses habitans du pillage et du massacre, est hors du sujet du présent ouvrage, et appartient à l'histoire des colonies.

La Guadeloupe fut prise par les Anglais, le 21 avril 1794; je tombai moi-même entre leurs mains, après une capitulation honorable (1), et ils me transportèrent aux États-Unis, au lieu de m'envoyer en France, sur ma parole, ainsi qu'ils s'y étoient engagés.

A peine étois-je débarqué à Philadelphie, qu'on m'y arrêta, à la requête d'un négociant de cette ville, pour avoir, pendant le cours de mon administration à la Guadeloupe, confirmé un jugement du tribunal des prises qui avoit condamné son navire.

---

(1) Le compte que j'ai rendu de mon administration politique et militaire, depuis que je suis de retour en France, a été approuvé dans les termes les plus flatteurs pour moi, par l'illustre chef de l'empire.

Je ne fus relâché qu'après avoir fourni un cautionnement de 7000 livres sterlings, et après avoir promis, sur mon honneur, de rester dans le pays, pour me représenter à justice dès que j'en serois requis.

Je réclamai auprès du citoyen ADET, alors ministre plénipotentiaire de France aux États-Unis, contre cette violation du droit des gens; je le priai d'intervenir, en sa qualité, pour faire rompre les liens qui alloient me retenir loin de ma patrie, et me priver de l'honneur de lui sacrifier de nouveau mes jours. Ce Ministre voulut bien s'employer de la manière la plus pressante pour obtenir qu'on me laissât la liberté de passer en France; mais la faction anglaise avoit tant d'influence, à cette époque, sur le Gouvernement fédéral, que toutes ses démarches furent sans succès. Il rendit compte de cette affaire au Directoire exécutif, qui prit en ma faveur un arrêté très-vigoureux (1): la notification

(1) *Extrait du registre des arrêtés du Directoire exécutif, du 25 fructidor an 5 de la République.*

« Le Directoire exécutif arrête ce qui suit :

de cet arrêté ne produisit pas plus d'effet Ce ne fut qu'en 1799, sous le gouvernement du PREMIER CONSUL, et par l'effet d'un nouvel arrêté spécial, que je vis terminer cette espèce de captivité (1).

« Le Ministre des relations extérieures déclarera au » citoyen *Monroë*, Ministre plénipotentiaire des États-» Unis d'Amérique, que si le Gouvernement fédéral ne » fait pas cesser la procédure contre le citoyen *Collot*, » et ne renvoie pas ceux qui *l'actionnent* devant le » Gouvernement et les juges naturels en France, le » Directoire exécutif, prendra les mesures nécessaires » pour qu'il soit usé de représailles pour la réparation » de tous les torts du Gouvernement Américain et de » ses agens envers le Gouvernement Français, etc.

Pour expédition conforme, signé L. M. REVELLIÈRE LEPEAUX, président, et LAGARDE, secrétaire général. Pour copie, signé CH. MAU. TALLEYRAND.

Paris, le 28 prairial, an 7.

(1) « Je soussigné, Pierre Auguste ADET, Ministre » plénipotentiaire de la République Française près » les États-Unis d'Amérique, certifie, que lors de » mon arrivée à Philadelphie, le général *Victor* » *Collot*, prisonnier de guerre des Anglais, étoit » retenu dans cette ville par une affaire que lui avoient

On voit donc comment j'ai fait un séjour forcé, de plusieurs années, aux États-Unis d'Amérique.

» suscitée les agens de l'Angleterre; que malgré le
» desir qu'avoit cet officier de revenir en France,
» il n'a pu faire terminer cette affaire; qu'il s'est
» adaessé souvent à moi pour me prier d'user de l'in-
» fluence que me donnoit le caractère dont j'étois
» revêtu, afin de lever les obstacles qui s'opposoient
» à son retour en France; que les démarches que j'ai
» faites à cet égard, tant spontanément que d'après
» les ordres du Directoire exécutif, ont été infruc-
» tueuses, et que les agens du Gouvernement britan-
» nique ont poussé leur acharnement contre le géné-
» ral Victor Collot, jusqu'au point de lui refuser le
» sauf-conduit qu'il est d'usage d'accorder à tous les
» officiers, prisonniers sur leur parole, pour qu'ils
» puissent se rendre en sûreté dans leur patrie; cer-
» tifie de plus que ledit général Victor Collot a mon-
» tré le plus grand attachement à la République, et
« que la manière dont ses sentimens étoient prononcés
» lui a suscité, lors de la suspension de nos rapports
» politiques avec les Etat-Unis, des persécutions dont
» il est à ma connoissance qu'il n'est pas délivré, etc. »

Signé P. A. Adet.

Pour légalisation, Paris, ce 29 prairial an 7, le Ministre des relations extérieures, signé Ch. Mau. Talleyrand.

Il ne s'offroit qu'un moyen de me consoler de ma position : c'étoit de chercher à employer le temps de mon exil d'une manière qui pût être de quelque utilité à la France ; et ce motif me fit reprendre mes anciens projets de voyages dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale.

Je m'associai dans cette entreprise un officier de mérite, l'adjudant-général Warin, qui avoit servi sous mes ordres, et qui m'avoit accompagné aux Etats-Unis.

L'ouvrage que je publie aujourd'hui est le résultat de nos travaux communs qui coûtèrent la vie à mon infortuné compagnon, et que je ne pus moi-même pousser aussi loin que je me l'étois proposé.

Je demande grace d'avance aux critiques qui voudroient s'attacher à relever les incorrections grammaticales : je ne suis pas un homme de lettres ; mes récits, mes descriptions ne séduiront point par les charmes du style. On ne pourra du moins me disputer le mérite du plus grand respect

pour la vérité. J'espère aussi que mes lecteurs se trouveront dédommagés par les soins que j'ai donnés aux cartes, vues, costumes, etc., qui enrichissent cet ouvrage.

INTRODUCTION.

Le voyage dont je vais rendre compte, fut entrepris en 1796, c'est-à-dire, à une époque où l'on pouvoit prévoir que la politique du gouvernement français auroit bientôt à s'occuper des pays que je me proposois de parcourir.

En effet, peu d'années après, on a vu la France faire valoir d'anciens droits, et obtenir la rétrocession d'une de ses plus importantes colonies, qui, en 1762, étoit passée sous la domination de l'Espagne.

J'avois donc un but d'une utilité incontestable, lorsque je me livrai à cette entreprise : et, si la Louisiane vient encore d'être soumise à une puissance étrangère, il ne s'ensuit pas que les renseignemens offerts aujourd'hui au Public ne soient plus d'aucun intérêt.

Au reste, l'impression de mon ouvrage étoit fort avancée avant qu'il fût question du dernier traité conclu avec le Congrès.

Cet ouvrage contient la description de toute la partie du continent américain située à l'Ouest des États-Unis, entre les monts Alléganies, ou Apalaches, et une autre chaîne de montagnes qui est regardée par les géographes comme la continuation des Cordillières : plaines immenses, comprenant un espace d'environ 55 degrés

de longitude , et arrosées par l'*Ohio* , le *Mississipi* , le *Missouri* , la rivière des *Arkansas* , et autres.

Il me sembloit très-important de bien faire connoître ces régions , sous leurs rapports topographiques , commerciaux , politiques et militaires , puisque la Louisiane en fait partie , ou plutôt , puisque cette vaste étendue de terrain n'est autre chose que la Louisiane telle que la nature semble en avoir posé les limites.

L'ancien Gouvernement français négligea beaucoup trop d'acquérir des notions positives sur l'intérieur de l'Amérique septentrionale : de-là les grandes fautes qui nous firent perdre le Canada et la Louisiane. On crut ensuite remédier à ces fautes , en

favorisant l'indépendance des Etats-Unis : mais nous eussions porté à l'Angleterre un coup plus sensible, en travaillant à reprendre des positions trop inconsidérément abandonnées. Nous jouerions actuellement dans le nouveau monde, un rôle bien différent de celui auquel nous sommes réduits !

Avec quelle ardeur les Anglais ont profité de notre funeste imprévoyance ! Qu'on jette un coup-d'œil sur une carte nouvellement tracée : on verra qu'ils possèdent déjà au Nord et à l'Ouest de Quebec, infiniment plus de pays qu'ils n'en perdirent par la défection de leurs premières colonies continentales. Qu'on écoute leurs voyageurs : on saura qu'ils s'occupent, avec une infatigable activité, à étendre dans cette partie

du monde, comme dans toutes les autres, leur domination et leur commerce.

La compagnie de la baie d'Hudson a fait faire, à ses frais, de fréquentes recherches, pour vérifier s'il existe un passage de cette baie à l'océan septentrional, ou mer glaciale : passage auquel croyoient plusieurs géographes, et que Clumy prétendoit avoir trouvé en 1768. Les mêmes recherches avoient pour but de donner au trafic des pelleteries tout l'accroissement dont il étoit susceptible. Parmi les relations des agens de cette compagnie, on distingue celle de Samuel Hearne qui, parti du fort du Prince de Galles, au fond de la baie d'Hudson, marcha jusqu'à la mer glaciale, en suivant le cours de la rivière de Mines de cuivre qu'il parvint à découvrir. Ce

voyage fut la première preuve acquise de la non-existence du passage supposé. On en eut une nouvelle preuve en 1789, par l'itinéraire d'Alexandre Mackensie, membre d'une autre société anglaise établie sur les bord du lac des Montagnes, qui s'avança du fort Chipiouyan à la mer glaciale, en descendant un fleuve auquel il donna son nom. Le même Mackensie fit, dans les années 1792 et 1793, une course du fort Chipiouyan jusqu'aux rivages de la mer Pacifique, en se dirigeant à l'Ouest-Sud-Ouest : voyage d'un grand intérêt, tant pour la géographie, en général, que pour le commerce de sa nation. Enfin, le capitaine Vancouver, qui s'étoit porté par mer sur les côtes du Nord-Ouest de l'Amérique, vient de déterminer, d'une manière rigoureuse, le gisement de ces

côtes jusqu'alors inconnues, et de faire plusieurs découvertes précieuses dont tout le monde a pu lire les détails.

Je viens de citer les principaux monumens qui attestent les recherches faites par les Anglais sur l'Amérique septentrionale : nous n'avons guère à leur opposer que quelques ouvrages des Jésuites ou autres moines missionnaires, écrits il y a plus de soixante ans. Cet aveu est pénible, sans doute ; mais ne craignons pas de mesurer de l'œil la carrière où nos rivaux nous ont laissés si loin derrière eux ; c'est le moyen de nous exciter à l'émulation qui doit un jour nous les faire surpasser. Ne doutons pas que la France, élevée aujourd'hui à un si haut degré de gloire par la force de ses armes, et par le génie qui dirige les

opérations de son nouveau gouvernement, ne fasse consister aussi sa grandeur dans toutes les entreprises qui peuvent ajouter au domaine des sciences, aux ressources de la politique et à celles du commerce.



INTRODUCTION.

Le citoyen Adet, Ministre Plénipotentiaire de France près les Etats-Unis, m'ayant proposé de lui faire connoître, avec tous les détails possibles, la partie *Ouest* de ce continent, sous ses rapports politiques, commerciaux et militaires, je me suis déterminé avec zèle à entreprendre un voyage qui pouvoit procurer, du moins à la République Française, une partie des connoissances que le Ministre désiroit acquérir pour elle. Je ne m'en suis dissimulé ni les difficultés, ni même les dangers, sur-tout à une époque où nous étions en guerre avec toutes les puissances, et moi prisonnier de guerre. Éloigné du théâtre où j'eusse pu exposer mes jours dans les armées, au service de ma patrie, j'ai du moins trouvé des jouissances à m'occuper d'une tâche pénible, mais utile à ses vues;

et j'ai exprimé au Ministre ma vive reconnoissance pour le choix qui m'en fournissoit une aussi belle occasion.

Il est impossible de ne pas accorder à l'Angleterre une priorité sur nous, pour tout ce qui tient aux découvertes des pays éloignés. Chez elle, le Gouvernement, les sociétés savantes, les associations particulières, font voyager sans cesse, à leurs frais, des hommes instruits, pour augmenter la grande richesse de connoissances que cette nation possède en ce genre. Le penchant naturel des Anglais pour les courses lointaines, donne au Gouvernement et aux sociétés, de grands moyens pour remplir cette honorable et importante intention; et l'extention, l'activité prodigieuse du Gouvernement anglais, ajoutent encore immensément à ces facilités. Presque tout le globe a été visité, particulièrement depuis vingt ans, par les Anglais, tandis que l'ancien Gouvernement français, dans une sorte d'apathie à cet égard, laissoit notre nation inactive spectatrice des travaux des voyageurs anglais. La nature de

cet ancien Gouvernement, les idées et les habitudes qui en étoient le résultat, laissoient engourdir l'industrie et l'activité française, si faciles à animer; et nous n'obtenions que par des traductions les instructions et les connoissances que les voyageurs anglais alloient puiser aux sources mêmes. Notre honteuse nonchalance concouroit ainsi à entretenir dans l'esprit vain des Anglais, l'opinion de sa supériorité sur la nôtre, préjugé qu'elle s'est efforcée de propager chez tous les peuples sur lesquels elle a quelque influence.

Parmi tous les pays que l'ancien Gouvernement français devoit désirer le plus de connoître avec certitude, l'Amérique Septentrionale tenoit le premier rang : c'étoit, sans doute, beaucoup d'avoir puissamment contribué à l'indépendance des États-Unis, et de les avoir arrachés à l'Angleterre ; mais il falloit connoître leurs ressources, les faire tourner à notre avantage; et considérant leur situation politique et géographique, il falloit connoître avec

détail les pays dont ils sont environnés, afin de ne rien ignorer sur les moyens de secourir les États-Unis, s'ils restoient nos amis, ou de menacer leur tranquillité, s'ils devenoient ceux de nos ennemis.

L'Amérique semble destinée à jouer un premier rôle, d'ici à peu d'années, dans la politique de l'Europe. Nos rivaux et nos alliés y possèdent d'immenses territoires, et les connoissances topographiques peuvent seules éclairer la politique sur des concessions, des conventions et des demandes qui, indifférentes aujourd'hui en apparence, peuvent cependant déterminer pour l'avenir la prééminence ou l'infériorité de notre nation, de nos alliés ou de nos ennemis, dans cette intéressante partie du monde. Le goût de la nation anglaise pour les voyages, les vues ambitieuses de son Gouvernement, et son commerce de fourrures, les ont enrichis d'une grande quantité de ces connoissances, dont les plus essentielles sont gardées secrètes; telles que le voyage dans lequel, en 1794, *Mackenzie* a pénétré jusqu'à la mer du Sud, au travers des déserts

de l'Ouest, voyage qu'il répète en ce moment, tandis que quelques ouvrages des Jésuites ou autres moines missionnaires, écrits il y a plus de soixante ans, sont les seuls monumens que la France puisse offrir de ses travaux et de ses recherches sur l'Amérique Septentrionale. Ne doutons pas que la France, réveillée par la liberté, ne se réveille également pour toutes les entreprises qui peuvent contribuer au bonheur et à la gloire de la nation. Ne doutons pas que le Gouvernement, sachant profiter de cette intelligence, de cette activité, de ce patriotisme, qu'aucune nation ne possède à un degré aussi éminent, la nation française n'en applique une partie à cette branche si grandement importante; et que la France qui, par l'amour de la liberté, le courage et l'intrépidité, a rempli le monde entier de ses victoires, ne prenne aussi le premier rang dans toutes les branches de sciences, de connoissances et d'entreprises qui peuvent accroître sa prospérité, et contribuer à l'extension de ses lumières.

Dans le compte que j'avois à rendre de ma mission, il m'a paru que la marche la plus simple étoit la meilleure; c'est donc dans l'ordre où j'ai vu les différens objets, pendant un voyage de dix mois, que je les ai classés. Je ne m'excuserai pas de l'incorrection du style ; je ne suis pas un homme de lettres, je n'ai jamais eu l'habitude d'écrire ; mais j'assurerai, avec vérité, que l'attention la plus constante, les soins les plus continuels ont été employés par moi, pour acquérir tous les renseignemens que je présente ici, et que j'ai mis dans le compte que j'en rends, la plus religieuse exactitude. Je me serois cru indigne d'être employé dans une aussi importante mission, si je m'étois jamais écarté de la vérité la plus scrupuleuse.

Philadelphie, 24 ventôse, an IV de
la République Française, une et
indivisible.

Le Ministre Plénipotentiaire de la République Française près les États-Unis d'Amérique, au citoyen VICTOR COLLOT, *général de brigade.*

CITOYEN,

Ayant jugé vos services utiles à la République, je vous préviens que je vous emploie en votre qualité de général de brigade, pendant tout le temps que durera la mission que je vais vous confier, ou jusqu'à ce que le Directoire Exécutif en ait autrement ordonné.

VUE GÉNÉRALE

DE

L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE,

etc., etc., etc.

CHAPITRE PREMIER.

Description géologique de l'Amérique Septentrionale, et du pays qui compose le grand bassin du Mississipi et de ses affluens.

LES deux grandes chaînes de montagnes qui bordent et parcourent l'Amérique, que nous appellons les *Apalaches* ou *Allé-ganies*, et *les Cordillières*, après avoir traversé la partie méridionale de ce continent, forment, l'une l'Isthme de Panama,

l'autre la chaîne des Antilles, et viennent se perdre au Nord et à l'Est de l'Amérique Septentrionale ; savoir : les Cordillières, au point découvert par Mackenzie, c'est-à-dire, vers les soixante-un degrés Nord ; et les Alléganies un peu au-delà de Niagara, où le fleuve Saint-Laurent coupe son noyau de granit, et forme la fameuse chute.

Il n'existe dans ce continent que ces deux chaînes de montagnes qui par leur élévation, leur nature et leur vaste étendue, puissent être considérées comme montagnes primitives ; les autres ne sont que secondaires ou tertiaires. Ce sont elles que l'on voit se ramifier de diverses manières, produire les élévations des classes inférieures ou des hauteurs maritimes. (1)

---

(1) Ce qui distingue ces diverses sortes de montagnes, c'est 1.° que les montagnes primitives traversent toujours une vaste étendue de pays sans varier dans leur direction générale ; de plus, qu'elles ne se perdent jamais sous terre, et sont toujours liées

Ces deux chaînes de montagnes courent dans des directions peu divergentes entre

---

entre elles, à moins qu'elles ne soient rompues par de grands obstacles, tels que ceux de la mer: les montagnes secondaires, au contraire, occupent toujours peu d'espace dans une même direction, et courent en tout sens; on les trouve isolées, en groupe, disséminées, souvent visibles, quelquefois cachées; 2.° lorsque ces montagnes primitives sont composées de plusieurs rangées, ces rangées sont parallèles entre elles; ce qu'on ne remarque point dans la nature des montagnes secondaires, qui dessinent souvent des lignes bizarres variées à l'infini, et des angles de différens degrés; 3.° les cimes des montagnes primitives sont peu ou point couvertes de bois; et si le sol produit quelques arbres, ils ne sont que d'une seule espèce, c'est-à-dire, des bois résineux, tels que les pins ou cèdres; tandis que les montagnes secondaires sont toutes bien boisées, depuis leurs cimes jusqu'à leurs bases, et qu'elles produisent des bois de toute espèce; 4.° les montagnes primitives sont très-inégales dans leur élévation; leurs sommités présentent souvent des coupures que l'on pourroit comparer à des dents de loup, tandis que les autres sont généralement unies, arrondies ou aplaties,, et paroissent à l'œil comme festonnées et cylindriques; 5.° enfin les montagnes secondaires

elles et à-peu-près parallèles ; l'une des côtes de la mer du Sud , l'autre des côtes de celle du Nord , et laissent entre elles , dans l'Amérique Septentrionale , une vaste plaine arrosée par le fleuve du Mississipi et les rivières qui en sont les tributaires , que nous distinguerons sous les noms d'eau du Mexique et de la plaine du Mississipi.

La chaîne des Apalaches ou Alléganies sépare les eaux de la mer Atlantique de celles du Mississipi. Les Cordillières du Nord séparent les eaux de ce fleuve de celle de la mer du Sud. Le Mississipi doit donc être considéré comme le grand artère de l'Amérique Septentrionale dont les eaux prennent leur source , les unes à l'Est dans les Alléganies , les autres à l'Ouest, dans

---

forment les vallées, les ondulations, les plateaux, les chutes et les rapides. La différence dans leur substance est également très-distincte ; car les montagnes primitives sont généralement graniteuses et schisteuses ; les autres , calcaires ou formées d'aggrégés de roches, mélangés de diverse nature. (Consultez à cet égard *Kirwan , Ramond et Dolomieux.*)

les Cordillières, lesquelles après avoir parcouru presque toutes les latitudes tempérées, vont se verser dans le golfe du Mexique qui en est le réservoir.

Indépendamment de cette division générale des eaux, il y a des subdivisions importantes formées par les plateaux ou montagnes secondaires.

Le plateau (A), un des plus remarquables, (voyez la carte n°. 1.) divise les eaux du fleuve Saint-Laurent, de la baie d'Hudson, et du fleuve Mississipi, d'avec celles qui se jettent dans la mer du Sud et dans la mer Glaciale. (1)

Cette immense plaine qui occupe depuis

---

(1) Ce plateau, sous les rapports militaires, est peut-être unique sur le globe : c'est un *bloc* de granite, sans montagnes, commandant sur tous les rayons de la circonférence à une distance prodigieuse, situé précisément sur l'extrême frontière naturelle et probable des possessions anglaises, espagnoles et américaines. Jusqu'à cette heure, il n'appartient à personne ; mais celle de ces puissances qui s'en emparera, aura incontestablement la clef de toutes les eaux de cette vaste plaine.

les 29.e degré jusqu'au 41.e ou environ, (où l'on suppose que doivent être les sources du Missouri) est couverte de forêts, de prairies naturelles, de lacs, de fleuves, de rivières, de chutes et de rapides.

Les forêts de cette plaine ne ressemblent point à celles que l'on rencontre au Nord et à l'Est de l'Amérique ; la plupart de celles-ci sont fourrées et humides, l'air y circule à peine, et le soleil n'y pénètre jamais. Celles au contraire qui couvrent les terres arrosées par l'Ohio, le Mississipi, la rivière Rouge, celle de Saint-François, des Arkansas, des Grands Ossages, et toute la partie Occidentale du Mississipi, sont des hautes futaies claires, nettes, où le soleil pénètre mieux, et l'air circule davantage : on y remarque aussi que les arbres, par leur élévation, leur grosseur, sont bien supérieurs à ceux qui croissent au Nord et à l'Est.

Quelquefois l'on trouve (mais sur les plateaux seulement) des veines de terres arides et graveleuses, appelées par les Canadiens, *Pays de misère* ; le sol y est à

peine couvert d'une espèce de broussailles semblables à de jeunes taillis de deux ans : ces terrains sont généralement rares et n'occupent jamais que de très-petits espaces.

Ces immenses forêts sont coupées souvent par des prairies naturelles, dont l'œil peut à peine mesurer l'étendue ; elles semblent se confondre avec l'horizon : on en distingue de deux espèces ; celles des vallées et celles des hauteurs.

Les premières se trouvent dans le voisinage des lacs et sur les rives des grands fleuves : les plus étendues sont celles qui tapissent les bords de la rivière Plate, du Missouri, des Grands Ossages, des Arkansas, et la rive droite du Mississipi, depuis le Saut de Saint-Antoine, jusqu'à l'embouchure du Missouri. Le sol des prairies des vallées, est formé en grande partie de terre d'alluvion ; il est généralement de la plus grande fertilité. Ces prairies sont couvertes d'herbes et de plantes médicinales d'une variété infinie ; il y en a qui s'élèvent jusqu'à vingt pieds; quoiqu'elles soient dépourvues

d'arbres, on sait par expérience qu'ils y croissent avec une extrême rapidité.

Les prairies des hauteurs se trouvent sur les plateaux ou terrains élevés. Le sol de celles-ci (mais particulièrement de celles qui existent au Nord du Missouri) est léger, mêlé de gravier et souvent imprégné de parties métalliques et pyriteuses, entraînées sans doute des Cordillières. Ce qui donne lieu à cette conjecture, c'est qu'on observe que plus on s'approche de ces montagnes, plus les forêts deviennent rares, les bois clairs et les arbres petits, et plus les prairies des hauteurs y sont multipliées : tellement que vers les Mandanes, (1) on y voit à peine quelques arbres.

Ces prairies sont couvertes d'herbes moins hautes et plus clair-semées que celles qui croissent dans les vallées ; elles sont aussi plus aromatiques : quelquefois elles sont interceptées par des bouquets de bois composés de petits chênes noirs d'une

(1) Nation Indienne située sur le Missouri. (Voy. la carte et le chapitre Missouri.)

nature

nature très-imparfaite. Les Américains les appellent (Post oak) *chênes à poste.* Ces prairies occupent toujours une surface plane, mais moins étendue que les précédentes.

Sur la rive droite du Missouri, à l'Ouest et au Sud-Ouest, on trouve encore d'autres prairies d'une nature si extraordinaire, qu'elles n'appartiennent à aucune des autres classes. Le sol traversé par la rivière Plate et celle de Qui-Court, est composé d'une masse de craie pure, légèrement recouverte d'un sable très-fin, et sur lequel l'œil peut à peine découvrir quelques brins d'herbe. Cette craie se délaye facilement, à en juger par la couleur des eaux de ces rivières, qui sont blanches comme le lait; teinte qu'elles conservent pendant tout leur cours et qu'elles communiquent au Missouri.

Vers le Sud-Ouest, entre les sources de la rivière des Arkansas et celles des Grands Ossages, tout le sol est saupoudré d'une poussière de sel efflorescent qui transsude constamment à travers les pores de la terre,

et qui, par sa finesse, est presque impalpable ; (1) quelquefois on aperçoit çà et là une petite herbe fine qui perce cette poussière, semblable à celle qui croît sur nos dunes, mais moins élevée. Les montagnes qui bordent cette vallée, sont composées d'un sel fossile pur et dur comme le roc. Leurs cimes (du côté du Nord seulement) ne sont recouvertes que d'une croûte brune et noirâtre, que l'intempérie des saisons paroît y avoir imprimée. Les côtés opposés et les flancs de ces montagnes ont la blancheur et le brillant du cristal. Les eaux de la rivière des Arkansas, qui coupent, dans quelques parties, ces piles de sel, sont imprégnées de cette substance comme celles de la mer ; à leurs sources elles sont du plus beau bleu, et ce n'est qu'après avoir roulé plusieurs centaines de

---

(1) Il est probable que ce sel efflorescent est un carbonate de soude d'une nature analogue au natrum d'Egypte, résultat de l'espèce de décomposition du sel marin par la craie, dont on doit la découverte au citoyen Guyton-Morveau.

milles qu'elles se troublent, prennent une teinte jaunâtre et deviennent potables ; et encore conservent-elles un goût saumâtre, jusqu'au moment où elles se confondent dans les eaux du Mississipi.

Cette vallée est remplie d'une multitude d'animaux de toutes les espèces, que ce sel y attire. On en voit des colonnes entières y entrer et en sortir paisiblement, sans qu'il paroisse que les plus forts usent de leurs pouvoirs pour en écarter les plus foibles.

La rude magnificence que la nature a déployée dans cette vallée, offre à la vue le spectacle le plus riche et le plus extraordinaire, tant à cause de la beauté de la perspective que des sensations qu'elle produit.

Toutes ces montagnes, formées de piles de sel accumulées les unes sur les autres, et dont chacune présente une pyramide, les unes éparses, les autres en groupes, et dans une telle confusion, qu'on les croiroit sorties des mains de la tempête ; cette variété de couleurs brunes, noires et de

blanc lumineux, que les rayons du soleil, en frappant sur les parties luisantes, font encore ressortir avec plus d'éclat ; tous ces animaux qui de loin sont magnifiés par les effets de la réfraction sur cette poussière blanche et brillante qui couvre cette vaste plaine ; le mugissement de ces bêtes fauves, mêlé au bruit des torrens qui se précipitent des montagnes ; le sol frappé d'une éternelle stérilité n'offrant, à l'œil surpris, qu'une nudité désolante ; l'absence de toute espèce de végétation, comme si la nature avoit ici dédaigné d'habiller la terre ; enfin les eaux troubles ou colorées des différentes rivières qui parcourent cette vallée, et qui par la rapidité de leur cours semblent se hâter de fuir des lieux auxquels elles ne peuvent donner ni la vie, ni la beauté ; tout cela, dis-je, lui donne un aspect terrible et sauvage : ajoutez à cela l'illusion de l'optique, tous les accidens de lumière qui en résultent, le matin et le soir, et l'on se formera quelques idées des scènes continuelles qu'offrent ces montagnes impossibles à décrire, et qui laissent à l'observateur une

image du merveilleux, qui devient ineffaçable.

Ces montagnes de sel sont appelées par les Indiens, *Montagnes enchantées*; et par les Canadiens, *Montagnes luisantes*.

De ces blocs de sel part une chaîne de hauteurs, qui après avoir changé de nature prend sa direction vers le Sud, traverse une partie du nouveau Mexique et de la nouvelle Léon, et sépare les eaux du fleuve Mississipi d'avec celles qui se jettent dans la rivière Rio-Bravo. (1)

La nature, dans la plaine du Mississipi, n'a pas été moins prodigue dans la création des lacs, qu'elle ne l'a été dans celle des prairies et des forêts; leur nombre et leur étendue sont prodigieux; mais il existe une grande différence entre les lacs des plaines et les lacs maritimes.

Les lacs des plaines se trouvent sur les plateaux affaissés, ou dans les vallées environnées de montagnes secondaires, où

---

(1) Ces hauteurs sont les limites naturelles qui doivent séparer, un jour, la Louisiane, du nouveau Mexique.

les eaux se rassemblent, jusqu'à ce que montées à une certaine hauteur, elles s'ouvrent un passage du côté le moins élevé, s'échappent et forment presque toujours des rivières ou des fleuves auxquels ils servent de réservoirs : distribués avec aussi peu d'ordre que les montagnes secondaires, on les voit souvent accouplés, souvent isolés, et quelquefois formant une suite continue de lacs et de détroits.

Tels sont les lacs supérieurs, Michigan, Huron, Erie et Ontario, qui après s'être communiqué leurs eaux entre eux par des canaux naturels ou par des détroits, vont donner naissance au fleuve Saint-Laurent.

Les lacs des Esclaves et Attapeskow s'unissent également pour former la rivière des Esclaves, dont les eaux vont se perdre dans la mer Glaciale.

C'est du lac des Ours-Blancs seul que part la source primitive du Mississipi, dont les eaux ne sont augmentées qu'après quelques milles par celles qu'elles rencontrent de plusieurs autres lacs adjacens, mais tous isolés.

La rivière de l'Ouest dernièrement dé-

couverte et qui se jette dans la mer du Sud vers les 44e. degrés, ne tire ses sources également que du seul lac Organ.

La communication du lac Supérieur avec le lac de la Pluie, se fait en partie à travers une multitude de petits lacs, en forme de chapelets, tantôt liés et tantôt rompus.

Mais quoique ces lacs paroissent dispersés dans cette plaine, tous se réunissent néanmoins par leurs sources au plateau (A). C'est de-là que découlent et se divisent toutes ces eaux, comme d'un point de partage, pour se distribuer ensuite au Sud, à l'Est et à l'Ouest, et se rendre à la mer Glaciale, dans la baie d'Hudson, et le golfe du Mexique. (1) Soit que l'on considère les lacs des

(1) La communication des eaux avec la mer Glaciale se fait par les lacs Ouinipic, Arrabasca, des Esclaves, et de la rivière des Esclaves; celle du golfe Saint-Laurent, par les lacs supérieurs, Huron, Erie, Ontario, et le fleuve Saint-Laurent; celle de la Baie d'Hudson, par les rivières de Severn, de Nelsou et de Churchil qui tirent leurs sources du lac des Esclaves et de celui d'Arrabasca; et celle enfin du golfe du Mexique, par le fleuve du Missisipi.

plaines comme l'ouvrage de la mer, lorsqu'elle couvrit successivement une partie de ce continent, soit qu'ils proviennent de quelque tremblement de terre qui auroit causé l'abaissement des plateaux ou des hauteurs, il est une condition indispensable pour que ces sortes de lacs se conservent toujours, comme ils l'ont fait jusqu'à présent, dans leur même étendue et leur même profondeur; que les eaux de toutes les rivières qui s'y jettent ne soient ni troubles, ni bourbeuses, sans quoi ils s'empliroient à la longue par les dépôts qu'elles y auroient laissés; aussi l'on remarque que les eaux de tous ces lacs sont claires, limpides; et que celles de toutes les sources ou rivières qui en sont les tributaires, sont de la même nature. D'après cela, il est inutile de dire que le fond de tous ces lacs est de roc ou de gravier, et que le sol de toutes les terres des environs ainsi que celui du plateau (A) est de même espèce.

Les lacs maritimes se trouvent généralement au milieu d'alluvions, près des côtes basses et sablonneuses; à la proximité des

bouches des rivières, qui coulent lentement et dont les eaux sont sujettes à sortir de leurs lits : c'est en s'échappant, soit par des interstices, soit par des canaux qu'elles se creusent ; ou plutôt, c'est en filtrant à travers les sables, que ces eaux n'ayant quelquefois pas assez de force pour rompre l'obstacle que leur opposent les flots de la mer, éprouvent un ressac qui les fait refouler, les force à se répandre et à former des amas dans l'intérieur des terres.

Lorsque le courant de ces rivières est très-fort, ces ressacs ne donnent naissance qu'à des barres ; (1) mais si au contraire il est lent, ou que ce ne soit que de foibles branches de quelques rivières, dans ce cas la mer brisant continuellement sur ces barres et y apportant toujours de nouvelles terres, finit par y élever des bancs, qui en séparant de la mer les eaux que ces flots ont refoulées, laissent pour jamais, entre

---

(1) Comme on le voit à la bouche principale du Mississipi, des Amazones, de l'Orénoque.

ces nouveaux bancs et la vieille terre, un volume d'eau plus ou moins considérable.

C'est ainsi qu'ont été créés les lacs Borgnes, Barataria, Maurepas, Pontchartrain, et généralement tous les lacs maritimes.

Les lacs Borgnes, Maurepas et Pontchartrain, dont les eaux se réunissent, sont formés par le concours des eaux de la rivière Amit, et de celle d'une petite branche du Mississipi; mais celles-ci n'y entrent qu'au moment où les eaux du fleuve se répandent et qu'une partie s'échappe par le canal d'Ibberville. (1)

Les eaux de la rivière Amit, communiquent, toute l'année, avec celles des lacs; mais celles du fleuve n'y communiquent que pendant trois mois; les eaux de la rivière Amit sont claires, celles du fleuve sont troubles. Lorsque celles du fleuve entrent dans ces lacs, leurs eaux se troublent, et lorsqu'elles cessent d'y pénétrer, elles s'éclaircissent. Sans les fonctions différentes

---

(1) Voyez la description de cette rivière.

du fleuve et de la rivière Amit, celle-ci étant occupée, pendant douze mois, à entraîner les limons que le fleuve y dépose pendant trois, ces lacs finiroient par se combler. Néanmoins on observe " qu'ils perdent insensiblement de leur profondeur, et que, chaque année, ce sont des anses qui se remplissent ou des nouveaux bancs qui se forment : ce qui rend leur navigation incertaine et difficile.

Le lac Barataria qui est isolé et formé seulement par les eaux du fleuve, lorsqu'elles s'y introduisent périodiquement par les fourches de Chetimacha, a perdu plus d'un tiers de son diamètre et au moins la moitié de sa profondeur ; et si ce fleuve n'interrompoit sa communication, pendant neuf mois, avec ce lac, le dernier seroit déjà réduit en marais.

Le fond de tous ces lacs est de vase, et le terrain qui les touche est communément sablonneux ou marécageux.

En rapprochant les différens contrastes qui existent entre les lacs maritimes et les lacs des plaines, on voit que les premiers

se trouvent toujours vers les sources des rivières, et les seconds vers leurs embouchures ; que les uns servent de réservoirs aux rivières et que les autres en sont les égoûts ; que les eaux des lacs des plaines sont toujours claires et limpides, et que celles des lacs maritimes sont presque toujours troubles ; que les lacs maritimes ont un lit de boue et une navigation souvent embarrassée ; que le lit des lacs des plaines est de roc ou de gravier et en a une toujours sûre ; enfin, que tout concourt à conserver les uns et à détruire les autres.

Il résulte de cette disparité entre ces deux espèces de lacs, qu'on peut en déduire les conséquences suivantes :

Que toutes entreprises qui auroient pour objet de vouloir utiliser les lacs maritimes pour l'avantage de la navigation et du commerce, soit en cherchant, par des canaux artificiels, à leur ouvrir une communication avec les rivières ou la mer, soit en voulant, par d'autres travaux, empêcher qu'ils ne continuent à s'obstruer par les dépôts qui s'y forment journellement plus ou moins

vîte, ne pourront jamais avoir que des succès momentanés qui tourneront tôt ou tard à la honte de ceux qui en auront conçu l'idée, et au détriment des peuples qui en auront fait les frais. Mais que si au contraire ces vues d'utilité publique se portent vers les lacs des plaines, que les plans en soient bien conçus et sagement dirigés, rien n'empêche que les gouvernemens qui les entreprendront n'en retirent les avantages les plus précieux, tant sous les rapports militaires que sous ceux du commerce. Il peut y avoir, sans doute, quelques exceptions à faire à ce principe général; mais, s'il y en a, elles sont rares, et l'on peut être assuré d'avance, que, strictement parlant, l'hypothèse n'est pas la même.

Dans aucune partie de l'Europe l'on ne trouve des fleuves d'une aussi grande étendue que ceux de l'Amérique, où il n'est point rare d'en voir prendre leurs sources dans les Cordillières, et aller déposer leurs eaux dans la mer Atlantique; c'est-à-dire, qu'à l'exception du petit espace qui sépare les Cordillières de la mer du Sud, ils tra-

versent tout le continent de l'Ouest à l'Est. C'est dans l'élévation des Cordillières, si supérieure aux Apalaches ou Alléganies, et dans leur situation géographique, qu'il faut chercher l'origine de ces fleuves étonnans, leur prodigieuse hauteur devant nécessairement faire incliner les terres vers l'Est. C'est également à ces mêmes causes (si nous nous sommes fait une idée juste de la côte du Nord-Ouest, d'après les différentes descriptions qui nous en ont été données (1) et la direction que l'on sait que tiennent les Cordillières, courant toujours parallèlement avec la côte à une distance de 150 à 160 lieues,) que nous pensons ne pouvoir s'y trouver aucun grand fleuve disposé pour verser ses eaux dans la mer

(1) D'après la description qui vient d'être publiée du Journal de Lapeyrouse et de Vancouver, cette côte nous est représentée comme très-élevée et à écors, offrant toujours une grande profondeur d'eau, souvent masquée par des groupes de grandes îles toutes bien boisées; les terres situées sur les derrières de ces côtes, s'élèvent graduellement jusqu'à ce que l'horizon se trouve borné par une longue chaîne de montagnes.

du Sud; car alors il faudroit qu'il perçât ces montagnes. Le cours des rivières les plus étendues sur cette côte (tant que leur nature existe la même) ne peut donc être au-delà de la distance qu'il y a entre les Cordillières et la mer du Sud. Ainsi toutes ces vastes ouvertures aperçues le long de cette côte par Lapeyrouse et autres célèbres navigateurs, et qui paroissent avoir laissé des doutes, ne peuvent être que l'entrée des baies, de rades ou de ports formés par les eaux de la mer, et abrités par toutes ces belles îles dont ces côtes sont bordées, et qui reçoivent, comme toutes les autres baies ou ports connus, des rivières du second ordre. La rivière dernièrement découverte par Mackensie, et courant au Nord-Ouest, ne détruit pas même cette opinion, parce qu'on sait déjà qu'elle ne tire sa source que des montagnes jaunes, et par conséquent elle ne peut avoir qu'un cours très-borné, que l'on sait en outre être interrompu par une multitude de rapides, comme le sont ceux des rivières des Esclaves et de Copper-Mine. D'ailleurs

la côte peut changer ; il est même probable qu'après avoir dépassé les 50 degrés de latitude, elle s'aplatit, et que les Cordillières changeant aussi de direction, se dirigent plus vers l'Est, cessent d'être liées entre elles, et se forment en groupes comme le font les Alléganies à Niagara, au-delà du 43e. degré. Mais nous le répétons, toutes ces rivières courant à l'Ouest et au Nord ne peuvent avoir leur point de départ le plus éloigné qu'au plateau A, (dont nous avons parlé dans le cours de cette description, comme étant le point de partage marqué par la nature, dans l'Amérique septentrionale, pour la distribution des eaux, et l'endroit le plus élevé) où il faut nécessairement qu'elles prennent toutes leurs sources.

Indépendamment de ce que cette étendue est très-limitée, par comparaison avec ces grands fleuves venant de l'Ouest. (1) La

---

(1) On compte que depuis le lac des Ours-Blancs, où le Missisipi prend ses sources, jusqu'à son em-

navigation

navigation de toutes ces rivières ne pourra jamais être d'une grande utilité ; car il est facile de prévoir que leurs lits doivent être interceptés de chutes et de rapides, leurs eaux ne pouvant pénétrer jusqu'à la mer du Sud sans couper quelques branches éparses des Cordillières, ou des hauteurs maritimes, comme les eaux qui se jettent dans l'Atlantique depuis les Florides jusqu'au fleuve Saint-Laurent, sont obligées de percer les Alléganies.

Ce n'est qu'aux fleuves ou rivières situées à l'Ouest du Mississipi, qu'il a été réservé de parcourir d'immenses espaces, sans que leurs cours soit intercepté, leurs eaux n'ayant aucun de ces grands obstacles à vaincre ; puisque, d'un côté, elles fuient les Cordillières ; et que, de l'autre, elles évitent,

---

bouchure, il y a un espace de 4000 milles, y compris toutes ses sinuosités.

Le Missouri se jette dans le Mississipi, à 2000 mil. environ des bouches de ce fleuve, et il a déjà été remonté 2500, sans que l'on ait encore rencontré ni une chute, ni un rapide ; ce qui fait 4500 mil. déjà de connus.

en se jetant dans le golfe du Mexique, les Alléganies qui, ainsi que nous l'avons déjà observé, ont cessé ici de suivre la côte pour aller former la chaîne des Antilles.

Cette différence que l'on remarque entre les fleuves ou rivières qui viennent de l'Ouest se jeter dans le golfe du Mexique, et les fleuves ou rivières de l'Amérique Septentrionale que reçoit la mer Atlantique, dans lesquels il n'existe ni chutes, ni rapides; (1) tandis que tous les affluens, situés à l'Est du Mississipi en sont remplis : cette plaine immense que ces eaux ont à parcourir, sans autres obstacles à vaincre que des montagnes secondaires ou des hauteurs maritimes qu'elles creusent, divisent, ou dont elles diminuent la masse journellement : ces terrains tantôt sablonneux, tan-

(1) Ces rivières n'étant arrêtées par aucune chute ou rapide, que vers leurs sources, ont toutes des cours fort rapides ; et cependant, malgré cet avantage pour l'écoulement des eaux dans les inondations, on en voit s'élever à plus de 100 pieds dans quelques endroits : que seroit-ce donc si ces rivières étoient aussi tranquilles que celles de l'Est.

tôt glaiseux, qu'elles traversent et qu'elles délayent alternativement; la rapidité de leurs cours comparé à celui des rivières de l'Est, toujours coupé par des chutes ou des rapides : ces débris de sables, de vases et de bois que tous ces fleuves de l'Ouest entraînent à la mer périodiquement à l'époque de leur débordement si considérable et si fréquent; la multitude d'alluvions (1) que l'on trouve à l'embou-

---

(1) Nulle part on ne trouve des alluvions aussi considérables et aussi multipliées que celles qui sont formées par toutes ces rivières de l'Est. Il en existe déjà aux bouches du Mississipi et de celles de l'Amazone, qui occupent des espaces de 30 à 40 lieues. La raison est que toutes ces rivières parcourent de bien plus grands espaces qu'en Europe; dans la rapidité de leurs cours elles arrachent et délayent différentes substances; tous ces débris sont entraînés d'une rivière dans une autre, puis à la mer. Les parties grossières, sablonneuses et minérales vont au fond; mais les terres calcaires et argileuses se trouvent suspendues par leur légéreté, se déposent dès qu'elles trouvent une place de repos, tantôt sur une côte, tantôt sur une rive, et forment une alluvion, un banc ou une île, qui n'est d'abord composé que

chure de tous ces grands fleuves qui sont le résultat de tous les dépôts annuels qu'ils y laissent, et qui forment chaque jour de nouvelles terres qui poussent toujours vers le golfe, et diminuent d'autant son bassin : ces lacs maritimes qui se comblent insensiblement et dont les vides que laissent les eaux, sont successivement remplacés par des marais, puis par des terres : enfin, ces montagnes des Alléganies qui au lieu

---

de parties grasses et mouvantes (*); et ce n'est qu'avec le temps que le soleil, en desséchant ces alluvions, leur donne d'abord de la consistance, et ensuite de la solidité; chaque débordement forme une nouvelle couche, et les alluvions se stralifient ainsi, jusqu'à ce qu'enfin elles soient parvenues à une élévation telle que les eaux ne puissent plus y atteindre; bientôt alors les arbres et la végétation s'emparent de ces terres nouvelles, et la destruction des substances végétales de toute espèce, forme sur la surface une croûte d'humus d'une richesse et d'une fertilité presque inconnue dans l'ancien monde.

(*) Voyez la description de ces sables mouvans, au chapitre Missouri.

de suivre le contour de la côte, se détachent subitement pour aller gagner la pointe des Florides, et forment une voie lactée au milieu des eaux : toutes ces circonstances réunies sont bien faites pour laisser quelques doutes sur ce système si souvent publié et jamais clairement prouvé, que les *îles Antilles faisoient autrefois partie du continent d'Amérique*, et permettent au contraire de supposer qu'elles tendent peut-être à s'y réunir. Ces mêmes doutes peuvent s'appliquer aux îles de la mer du Sud, qui également pourroient être les bases de quelques nouveaux continens.

Je ne me permettrai pas de tenter l'examen de la première de ces questions, qui est digne de fixer l'attention des plus célèbres géologues; d'ailleurs, mon séjour aux Antilles, (1) dans les circonstances politiques les plus orageuses de la révolution,

---

(1) Je commandois à la Guadeloupe en 1793 et 1794, sans argent, sans marine, sans soldats et sans lois.

ne m'a pas permis de m'en occuper ; et l'on sait assez que ce n'est point au milieu des poignards que l'on peut méditer sur un sujet de cette importance.

CHAPITRE II.

Départ de Philadelphie ; description militaire et topographique des Alléganies.— Défilés ou Gaps. — Observation sur l'insurrection de 1794.

Le 21 mars 1796, nous partîmes de Philadelphie, l'adjudant-général Warin et moi. Après quatorze jours de marche et deux séjours, nous arrivâmes dans un nouvel établissement appelé *M.c Kées-Port*, et placé sur la Monongahéla. Plusieurs raisons nous déterminèrent à prendre cette route, de préférence à celle qui conduit directement à Pittsburg.

1°. Nous désirions connoître dans tous ses détails cette rivière de la Monongahéla, que nous considérions comme une des sources de l'Ohio.

2°. Nous avions appris en route que nous ne trouverions à Pittsburg aucun

bateau propre à notre voyage, parce que c'est sur la Monongahéla qu'ils se construisent, et qu'il nous seroit beaucoup plus facile de nous équiper sur cette rivière que par-tout ailleurs. Nous avons eu lieu d'être satisfaits de cet avis; si nous ne l'avions point suivi, nous aurions été considérablement retardés, et nous aurions payé le tiers de plus que nous ne l'avons fait.

La route qui conduit de Philadelphie à Pittsburg est trop connue pour que nous entrions dans de grands détails.

Les Alléganies seules attirèrent notre attention, comme devant un jour être la ligne de démarcation entre les États de l'Ouest d'avec ceux de l'Atlantique.

Les Alléganies proprement dites, sont formées par plusieurs rangs des montagnes, courant tous parallèlement les uns aux autres à-peu-près du *N. E.* au *S. O.*

Elles se divisent en montagnes secondaires et primaires. Les secondaires sont les premières que l'on rencontre en venant de la côte; l'intervalle qu'elles laissent entre elles et la mer, peut avoir cent soixante à

cent quatre-vingt et deux cent milles d'étendue, mais jamais au-delà. On appelle cette partie de terrain *flat* ou *plain*; ce sont les glacis des montagnes secondaires qui s'étendent jusqu'à l'Océan.

Elles sont composées de trois rangées principales et très-distinctes, courant toutes dans la même direction; mais toujours parallèlement les unes aux autres à des distances plus ou moins rapprochées, laissant entre elles de petites vallées, dont la plus large n'excède pas huit à dix milles, et la plus étroite trois à quatre.

Leur dénomination change selon les États qu'elles traversent.

Les deux premières rangées ne sont pas très-élevées; la troisième, par contre, s'élève davantage, mais disparoît souvent sous terre, et elle commence à être perceptible dans la Caroline du Nord, vers le 35e. degré de latitude où elle est connue sous le nom de *Blue-Ridge* (Ligne-Bleue.)

Toutes les montagnes secondaires sont généralement graniteuses; du moins depuis Niagara jusqu'aux Florides.

Parmi les différentes vallées qui forment ces rangées, la plus remarquable est celle de Shenandoah, c'est la troisième; elle prend naissance à la rivière de Hudson, et on la retrouve en Georgie et dans les Florides toujours la même; elle n'est interrompue qu'en Virginie par le pont naturel : c'est elle qui sépare les montagnes secondaires des montagnes primaires. Une partie de cette vallée est arrosée par la rivière de Shenandoah qui se jette dans le Potomac un peu au-dessous de Shepherd's-Town. Sa largeur commune peut être évaluée à vingt milles.

Après avoir traversé ces différentes lignes de vallées et de montagnes secondaires, on arrive aux montagnes primaires ou chaîne principale de la partie de l'Amérique du Nord; elle consiste de même en différentes rangées parallèles appelées ensemble *Montagnes sans fin*, *Apalaches* ou *Alléganies*.

La première rangée des Alléganies, s'appelle *North-Mountains* ou *Blue-Mountains*, (Montagnes-Bleues;) elle se partage en

différentes branches ; à l'Ouest, elle est connue sous le nom d'*Apalaches ;* et au Nord, d'*Alléganies*.

Les Alléganies proprement dites, sont couvertes d'une pierre meulière adhérente que l'on retrouve sur l'Ohio et jusqu'au pays des Illinois : c'est la chaîne la plus haute, et de ses pentes s'écoulent les sources de plusieurs rivières ; elle est la seule qui ne soit percée par aucune rivière.

Après les Alléganies on trouve trois autres rangées très-prononcées qui lui sont inférieures, qui sont Fidelings-Hill, Laurels-Hill, et enfin Chesnuts-Ridge ; celle-ci est la dernière rangée du côté de l'Ouest, et faisant partie des montagnes primaires. De cette montagne à l'Ohio, il n'y a que quarante à quarante-cinq milles ; c'est aussi à ce point où se fait la grande division des eaux qui coulent dans le golfe du Mexique, de celles qui coulent dans l'Océan ; elle est cependant percée par quelques grandes rivières, qui vont prendre leur source dans les Alléganies.

On observe immédiatement après avoir

passé cette dernière rangée, que la nature du sol change ; il est plus gras, plus brun, moins sablonneux, et la végétation plus forte que du côté de l'Est.

Indépendamment de ces montagnes, il y a de grands plateaux : on en remarque un principal au Nord de toutes ces montagnes, il occupe l'intervalle qui existe entre les sources de la rivière de Mohawk et de Niagara, et sa direction est à l'Ouest.

Ce plateau donne naissance aux rivières d'Alléganies, de Susquehannah et de Mohawk, et divise les eaux de ces différentes rivières, d'avec celles qui coulent dans les lacs Erie et Ontario. Dans toute cette partie les montagnes ont totalement disparu, et ne sont perceptibles que de l'autre côté de Niagara.

Comme la plupart des grandes rivières qui traversent les États Atlantiques prennent leurs sources dans les montagnes primaires, et qu'elles courent presque toutes du Nord-Ouest au Sud-Est, elles sont obligées de percer les montagnes secondaires à angles droits, ce qui forme des coupures ou défilés appelés *Gaps*.

Dans l'Etat de Pennsylvanie on en compte trois par où est obligé de passer tout ce qui vient des États de l'Est et du centre, pour se rendre dans les États de l'Ouest.

Le premier est celui qui est le plus au Nord et à Cassady, sur la Francks-Town, (branche de la rivière de Juniata) où aboutissent tous les chemins qui viennent de Northumberland, pour aller gagner un portage qui conduit aux sources de la rivière Conomaugh, dont les eaux vont se verser dans celles de l'Alléganies, et de-là dans l'Ohio.

Le second est à Yellow-Creek, par où passe la route qui conduit de Huntington à Bedfort.

Le troisième est à Hartley's, au passage que s'est fait la Juniata, et un peu en arrière du point où se trouve la réunion de tous les chemins venant du bas de la Pennsylvanie, pour n'en former plus qu'un jusqu'à Bedfort.

Il y en a bien un quatrième, mais il est situé à Cumberland sur le Potomac, très-

près de la ligne frontière de la Pennsylvanie, c'est pour tout ce qui vient du Maryland et de la Virginie. Ces quatre défilés sont, comme je viens de le dire, des coupures pratiquées par les eaux qui se sont ouvertes des issues à travers les montagnes secondaires. Le plus large de ses défilés n'a pas cent vingt toises du pied d'une falaise à l'autre, y compris la largeur de la rivière. (Voyez sur la carte de l'Ohio, la figure n°. 1 ; qui en a vu une les a vu toutes.) Les intervalles qui existent entre ces défilés et qui comprennent tout ce qui est depuis Cassady, formant la gauche de cette position jusqu'à Cumberland, où en est la droite (distance, soixante milles) n'ont aucun chemin qui les perce, ni la possibilité d'en pratiquer devant un ennemi, tant à cause de l'escarpement des montagnes qu'à cause des grosses roches adhérentes dont elles sont remplies ; il faut absolument (pour tout autre corps de troupes que des chasseurs) forcer ces défilés pour traverser les Alléganies militairement parlant.

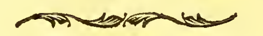
Si les chefs de l'insurrection de 1794

eussent été des hommes de guerre, et qu'ils eussent connú ces montagnes sous leurs rapports militaires, ils eussent pu, avec les forces dont ils étoient les maîtres, (1) empêcher le passage des Alléganies aux troupes fédérales, en s'emparant de ces défilés et plaçant leur corps principal à Bedfort. Pittsburg alors se trouvoit naturellement leur place de dépôt ; par cette disposition, ils eussent assuré pour long-temps leur subsistance et déterminé peut-être les habitans situés entre les Alléganies et la Susquehannah à prendre une part active dans leur résistance, et eussent ainsi embarrassé long-temps les fédéralistes. Heureusement cette insurrection qui, plus prolongée, auroit probablement coûté du sang sans effet, s'est promptement terminée ; et je dirai à l'honneur de la France, que toutes les informations que j'ai pu prendre pendant les trois semaines que j'ai passées dans ces lieux, véritable théâtre de l'insurrec-

---

(1) Ils pouvoient alors disposer de plus de 8000 hommes, tous excellens chasseurs.

tion, m'ont prouvé que le ministre Fauchet n'a eu aucune part à ces troubles, dont les ennemis de la France ont cherché à jeter une grande partie de l'odieux sur lui.



CHAPITRE

CHAPITRE III.

Rivière de la Monongahéla. Nouveaux établissemens formés sur cette rivière. — Espèce de bateau employé pour descendre l'Ohio. — Proportion d'un bateau à quille. — Epoque à laquelle il faut arriver sur la Monongahéla. — Prix des terres. — Rivière des Alléganies.

La *Monongahéla* est généralement bordée de montagnes assez élevées et laissant fort peu d'espace entre elles et ses bords, de manière qu'il n'y a sur tout son cours que fort peu de terrain bas propre aux prairies ; d'ailleurs, comme ces montagnes sont presque à pic, de long-temps on n'entreprendra de les cultiver, et elles resteront vraisemblablement encore en friche pendant des siècles. Il n'y a que leurs extrémités inférieures et

leurs sommets qui soient habités et cultivés. La qualité des terres basses est bonne quoique légère et sablonneuse, mais elles ne peuvent point être considérées comme des terres de première classe, la croûte végétale n'ayant pas plus de six pouces; après quoi l'on trouve un sable jaune pur. La couche des terres hautes n'a pas trois pouces, et le sol y est de même extrêmement léger : dans vingt ans, d'après la manière dont les Américains cultivent, elles seront épuisées. Les arbres les plus communs sont le chêne, le châtaigner, l'érable à sucre, et le frêne ; ils n'offrent rien de supérieur par leur grosseur, ni par leur élévation. La largeur de la Monongahéla peut être de cent à cent dix toises ; elle coule sur un lit de sable jaune mêlé d'une terre à-peu-près de la même couleur, ce qui la rend généralement bourbeuse. Son cours est extrêmement doux et lent : un mille et demi à l'heure, sans le secours des bras ni du vent, est ce qu'on parcourt en bateau. Elle est facile à remonter et très-navigable jusqu'au-dessus d'un nouvel établissement appelé la *Nouvelle Genève*, situé

à quatre-vingt milles de Pittsburg. Cet espace n'est interrompu par aucuns rapides ni falls ou chutes.

La Monongahéla est presque généralement habitée sur tous ses bords : on y remarque six établissemens nouveaux qui portent les noms de ville ou de port. La *Nouvelle-Genève*, *Frederick's-Town* et *Read's-Stone* qui ont deux cents habitans. *Elisabeth's-Town* où on en compte vingt. *M.c Hees-Port* qui en compte trente; et *Parrey's-Town* qui en contient quinze.

C'est sur ses bords que la plupart des bateaux plats, destinés à porter les émigrans dans le Kentucky se construisent, et même ceux à quille pour le Mississipi; les premiers, appelés *Kentucky's-Boats*, ont la forme d'un grand quarré long. (Voyez la figure n°. 2,) variant dans ses proportions depuis trente jusqu'à cinquante pieds de longueur, et depuis douze jusqu'à vingt de largeur, mais jamais moins de quatre de profondeur. Tous ces bateaux sont construits sans clous, ce qui les rend assez dangereux pour le Mississipi, dans

lequel il s'en perd une très-grande quantité par les avaries qu'ils éprouvent au moindre choc, soit contre des rochers ou contre de gros arbres dont ce fleuve est encombré, et par la difficulté de les gouverner.

La grandeur la plus convenable pour les bateaux à quille destinés à descendre à la Nouvelle Orléans, est de quarante à quarante-cinq pieds de long, et douze de large sur quatre de profondeur ; ils doivent être fortement construits, c'est-à-dire, avoir leurs membres très-près les uns des autres, le gouvernail doit être de la même forme que celui de tous les vaisseaux ; car la grande rame, placée à la queue du bateau, dont les Américains font usage pour gouverner est très-dangereuse, par la difficulté de faire changer, avec promptitude, la direction d'un bâteau, ce qui est si nécessaire pour éviter dans le fleuve les gros arbres et les troncs que l'on rencontre souvent et sur lesquels on seroit porté par le courant, si l'on ne s'en préservoit pas.

Ces bateaux coûtent, prix courant, dix

schelings, ou un dollar et demi, (7 liv. 6 s. 8 d. tournois) le pied de longueur, y compris les trois rames, dont deux pour ramer et une pour servir de gouvernail.

On ne sauroit donc trop recommander à tout voyageur qui veut se porter dans cette partie du continent, de se rendre à l'un des ports de la Monongahéla et non point à Pittsburg, où il ne trouveroit ni bateau ni bras, qu'à des prix excessifs et après une perte de temps incalculable.

Il y a deux routes pour s'y rendre, celle d'en bas et celle d'en haut : c'est après Bedfort qu'on trouve cette dernière, connue dans le pays sous le nom de *Chemin-d'en-haut* (High-Road.) Elle est même meilleure; et comme elle traverse la partie des montagnes la plus habitée, on y trouve plus facilement de quoi y faire subsister les chevaux; mais elle est à-peu-près de dix milles plus longue que l'autre.

Il faut, autant que faire se peut, arriver sur la Monongahéla avant la fin du mois de juin, parce qu'il arrive quelquefois après cette époque, qu'il n'y a point assez d'eau

pour naviguer pendant plusieurs semaines. Cet inconvénient, néanmoins, se fait rarement sentir; et il n'y a que les bâtimens chargés qui puissent l'éprouver.

Sur la Monongahéla, les terres un peu défrichées, avec une logg house (barraque) coûtent depuis quatre jusqu'à cinq livres du pays, l'acre; c'est-à-dire, cinquante à soixante francs. Le pays est généralement disposé à être sain, on n'y voit point d'eaux stagnantes ni de marais, et quoiqu'il y ait régné des fièvres, principalement à M.c Hees-Port, on ne les considère que comme accidentelles et comme une conséquence de tous les nouveaux défrichemens. On remarque dans presque toutes les parties du continent, que les trois premières années qui ont suivi de nouveaux établissemens, ont presque toutes été très-fiévreuses (1); mais une fois que les terres sont

---

(1) Les terres nouvelles étant composées de substances végétales pourries, chargées de particules fébriles et de vapeurs putrides, sont généralement les causes qui occasionnent si fréquemment les maladies aux nouveaux venus.

restées pendant quelque temps soumises à l'action du soleil, et que l'air se trouve ainsi purgé de toutes les parties humides qui le viciaient, ces défrichemens deviennent tout aussi sains que les plus vieux établissemens; c'est l'affaire du temps et des circonstances, et cela ne tient nullement à des causes du climat, du moins dans les États du Nord, de l'Est et de l'Ouest.

Il s'élève tous les matins des brouillards très-épais sur la Monongahéla, et qui sont plus forts l'été que dans toutes les autres saisons de l'année; ils augmentent à mesure que les chaleurs deviennent plus fortes. Ces brouillards n'ont rien de mal sain; ils semblent être plutôt une émanation des plantes et des fleurs qui environnent les bords de cette rivière, que l'effet de l'eau: l'odeur qui s'en exhale, bien loin d'être mauvaise est aromatique et suave: quelque temps après que le soleil est levé et qu'il a pris de la force, on voit ces brouillards s'élever et se détacher de la surface de l'eau, de manière qu'en observant le lit de la rivière, on en distingue tout le cours; mais

comme la force du soleil les empêche de monter très-haut, ils sont, pendant quelques heures, comme une île suspendue au-dessus de la rivière; ce n'est que vers les dix à onze heures qu'ils s'évaporent, mais sans pluie ni aucune humidité nuisible: ces brouillards annoncent toujours une très-grande chaleur.

La rivière des Alléganies est, de même que le Monongahéla, bordée de montagnes, et a peu de terrain bas; son cours est plus rapide, ses eaux moins élevées et plus claires; elle est souvent interrompue par des chutes, (falls) ce qui la rend plus pénible à remonter; avec une légère crue d'eau, elle est navigable jusqu'à Venango pour des bateaux portant 4 à 5 milliers. Venango est situé à la bouche de French-Creek, où la rivière des Alléganies a encore 200 toises de large, et elle est navigable même jusqu'à Lebœuf; de-là il y a un portage de 15 milles qui conduit jusqu'à la presqu'île sur le lac Erie. Elle est généralement moins habitée, parce que les six nations ont jusqu'à cette heure été pres-

que continuellement en guerre avec les Américains, et qu'elles sont maîtresses de tout son cours; elles commencent cependant, depuis que la paix est signée, à être plus paisibles, et elles y forment journellement des établissemens. On y construit aussi des bateaux, mais en très-petite quantité. La qualité des terres, et l'espèce des arbres, sont absolument les mêmes que sur la Monongahéla.



CHAPITRE IV.

Pittsburg. — Mine de charbon. — Transport. — Forges. — Fort Duquesne. — Fort La Fayette. — Position militaire. — Etrange caractère.

PITTSBURG, autrefois appelé le fort Duquesne, construit par les Français lorsqu'ils étoient maîtres du Canada, est situé sur une langue de terre qui sépare les eaux des Alléganies de celles de la Monongahéla; c'est à ce point que l'Ohio prend sa source et son nom.

La ville contient tout au plus 150 maisons. (Voyez le plan, n.° 5), parmi lesquelles quelques-unes sont bâties de briques, et le reste de bois. Le voisinage des Indiens, les mauvaises communications qui existent entre cette ville, Philadelphie et Baltimore, paraissent avoir été jusqu'à présent les principales causes qui ont retardé son accroissement. Placée à la tête d'un des

plus beaux fleuves du monde, navigable jusqu'à l'Océan, après avoir traversé 1100 milles du pays le plus beau et le plus salubre de la terre, cette ville doit incontestablement, lorsque les frontières des Indiens seront reculées (1), et que les routes seront rendues praticables, devenir une des premières cités de l'intérieur des Etats-Unis.

L'aspect général du pays est vraiment enchanteur; deux chaînes de montagnes festonnées bordent les deux rives opposées de la rivière des Alléganies et de celle de la Monongahéla, et vont gagner celles de l'Ohio. Si, au moment de sa jonction, la rivière des Alléganies ne formoit pas un angle aigu, qui, en s'avançant, intercepte la magnifique perspective qu'offre l'Ohio, dans cet endroit, la situation de Pittsburg serait, peut-être, une des plus pittoresques du continent. (Voyez la vue n.° 1).

Sur le sommet d'une de ces montagnes,

---

(1) Elles le sont aujourd'hui par le traité fait entre les Indiens et le général Waine, en 1797.

qui bordent la rive gauche de l'Ohio, règne une veine très-abondante de charbon de terre, dont la qualité égale celui de la meilleure espèce d'Angleterre: on trouve la mine à ciel ouvert ; ce charbon est à si bas prix, et brûle si parfaitement bien, que les habitans, quoique demeurant au milieu des forêts, le préfèrent au meilleur bois. Il coûte 6 pence (7 sols ½ de France) le boisseau.

Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que malgré la difficulté des transports et leurs prix excessifs, cette ville n'a fait que très-peu d'efforts pour élever des manufactures d'objets de première nécessité ; tout se tire encore de Philadelphie ou de Baltimore, et s'élève à des prix exhorbitans.

Le transport de 100 pesant coûte, de Philadelphie à Pittsburg, depuis 8 jusqu'à 10 dollars ; et de Baltimore, depuis 7 jusqu'à 8 : néanmoins, malgré cette différence, il vient à Pittsburg deux waggons (1) de Philadelphie contre un de Baltimore.

Depuis quelque temps on vient d'exploi-

---

(1) Voiture de roulier.

fer, sur la Monongahéla, quelques mines de fer, et l'on y coule des chaudières de toute grandeur, des marmites, des petits fours de campagne et autres objets semblables; le prix de ces objets est de 43 à 45 pounds le quintal, argent de Pennsylvanie, (de 114 dollars ⅔ à 120 dollars, ou 500 liv. tournois environ). Ces différentes mines de fer ne sont pas toutes également bonnes; celle de Masson est généralement préférée.

On ne trouve plus aucune trace de l'ancien fort Duquesne, bâti autrefois sur la pointe la plus avancée de la langue de terre qui divise la rivière des Alléganies de la Monongahéla, et sur laquelle la ville de Pittsburg est située. Le temps et les eaux ont tout détruit.

Pendant la guerre de 1756, les Anglais en ont construit un autre appelé *Fort-Pitt*, un peu en arrière du premier; on en voit encore le tracé. C'est un pentagone régulier, dont les parapets comblent aujourd'hui les fossés; il n'est ni entourré ni revêtu, soit de pierres, soit de palissades, et il est ouvert de tous côtés.

Les Américains, moins éclairés qu'aucune autre nation (militairement parlant) ont construit un nouveau fort sur la rive gauche de l'Alléganie, à 500 toises de distance des derrières de la ville, dans un terrain bas et aquatique, bien au-dessous du niveau sur lequel la ville est bâtie. Ce fort est dominé, à 100 toises de distance, par un petit cordon de hauteurs, du haut desquelles on découvre les hommes depuis la tête jusqu'aux pieds : on le nomme *Fort La Fayette.*

Les raisons qui ont déterminé le major Craig, auteur de cet ouvrage, sont, que les Indiens (les six nations) avec lesquels on étoit en guerre occupoient une partie de la rivière des Alléganies, qui est située à la droite de la ville, et qu'il falloit par conséquent placer le fort à la droite, et le plus près de la ville possible ; ce qui fut ponctuellement exécuté. Il ne put jamais concevoir que, si par hasard les Indiens s'avisoient de débarquer à 2 milles au-dessus du fort, sur la rive gauche de l'Alléganie, et de s'emparer des hauteurs

à la faveur desquelles ils peuvent cheminer sans être vus, jusqu'aux pieds de la ville, ils pourroient en égorger les habitans, et l'incendier avant que le fort en fût seulement instruit, et sans avoir un seul coup de fusil ni de canon à essuyer.

Le fort La Fayette n'est autre chose qu'un quarré à quatre bastions, sur les plates formes desquels on a élevé des Block-houses ou barraques de bois construites en poutrelles. Dans chacune on a pratiqué une embrasure, du côté de la campagne, et placé des canons de fer ; sur celle qui regarde la ville, on a construit, en brique, un petit magasin à poudre, mais qui n'est couvert qu'en planches. Des piquets de dix à onze pieds de hauteur, placés sur une espèce de parapet qui n'a pas trois pieds d'élévation, y compris la profondeur du fossé déjà à demi comblé, entourent ce fort et lui donnent presque la forme d'un grand parc à bœufs. Dans une nuit obscure, avec quatre grenadiers et douze fagots de bois bien sec, on brûleroit le fort et toute

la garnison, sans qu'il en échappât un seul individu.

A quatre cents toises en arrière de la ville, on trouve un dos d'âne, formé par une continuité de petits mamelons qui sont liés plus ou moins les uns aux autres, formant des angles saillans et rentrans. Ils commencent à la Monongahéla, et courent parallèlement avec l'Alléganie, qu'ils laissent devant eux à une distance de deux et trois cents toises, et vont finir à une petite hauteur formant le pain de sucre qui est la fin de cette position. Ce terrain peut contenir dix mille hommes; il y a principalement trois de ces petits mamelons exprimés sur la carte, qui, fortifiés, rendroient cette position très-respectable; le premier est sur la Monongahéla, couvrant la gauche de la position; le deuxième est précisément en arrière de la ville, découvrant la Monongahéla, l'Alléganie et toute la ville dont il n'est éloigné que de cent toises; le troisième est à la droite de la position qui bat tout le pendant de la montagne, à droite de l'Alléganie en front; et comme il est un

peu

peu saillant sur les autres) enfile toute la gauche de la ligne.

Cette position ne seroit pas tenable contre une armée qui viendroit du côté de la Pennsylvanie, parce qu'elle peut être tournée et qu'elle est dominée de toute part. Il faudroit donc, dans ce cas, prendre de l'autre côté de la Monongahéla, sur sa rive gauche, une autre position qui s'y trouve et qui est excellente.

Après avoir fait descendre ici le bateau dont j'avois fait l'acquisition à M.e Hees-Port, j'engageai deux Canadiens et trois Américains pour tout le temps que dureroit mon voyage : je payois dix piastres par mois pour chacun des simples rameurs, et quinze pour le patron ; à la charge et condition, qu'à mon arrivée à la Nouvelle Orléans, je renverrois, à mes frais, les Américains à New-York ou à Philadelphie, et les Canadiens aux Illinois, pays respectifs de leur naissance.

Au moment où j'allois partir, il se présenta un jeune homme, qui me demanda passage pour aller jusqu'à la rivière de

Cumberland, en m'observant qu'il ne pouvoit rien me donner n'ayant point d'argent; je lui proposois de le prendre, mais à condition qu'il se chargeroit d'une rame, et qu'il travailleroit pour son passage et sa nourriture; il me répondit fort séchement, qu'il ne travailloit que pour lui et jamais pour aucun homme; qu'il s'étoit égaré (1) depuis quatre mois qu'il étoit à la chasse, et qu'il s'en retourneroit bien comme il étoit venu. Je ne cite ce trait, tout simple qu'il paroîtra, que parce que j'aurai occasion de faire par la suite, une mention plus particulière de cet homme.

---

(1) Il y a de Pittsburg à la rivière de Cumberland, par l'Ohio, 953 milles.



CHAPITRE V.

Sources de l'Ohio. — Ile d'Hamilton. — Ile de Sept Milles. — Passage dangereux. — Opinion populaire. — Légion's-ville. — Ile des Corbeaux. — Crique du Grand Castor. — Ile Grant. — Crique du Petit Castor. — Crique jaune. — Iles Noires. — Observations. — Judah Campbell. — Ile de Brown. — Mingo's-Bottom. — Ile Henderson. — Ville de Mingo. — Observations. — Ville de Buffalo. — Carpenter's Station. — Crique de Short. — Weeling. — Ouragan.

Le 6 juin, à onze heures du matin, je commençois la reconnoissance de la rivière de l'Ohio.

C'est par la jonction de la Monongahéla (1) et de l'Alléganie (2), qu'est formé l'Ohio, par la latitude 56 et 45 de longitude, à-peu-

(1) Monongahéla veut dire, en langue Indienne, eau bourbeuse.

(2) Alléganie signifie rivière claire, limpide.

près à 1010 de milles du point où elle va se décharger dans le Mississipi.

La rivière de l'Ohio, au moment où elle prend ce nom, est assez resserrée dans son lit. Elle n'a guère que deux cents toises de largeur. Sur sa rive gauche se prolonge la même chaîne de montagnes qu'on trouve sur les bords de la Monongahéla. Le pied de cette chaîne est baignée par les eaux de la belle rivière, et ressemble à un mur que la nature auroit élevé de ce côté pour l'empêcher de s'écarter de sa route. Sur la rive droite, mais à la distance d'un et quelque fois de deux milles, la chaîne des montagnes qui vient de la rivière des Alléganies, termine l'horizon. Une plaine fertile s'étend du pied de ces montagnes jusqu'aux bords de la rivière.

A un mille de Pittsburg, on trouve l'île *Hamilton*. Cette île, qu'on laisse sur la droite, à un mille et demi, offre un terrain bas en partie couvert d'eau, lors de la crue de la rivière : dans cet endroit, la sonde (1) donne cinq et cinq pieds et demi d'eau. La

(1) Toutes les sondes ont été prises à une époque où les eaux étoient au plus bas

vîtesse seule du courant fait faire deux milles trois quarts par heure, sans le secours des rames ni des voiles.

Après avoir dépassé l'île Hamilton, les montagnes de la rive gauche abandonnent la rivière ; elles se reculent d'un mille. La terre de la petite plaine sur laquelle l'œil s'étend, est d'une nuance jaune et d'une qualité médiocre.

Tandis que les montagnes de la rive gauche s'en éloignent, celles qui sur la rive droite suivoient à quelque distance le cours de la rivière, s'en approchent ; et leurs flancs, hérissés de rochers, dominent l'Ohio, qui dans cet endroit n'a que trois cents toises de largeur. La sonde donne six pieds.

A-peu-près à trois milles plus bas que la tête Hamilton, et après avoir laissé à gauche trois petites îles et *Chartier's-Creek*, qui prend ses sources près de la petite ville de Washington, on trouve l'île de *Sept Milles* ou *l'île Longue*; malgré son nom elle n'a réellement pas plus de six milles de long. La chaîne de montagnes de la droite vient border la rivière ; celle de la gau-

che s'en approche aussi beaucoup. L'île est formée par un terrain bas et mauvais, mais cependant assez élevé pour ne pas être inondé dans les grandes eaux. On laisse l'île à gauche, et l'on prend le canal de la droite dans lequel on trouve quatre et six pieds de profondeur : celui de la gauche est impraticable.

A un mille au-dessous de la tête de l'Ile Longue, on trouve un petit rapide, il faut alors ranger la rive droite jusqu'à trente toises de ses bords, pour trouver le chenal où l'on a quatre et cinq pieds d'eau sur un fond de gravier.

A l'extrémité de l'Ile Longue, on trouve un autre rapide rempli de rochers ; c'est un des mauvais passages de l'Ohio, à raison de la difficulté de tenir le chenal. Il faut se diriger sur la pointe de l'île, la doubler en la serrant le plus près possible, et immédiatement après l'avoir dépassée, porter sur la rive gauche de la rivière et s'en approcher d'environ vingt-cinq toises. Sans cette manœuvre qui demande beaucoup de précision, on se jetteroit sur un banc de gra-

vier et de roches, qui barre absolument la rivière, et dont il ne seroit pas facile de se dégager. Il y a dans le chenal quatre et quatre pieds et demi d'eau.

On trouve, dans ce chenal, une si grande quantité d'une espèce de poisson qu'on nomme perches, que dans le pays, on attribue à leur mouvement le bruit que fait l'eau. Ayant en traversant le chenal touché sur un banc de gravier, notre bateau en écrasa une. (1) On ajoute, à ce que nous venons de dire, que ces perches annoncent la pluie par le bruit qu'elles font sous l'eau. Il ne sauroit être bien intéressant d'examiner quel fondement peut avoir cette opinion populaire.

Après avoir dépassé l'île et franchi le rapide, on voit les montagnes fuir loin des bords de la rivière, et laisser à leurs pieds des terres basses et de mauvaise qualité.

---

(1) Ce poisson est de la grosseur d'une forte carpe du Rhin; sa chair est très-blanche, d'un goût assez agréable, mais ne ressemblant en rien à la perche d'Europe.

Mais à très-peu de distance de-là, la chaîne des montagnes de la rive gauche, vient reprendre brusquement sa première position, tandis que celle de la droite continue de se reculer.

A quatre milles au-dessous de l'Ile Longue, on laisse à gauche une petite île fort basse. Le canal de droite donne quatre et cinq pieds d'eau. Nous avons observé qu'ici la rivière commençoit à s'élargir.

A deux milles au-dessous de la petite île, la rivière fait un coude vers le Nord; il faut tenir la rive gauche : la sonde donne six pieds.

Les montagnes, pendant ce trajet, s'éloignent et laissent entre elles une vallée dont les terres basses et fertiles, sont arrosées par l'Ohio.

A compter du coude de la rivière, on fait cinq milles sans rencontrer d'obstacles, et on arrive à *Légion's-ville*, ancien quartier-général qu'occupoit le général Waine, lorsqu'il fut en 1795, envoyé contre les Miami : on y trouve des vieilles masures, restes d'un ancien camp ; vis-à-vis, est

une très-jolie ferme appelée *Hill's-Farm.*

Après avoir passé Légion's-ville et descendu un mille, on trouve *Crow's-Island* ou Ile des Corbeaux. Cette île peut avoir un mille de longueur; on la laisse à gauche. Les montagnes de la rive droite s'éloignent de plus en plus, tandis que celles de la rive gauche, bordent toujours les rivières. L'eau en cet endroit a six pieds de hauteur.

Quatre milles au-dessous de la tête de l'île des Corbeaux, se trouve le grand *Beaver's-creek.* (La crique du grand Castor.) Les terres qu'il traverse sont légères.

Le grand Beaver's-Creek, à son embouchure, n'a guère que cinquante toises de largeur. Une chute qu'on rencontre à trois milles au-dessus, ne permet pas de le remonter plus haut. Sur les bords de cette crique et sur un plateau que forment les montagnes de la rive droite de l'Ohio en s'abaissant, on vient de jeter les fondemens d'une petite ville appelée *Beaver's-Town,* ou *ville du Castor* : on n'y compte encore que cinq à six maisons; sur la rive opposée, vis-à-vis Beaver-Town, se trouve une jolie ferme

nommée *Kerr*. La sonde à l'embouchure de Beavers's-Creek, a donné huit, douze et treize pieds.

Après Beaver's-Town, la rivière continue à courir dans un lit sans obstacle. La hauteur de l'eau est de dix à douze pieds; la terre est légère.

A environ cinq milles de Great-Beaver's-Creek, on trouve deux petites îles basses, on les laisse à droite. La hauteur de l'eau dans le chenal est de six pieds. Les deux chaînes de montagnes se réunissent et encaissent la rivière en cet endroit : c'est ici la partie la plus Nord de l'Ohio.

A la distance d'environ deux milles, on trouve une autre île appelée l'*Ile Grant*. On la laisse à gauche, et l'on range la rive droite : le cours est ici très-rapide, et la hauteur de l'eau dans le chenal est de douze et quinze pieds. Mauvaise terre, cailloux et rochers.

A trois milles au-dessous de l'Ile Grant, on laisse à droite une autre île, vis-à-vis de laquelle est située une petite ville appelée *Bird's-Town*, (la ville des oiseaux) où il

y a deux ou trois baraques. La rivière s'élargit, et les montagnes s'éloignent assez des deux rives pour laisser de chaque côté beaucoup de terres basses.

Trois milles plus bas que cette dernière île, est située sur la rive droite *Little-Beaver's-Creek.*

Little-Beaver's-Creek, a tout au plus vingt-cinq toises de largeur à son embouchure, et n'est navigable que pendant deux milles. Les terres du Little-Beaver's-Creek, sont plus basses et d'une meilleure qualité que celles du Great Beaver, qui sont élevées et pierreuses.

Après avoir passé Little-Beaver's-Creek, on trouve une réunion de quatre à cinq logg'-houses qui portent le nom de *Little-Beaver's-Town*, vis-à-vis de laquelle est située une île qu'on laisse à droite, appelée *Beaver's-Creek-Island.* La hauteur de l'eau est par-tout de quinze et dix-sept pieds ; fond de gravier ; terre passable.

C'est ici la ligne de séparation entre l'Etat de Pennsylvanie et celui de Virginie. Cette ligne court Nord et Sud.

Cinq milles plus bas que Little-Beaver's-Creek, on laisse encore à droite une autre petite île qui n'a pas de nom ; elle rétrécit beaucoup le chenal de la rivière qui serpente pendant cinq milles, au bout desquels on voit deux petites îles, dont les noms sont inconnus : on les laisse sur la gauche ; et trois milles plus bas que la tête de la première île, on trouve sur la rive droite *Yellow-Creek*. (la crique jaune)

Yellow-Creek n'a que quinze à vingt toises de largeur à son embouchure ; mais en le remontant un demi mille il s'élargit. Il roule sur un lit de roches, et n'est navigable que pendant deux milles pour des pirogues, étant intercepté par une grande quantité de rapides.

Ce sont sans doute les terres jaunes dont cette crique est bordée, qui lui ont valu le nom de crique jaune. Il y a deux ou trois maisons d'établies dans toute cette partie, et deux ou trois acres de défrichés. Les terres sont d'une qualité légère ; la couche végétale n'a pas, dans les terrains bas, plus d'un pied de profondeur.

Après avoir dépassé Yellow's-Creek, où la rivière fait un coude vers le Sud et fait un mille, on trouve la première des quatre îles appelées *Black-Islands*, (îles noires) distantes les unes des autres d'un mille et d'un mille et demi. Elles occupent en totalité cinq milles ; la chaîne des hauteurs de la gauche, pendant deux milles, est assez rapprochée de la rivière ; mais celle de la droite s'éloigne, et laisse un vaste terrain bas très-habité.

En général la navigation est assez monotone depuis Pittsburg jusqu'aux Black-Islands ou îles noires, et le pays n'offre rien de piquant à la vue ; les terres y sont médiocres, et les bois d'une qualité inférieure.

A trois milles au-dessous de la dernière des îles appelées Black-Islands, et sur la rive gauche, on trouve une belle plantation appelée *Judah-Campbell.*

La chaîne de montagnes de la rive gauche s'approchant toujours de la rivière, et celle de droite continuant à s'éloigner, elles laissent entre elles une suite de terres basses

les plus belles que l'on rencontre depuis Pittsburg ; les bois y sont d'une grande dimension et d'une très-bonne qualité. La couche végétale a deux pieds ; elle est de couleur chocolat, ce qui indique la bonne espèce. Hauteur de l'eau, douze pieds ; navigation bonne et sans obstacle.

A deux milles au-delà de Judah-Cambell, on laisse à gauche le *King's-Creek*, et un demi mille plus bas à droite, les îles de *Brown*. Le chenal est à gauche ; il ne faut point approcher trop près ni des îles ni de la rive gauche, parce qu'il y a des bas-fonds près de ces îles et des roches le long de cette rive. Au milieu du chenal on trouve huit et neuf pieds d'eau. Lorsque l'on a doublé les îles de Brown, les deux chaînes de montagnes viennent border le rivage, il n'y a plus de terres basses, et la chaîne de la gauche qui s'est abaissée, forme un plateau d'une fort grande étendue : terre excellente et de première qualité ; couche végétale quatre et cinq pieds. A quelques milles plus bas, la chaîne de montagnes de la gauche s'élève un peu et s'approche des

bords de la rivière ; celle de la droite s'éloigne et laisse un très-grand espace de terres basses : le pays est ici très-bien habité.

A cinq milles des îles de Brown et sur la rive gauche, on trouve les premières maisons d'un fort joli établissement appelé *Mingo's-Bottom* : (le fond de Mingo) hauteur de l'eau, six pieds ; navigation belle et sans obstacle.

A trois milles plus bas que les premières maisons de Mingo's-Bottom, on laisse à gauche l'île Henderson. Les deux côtés de la rivière sont bordés de belles terres presque toutes habitées. L'île Handerson n'est autre chose qu'un banc de gravier sur lequel il y a quelques arbustes : le chenal est à droite et donne cinq et six pieds d'eau ; les terres ici sont moins bonnes, et avec un fond de gravier.

Vis-à-vis l'île Henderson et sur la rive droite, on trouve plusieurs petites baraques très-rapprochées les unes des autres, placées sur un terrain bas d'une très-grande étendue et entièrement découvert : on appelle cet endroit *Mingo's-Town*.

De Mingo's-Town à Pittsburg, en allant à travers les terres et courant Est, le rayon a tout au plus trente à trente-un milles en ligne droite, tandis qu'en suivant la rivière, il y en a soixante-dix-sept. On a déjà pratiqué une route pour les gens à cheval et à pied. (Voyez la carte de l'Ohio.) On considère qu'à Mingo's-Town, toutes les difficultés de la navigation de l'Ohio sont passées, parce que depuis cet endroit jusqu'aux bouches de l'Ohio, il y a de l'eau suffisamment pour des barques portant cent cinquante à deux cents tonneaux, de la longueur de soixante-dix à quatre-vingt pieds sur quinze à dix-huit de large, quatre de profondeur; et tirant depuis deux jusqu'à trois pieds d'eau. Mingo's-Town peut donc être considéré comme le point primitif de la grande navigation sur l'Ohio, et à ce titre, il est probable que cette place deviendra aussi considérable que ses habitans le présument, et qu'elle fera partie du commerce qui appartient aujourd'hui à Pittsburg.

A trois milles de Mingo's-Town, sur la

rive gauche, on trouve la petite ville de Buffalo, composée de vingt-huit à trente maisons, dont quelques-unes sont bâties de briques et de charpente. Elle est située à l'embouchure de la crique de Buffalo, et sur un joli plateau dont les environs sont déjà très-découverts ; c'est le lieu le plus considérable que l'on rencontre depuis Pittsburg. Il offre quelques secours pour les voyageurs ; il y a déjà deux petits stores ou magasins assez bien fournis. Buffalo's-Town communique aussi avec Pittsburg par terre; la distance est évaluée à trente-cinq ou trente-six milles : la hauteur de l'eau vis-à-vis Buffalo est de dix-sept à dix-huit pieds.

Cinq milles et demi plus bas que la crique de Buffalo's, on trouve sur la rive droite, *Carpenter's station* : c'est un assemblage de trois ou quatre baraques situées sur un terrain bas d'une très-bonne qualité. C'est ici où la rivière commence à prendre un air grand et majestueux.

A quatre milles après Carpenter's station, on trouve deux courans d'eau, l'un vis-à-vis de l'autre ; celui de la droite est *Short's*-

Creek, il est large, profond et navigable durant deux milles dans les terres; celui de la gauche n'est qu'un ruisseau qui est à sec pendant l'été. Dans cet endroit et surtout sur la rive droite et le long de Short's-Creek, les terres sont de la plus belle qualité; la couche végétale est épaisse de dix à douze pieds. Le chêne blanc, l'érable à sucre, le maronnier d'Inde y sont en très-grande quantité. La hauteur de l'eau est par-tout jusqu'à Short's-Creek de douze pieds, et de sept vis-à-vis de son embouchure.

Un mille après Short's-Creek, on trouve trois îles qui se suivent immédiatement; elles occupent un espace de quatre milles. La première s'appelle *Première Ile*, la seconde *Middle-Island* ou *Ile du milieu*, et la troisième *Gland's-Island* ou *Ile aux glands*. Les deux passages sont également bons. En prenant le canal de la droite, il faut avoir l'attention de ne point trop approcher des îles qui sont environnées de bas-fonds, sur lesquels on ne trouve qu'un pied et demi et deux pieds d'eau. En ran-

geant un peu la rive droite, à deux cents toises des bords, on trouve par-tout six, sept et huit pieds d'eau sur un fond de sable.

Pendant cet espace de cinq milles, on laisse sur la droite un beau terrain bas d'une très-grande étendue, appelé *M.c Coluh-grant's-flat.* Il y a sur cette plaine au moins quinze habitations très-rapprochées.

Un mille et demi plus bas que la dernière île, est la petite ville de *Weeling.*

J'avois, suivant mon usage, pris ma pirogue pour aller visiter l'intérieur des terres et ordonné à mon bateau de descendre doucement l'Ohio en attendant que nous le rejoignissions; et nous étions occupés de notre reconnoissance, lorsque la menace d'un orage très-prochain nous détermina à regagner promptement mon grand bateau. Le temps avoit été lourd et tellement chaud, que le thermomètre de Réaumur s'étoit élevé au 29.e degré. La rivière, quoiqu'il fît le calme le plus profond, s'étoit constamment enflée de ces vagues sourdes qui s'élèvent de son milieu, qui vont se perdre lente-

ment sans même atteindre ses rives, et qui sont connues en navigation sous le nom de *houles*. Les Canadiens, à ces signes, annoncèrent dès le matin un grand orage; alors un épais nuage blanchâtre, bordé d'un espèce de ruban noir et blanc rouloit sur nos têtes. J'arrivois à mon bateau, que nous trouvâmes à notre grand regret amarré à un gros arbre près de la rive, imprudence que nous blamâmes fort dans nos bateliers; car rien n'est plus commun dans ces orages que le renversement des arbres, le déchirement et l'éboulement de la terre qui les sépare de la rivière, et par conséquent la ruine du bateau qui en est écrasé. Mais quelque mauvaise que fût notre position, il n'étoit plus temps de la changer : déjà le nuage avoit crevé, le temps étoit obscur comme dans la nuit, et il n'étoit que quatre heures du soir. Un vent impétueux s'étoit élevé, le tonnerre grondoit avec un bruit inconnu en Europe, et qui jusqu'alors l'avoit été entièrement pour moi. Les eaux de la rivière élevées par la force de ce vent à plus de trois pieds de leur lit, se répandoient

sur les deux bords. Une pluie effroyable tomboit avec une violence inouie ; et souvent poussée par l'impétuosité du vent, elle se perdoit en vapeur avant d'arriver jusqu'à terre. Les arbres étoient déracinés, brisés, emportés ; l'obscurité entière qui nous empêchoit de distinguer les objets les plus rapprochés, étoit continuellement interrompue par des éclairs brillans qui se confondoient avec les éclats de ce terrible tonnerre, que les échos des forêts, dont les bords du fleuve sont garnis répétoient d'une manière lugubre et étonnante. Quelque dangereuse que fût notre situation, nous en étions moins occupés que de ce spectacle à la fois terrible, imposant, et sublime, quand dans le même instant un fracas plus violent nous tira de la situation étrange où nous étions ; la foudre en tombant sur l'arbre auquel nous étions attachés, le brise, coupe la corde qui faisoit notre sécurité, et livre notre bateau à la merci des vents et des flots qui l'enlèvent avec une telle violence, qu'en deux minutes nous fûmes soufflés hors de l'eau et jetés sur la rive opposée,

ayant plus de la moitié du bateau échoué sur le rivage. La rapidité de cette effrayante succession d'événemens, nous préserva elle-même de l'inquiétude que nous auroit causé le calcul de tous les dangers dont nous étions environnés. Personne de nous ne s'étoit mis au gouvernail, et étoit-il possible de gouverner ? Ainsi nous pouvions, nous devions même, selon toute probabilité, chavirer ou nous briser contre les rochers ou les terres hautes du rivage. Le hasard ou plutôt la direction du vent, nous servit mieux que ne l'eût fait l'habileté du pilote le plus expérimenté, puisqu'il nous jeta sur une partie sablonneuse et molle, qui ne fit à notre bateau d'autre effet que de l'entr'ouvrir légèrement.

Cet ouragan dura sept minutes dans toute sa violence ; pendant ce temps, il renversa tout ce qu'il trouva sur son passage ; sa direction étoit du Sud au Nord-Est : malgré sa courte durée, l'eau tomboit si abondamment, que notre bateau en avoit treize pouces ; enfin, à ce fracas majestueux succéda le profond silence de la nature, et un

vent léger vint rafraîchir l'atmosphère nous en profitâmes pour examiner tous nos désastres et les réparer. Le lendemain nous examinâmes, le citoyen Warin et moi, le terrain qu'avoit parcouru cet ouragan, nous y trouvâmes un abatis de la largeur d'un quart de mille, aucun arbre (excepté le chêne blanc) n'étoit resté sur pied, et leurs feuilles étoient déjà d'un jaune brun, comme si elles avoient été brûlées.



CHAPITRE VI.

Weeling. — M.c Mann's-Creek. — Station de Dély. — Captell island'-Creek. — — Fish' island. — Fish' Creek. — Sun-Fish' Creek. — Opposum' Creek. — Fishing' Creek. — Long Reach. — Ile déchiquetée. — Middle island. — French Creek. — Three-Brothers island. — Cows' Creek. — Calfs' Creek. — Bulls' Creek. — Petit Muskingum. — Duval's island.

La petite ville de Weeling est située sur la rive gauche de la rivière et au confluent de la crique du même nom. Elle peut contenir douze à quinze maisons toutes de bois, ou logg-houses. Dans l'angle saillant que forment la rivière et la crique, on a construit en bois un petit fort à quatre bastions, sur lesquels on a établi, selon l'usage, deux petits block-houses, le tout entouré de

piquets de dix à douze pieds d'élévation ; il n'y a ni fossé , ni parapet , ni canon.

La ville a deux petits stores ou magasins assez mal approvisionnés ; cependant les voyageurs peuvent y trouver quelques rafraîchissemens en vivres , mais à des prix excessifs, parce qu'il n'y a ni abondance ni concurrence.

Vis-à-vis Weeling on voit une île fort jolie , Weeling's-Island. Elle a exactement la forme d'un triangle ; les terres sont assez élevées pour la mettre à l'abri de toutes les inondations.

La rive droite de la rivière , vis-à-vis Weeling , est bordée de hauteurs; celle de la gauche est entrecoupée de petites élévations et de petites vallées très-fertiles , sur lesquelles plusieurs habitations sont déjà établies , ce qui donne à cette partie un aspect piquant et pittoresque.

La hauteur de l'eau vis-à-vis Weeling-Creek est de dix pieds.

Il faut laisser l'île Weeling à droite : à deux milles au-dessous , on trouve sur la rive droite une crique appelée *M.c Mann's-*

Creek ; elle peut avoir sept à huit toises à son embouchure, et est navigable pour des pirogues pendant trois à quatre milles dans les terres.

Après avoir fait cinq milles depuis M.c Mann's-Creek, on arrive à la station de *Dély*, où il y a cinq à six logg-houses situés sur un beau plateau bien découvert, très-fertile et arròsé par une infinité de petites criques. Ces sortes de stations ont été formées par la réunion de plusieurs familles, à qui la crainte des Indiens a fait préférer de s'établir les unes près des autres, contre l'usage ordinaire qui éloigne toujours les habitations dès qu'on le peut sans danger. La hauteur de l'eau est vis-à-vis M.c Mann's-Creek de quinze pieds ; la navigation y est bonne.

Au-delà de la station de Dély, les montagnes de la rive droite reculent à une certaine distance, et laissent un grand espace de terrain bas ; celles de la gauche, au contraire, continuent à ranger les bords. Vis-à-vis la station, on voit sur la rive gauche deux criques, la première s'appelle *Little-*

Grave-Creek, et la seconde *Great-Grave-Creek.* On fait quatre milles, pendant lesquels la navigation est excellente, et on arrive à *Captell's-Island*; la hauteur de l'eau dans tout ce trajet est de quinze, dix-huit et vingt pieds. On laisse l'île à gauche, et le chenal a huit pieds d'eau.

Deux milles plus bas que Captell's-Island et à droite est une très-belle crique, Captell's-Island-Creek, nommé à tort sur la carte *Grap-Win's-Creek*, ce nom n'est pas connu dans le pays. Cette crique peut avoir cinquante toises à son embouchure, mais elle n'est navigable qu'un mille dans les terres, et encore seulement dans les grandes eaux. Elle arrose un sol remarquable par sa fertilité. La hauteur de l'eau vis-à-vis son embouchure est de six pieds, fond de vases.

On fait trois milles, et l'on arrive à Fish-Island (île aux poissons), qui a un mille de long et que l'on laisse à gauche; là le chenal a dix et douze pieds d'eau.

L'aspect du pays vis-à-vis de cette île, change : les montagnes de la droite s'éloignent à une très-grande distance, et celles

de la gauche bordent la rive sans laisser aucune terre basse : ces montagnes sont presque à pic.

Immédiatement après avoir dépassé l'île, on trouve une crique sur la rive gauche appelée *Fish-Creek* (crique aux poissons); elle est navigable pendant deux milles durant les grandes eaux, et seulement pour de petites pirogues. Elle est désignée fort mal-à-propos sur la carte sous le nom de *Very-large-creek* , (très-grande crique.)

Un mille plus bas que Fish'-Creek , on trouve sur la droite deux petites îles qui touchent presque à la terre ; ce ne sont, à proprement parler, que des bancs de sables qui ne se découvrent que dans les basses eaux , il est bon en tout temps de les éviter en gouvernant à gauche, alors on trouve quinze pieds d'eau dans le chenal.

Après avoir fait trois milles , à compter de Fish-Creek , on laisse à la droite *Sun-Fish-Creek* (crique aux poissons dorés ou luisans). Il peut avoir quarante toises de large , et est navigable sept milles dans les grandes eaux, pour des canots portant deux

milliers. Il arrose sur sa rive gauche des terres basses de la plus belle qualité. Sa rive droite, au contraire, est bordée par des montagnes très-escarpées : la hauteur de l'eau vis-à-vis Sun-Fish'-Creek est de douze pieds.

On fait trois milles depuis Sun-Fish-Creek, et l'on trouve à droite *Opossum-Creek*. On continue encore à descendre trois milles, pendant lesquels on laisse sur la rive gauche une grande étendue de terres basses couvertes de plusieurs habitations nouvelles. La rivière perd ici près d'un tiers de sa largeur et se creuse en proportion : la hauteur de l'eau, à l'endroit du coude, est de vingt et vingt-cinq pieds.

A huit milles au-dessous d'Opossum-Creek et sur la rive gauche, est *Fishing-Creek*, sur les deux rives duquel on trouve de belles terres basses assez bien habitées. Les terres que l'on traverse pour y arriver sont sans habitations ; Fishing-Creek est navigable trois milles pour des canots de toute grandeur : la hauteur de l'eau de la rivière est de douze et treize pieds ; la navigation est bonne et sans obstacle.

Cinq milles plus bas, on laisse à gauche une île sans nom; elle est la première des cinq qui se trouvent dans *Long-Reach*, (longue étendue.) C'est effectivement une étendue de douze milles, où l'Ohio ne faisant aucune sinuosité, coule dans un canal droit. Ce canal est rempli d'îles de différentes grandeurs et couronné par de petits coteaux de formes agréables et variées. (Voyez la vue.) A la beauté de la vue de ce pays aujourd'hui inhabité, on peut juger de ce qu'il seroit, si les habitations, les cultures multipliées, le meubloient et l'animoient. La grande fertilité de toutes les terres; les avantages de la navigation; l'abondance du poisson et du gibier; la douceur de la température peuvent faire présager, avec une sorte de certitude que des habitans y accourront promptement en grand nombre; et que ces belles terres aujourd'hui désertes, qui étoient il y a six mois occupées par les indigènes, bientôt enrichies de cultures productives, et habitées par des familles qui y jouiront en paix de leurs travaux.

La navigation du Long-Reach, à compter de la première île, a douze milles de long, pendant lesquels on laisse cinq îles à gauche, et le canal donne constamment depuis dix jusqu'à quinze et seize pieds d'eau.

A la fin de Long-Reach, la chaîne de montagnes de la gauche se rapproche de la rive, et celle de la droite fuit au loin et laisse un terrain bas et très-fertile.

A huit milles et demi de la dernière île de Long-Reach, on trouve une île sans nom, dont la figure toute irrégulière et formée de longues pointes, nous a déterminés à lui donner le nom d'*Ile Déchiquetée ;* on la laisse à gauche, et le canal donne douze pieds d'eau.

Après l'Ile Déchiquetée, à un mille et demi plus bas, on trouve, sur la gauche, *Middle-Island.*

Middle-Island est incorrectement marquée sur la carte dans la même direction que l'île précédente ; elle est réellement sur la rive gauche, et très-rapprochée des terres : elle peut avoir trois milles de long sur un demi mille de large; ses terres sont

fort élevées, et couvertes de très-beaux bois. Le canal qui la sépare de la rive gauche, n'a pas plus de dix à douze toises de large, sur une profondeur de neuf à dix pieds d'eau ; j'ai moi-même fait le tour de cette île pour en constater la figure, tandis que mon bateau suivoit le grand chenal. Dans ce tour, j'ai trouvé, vis-à-vis du milieu de l'île, et sur la rive gauche, une très-belle crique, qui a plus de vingt-cinq toises à son embouchure, et qui est navigable pendant dix milles pour des canots; cette crique a été entièrement omise sur la carte de Hutchins. Les terres qu'elle arrose pendant trois milles, sont de la plus grande beauté; mais plus loin, elle est encaissée et bordée de hautes montagnes.

A six milles au-dessous de la tête de Middle-Island, et à gauche, est *French-Creek* (crique français).

A un mille plus bas encore, on trouve la première des trois îles appelées : *Iles des trois frères.* Les deux premières sont presque vis-à-vis l'une de l'autre; elles ont une forme presque ovale, et occupent à elles

seules

trois une distance de quatre milles et demi. Il faut passer entre les deux premières, et laisser la dernière sur la droite, alors le chenal a par-tout dix à douze pieds d'eau sans aucun obstacle.

Vis-à-vis la fin de la dernière de ces îles, se jette sur la rive gauche une petite crique appelée *Cow's-Creek* (crique aux vaches.) Un mille et demi plus bas que cette crique, on trouve, à gauche, deux petits bancs de gravier qui couvrent dans les grandes eaux, il faut les laisser à gauche, et tenir le milieu du chenal qui donne par-tout huit et neuf pieds d'eau.

Ici les deux chaînes de montagnes de la droite et de la gauche disparoissent tout-à-coup, et laissent circuler librement la rivière dans un des plus beaux bassins que que j'aie vus. Quoique toutes les terres et les bois de cette partie soient d'une qualité supérieure, cet espace est, à partir depuis *Fishing - Creek*, encore inhabité ; ce qui forme une distance de quarante milles.

Deux milles et demi plus bas que les deux bancs de gravier, on trouve sur la

rive gauche, une crique appelée *Calf's-Creek* (crique du veau). Elle est à sec pendant tout l'été.

A deux milles de Calf's-Creek, on laisse à gauche *Bull's-Creek* (crique du taureau).

On parcourt cinq milles d'une navigation sûre qui donne toujours neuf, dix et douze pieds d'eau, et un pays de plaines, après quoi on arrive au *petit Muskingum*, qui est large à-peu-près de dix toises à son embouchure. Sa navigation est interceptée par des rapides, et est encombrée de bois flottans.

Un mille plus bas que le petit Muskingum, commence *Duval's-Island* (île Duval). Elle a deux milles et demi de long, et suit la même direction que la rivière. On la laisse à gauche, et l'on trouve dans le chenal huit et dix pieds d'eau. Sur la rive droite, et vis-à-vis le milieu de l'île, on rencontre une crique appelée *Duck's-creek* (crique aux canards).

Un mille au-dessous de l'île Duval, se jette la rivière de *Muskingum*, au confluent de laquelle est la ville de *Marietta*.

La rivière de Muskingum peut avoir cent cinquante toises de large à son embouchure, et est navigable à cent milles pour des barques portant quatre à cinq milliers.



CHAPITRE VII.

Marietta. — Sa description. — Observation sur la compagnie du Scioto.—Petit Kanhaway. — Observation. — Plantation de Bel Pré. — Ile de Bel Pré. — Petit Hockhocking. — Grand Hockhocking. — Lee's - Creek. — Belleville - Island. — Trou du Diable. — Ile Anderson'. — Abraham Burr. — Correction de la carte de Hutchins. — Tartt's-Fall. — Ile Robertson. — Taylor's - Island. — Grand Kanhaway. — Observation. — Ile de Galipolis. — Omission. — Galipolis. — Racoon's-Creek. — Petite Guiandot. — Grande Guiandot. — Twelve - Poles-Creek. — Grande Sandy-River. — Torrent.—Petite Sandy-River.— Gervais's-Station. — Pine's-Creek. — Petit Scioto. Tiger's-Creek. — Grand Scioto.

La situation de Marietta offre un des paysages les plus agréables que l'on puisse

rencontrer ; cette ville est placée au confluent des rivières du Muskingum et de l'Ohio (1), dont le lit est rempli d'îles charmantes. Derrière ces îles, la vue s'étend sur une vaste plaine ; des coteaux de formes diverses, et couverts en plusieurs endroits de ces végétaux qu'en Europe on rassemble avec tant de frais et de difficultés, bornent cette charmante vallée. Qu'on se représente les pointes rudes et aiguës de ces éminences, adoucies par les mains de Flore ; tandis que les gorges que forment ces montagnes sont ombragées d'une foule d'arbres forestiers, parsemées de chèvre-feuille et de magnolia : au bas de ces monts, c'est l'acasia qui étale ses bouquets perlés à travers ses feuilles tendres et animées. Ici l'on voit s'élever la tête superbe et majestueuse du tulipier, couverte de fleurs jonquilles et découpées, au milieu d'une multitude d'arbrisseaux dont il a l'air d'être le souverain : là, des parties de rochers percent dans quelques endroits à travers les taillis de la plus brillante verdure, et

(1) Latitude, 39°.34. longitude, 82.9.

forme un contraste qui donne à cette vue un aspect véritablement enchanteur : c'étoit au milieu de juin que je visitai ce beau séjour, à l'époque où la végétation est à sa perfection, où elle s'offre environnée de toute sa magnificence, et embaume l'air de tous ses parfums.

On voit à Marietta les restes d'un vieux fort de bois, à quatre bastions, construit contre les Sauvages : leur tranquillité et leur éloignement rendent à présent ces fortifications inutiles. (1)

Les terres sur lesquelles la ville est bâtie, ainsi que celles des environs, sont d'une assez bonne qualité, quoique légères. On y cultive beaucoup de maïs, du seigle, du chanvre, mais point encore de blé. Il y a déjà plusieurs stores ou magasins établis; cependant généralement le pays est pauvre, et ses progrès en ressources et en population ont été très-retardés par la dernière guerre destructive des Sauvages.

Quatre ou cinq cents familles, la plu-

(1) Voyez leurs nouvelles limites sur la carte n.° 2.

part venues de la Nouvelle Angleterre, composent la population de Marietta. On y observe aussi quelques malheureuses familles françaises qui s'y sont refugiées, et victimes de la friponnerie des spéculateurs de terres, et de l'impéritie ou de la faiblesse des chefs de la compagnie du Scioto.

D'après les renseignemens que nous avons pris sur les lieux, relativement au non succès de l'entreprise du Scioto, dont on a tant parlé en France, et qui a fait tant de dupes; il paroît 1.° que les chefs de la compagnie ont été trompés par leurs premiers agens, ce qui arrive toujours aux acquéreurs de terres en Amérique, qui ne reconnoissent pas eux-mêmes la situation et la qualité des terres; 2.° qu'ils ne se sont pas assurés de la validité des titres, et que se plaçant très-près des Indiens, ils n'ont traité avec eux, ni pour la possession ni pour les limites, ce qui leur auroit été très-facile par la bonne disposition que les Indiens de toute cette contrée conservent pour les Français; 3.° que la peur irréflé-

chie que ces inconvéniens ont inspirée aux chefs de l'entreprise, leur a fait prendre l'absurde parti de s'arrêter à Muskingum, où ils étoient réellement entourés d'Indiens, et de renoncer à arriver au Scioto, dont ils n'étoient plus distans que d'un tiers du chemin. Si l'étourderie de partir de France pour aller établir une colonie sur le Scioto, sans la moindre des précautions, et sans les connoissances nécessaires pour réussir, est difficile à justifier dans des hommes qui se chargent du soin de trois cents familles, composées de leurs compatriotes, rien ne peut et ne pourra jamais les excuser d'avoir abandonné, au milieu des déserts et des dangers, ces malheureuses familles françaises dont ils avoient la confiance, et qu'ils ont trompées, en les assurant qu'ils reviendroient les retrouver de Philadelphie, où l'intérêt de la société les appeloit; quoiqu'ils eussent la ferme résolution de ne reparoître jamais parmi elles.

Si ces chefs se fussent bien fait instruire des dispositions des Sauvages, et cela étoit facile, ils auroient su encore une fois qu'ils

sont restés toujours amis des Français ; alors, au lieu de s'enfuir par une terreur panique, ils eussent envoyé des députés français aux nations sauvages alors en guerre avec les États-Unis ; loin d'être attaquée par elles, la colonie française en auroit reçu assistance et protection, aux conditions de ne pas se mêler de leurs querelles avec les Américains. Mais la frayeur a prévalu, elle a été fortifiée par les rapports des Américains auxquels alors ces malheureux avoient remis le soin de leurs intérêts; et de cette conduite pusillanime et irréfléchie, est résulté le massacre de plusieurs de ces familles et la ruine totale de celles qui ont pu échapper au carnage. Nous tenons la plupart de ces détails de quelques-uns de ces infortunés, et de deux chefs de la nation des Miamis.

Trois milles au-dessous de Marietta, on laisse à droite une petite crique; le pays, sur les deux rives, est plat et sans montagnes. La hauteur de l'eau est de treize pieds.

Un mille et demi plus bas que la crique,

on laisse une île à gauche; le chenal donne huit pieds.

On fait encore trois milles, et on trouve une autre île moins grande que la première, on la laisse à droite. La hauteur de l'eau est par-tout de quinze et seize pieds. Le pays continue à être plat sur les deux rives.

A trois milles de la dernière île, on en trouve une troisième qu'on laisse à gauche. Celle-ci est habitée, et les autres ne le sont pas; toutes les trois sont très-élevées et bien boisées. Aucune d'elles n'est connue par un nom particulier.

Trois milles plus bas que la tête de la dernière de ces trois îles et sur la rive gauche de l'Ohio, on trouve le *petit Kanhaway*.

M. Hutchins, dans la description qu'il fait de l'Ohio, ne parle pas de cette rivière; elle est peut-être une des plus importantes à connoître de toutes celles qui versent leurs eaux dans l'Ohio. A son embouchure elle n'a pas moins de quatre-vingt toises de largeur, sur quinze, seize, et dix-sept

pieds de profondeur ; on la remonte sans rencontrer le plus léger obstacle, cent milles en canot, et cinquante en barge. Son cours est si doux, qu'à peine en l'observant attentivement, en distingue-t-on la direction. Je l'ai remontée dix milles ; et mon rameur est convenu qu'il ne trouvoit qu'une très-petite différence de ramer en remontant ou en descendant. Une rivière ne peut pas présenter un plus grand avantage au commerce et à l'agriculture. Le petit Kanhaway arrose un pays extrêmement fertile, principalement sur la rive droite. Le terrain de sa rive gauche, quoique plus inégal, n'est pas moins bon ; il est même préféré par les cultivateurs, pour produire du blé.

Un mille au-dessous de cette rivière et sur la rive droite, on trouve une belle plantation, la première du *Comté de Bel-Pré*. C'est l'établissement le plus ancien de l'Ohio : il a été défriché et établi du temps des français ; il s'étend sur les bords de la rivière à la distance de sept milles, et tout cet espace est parfaitement bien cultivé.

Dans l'étendue des sept milles bordés par

les côtes du Comté de Bel-Pré, on trouve plusieurs îles, entre autre une très-considérable et fort bien habitée; on l'appelle *l'Ile de Bel-Pré :* elle est longue de près de trois milles. Il faut la laisser à gauche et prendre le chenal de la droite qui donne dix, douze, et quinze pieds d'eau. Le chenal de la gauche est obstrué par deux petites îles qui paroissent avoir été formées d'une partie des terres de la grande. A l'extrémité de l'île de Bel-Pré, on en trouve une autre fort petite qu'il faut aussi laisser à gauche.

Deux milles plus bas que la fin de l'île de Bel-Pré et sur la rive droite est le *petit Hockhocking*, qui a été entièrement omis sur la carte de M. Hutchins dans sa description de l'Ohio. Il peut avoir dix à quinze toises de large à son embouchure, et est navigable pour de grandes barges durant soixante à soixante-dix milles. Ses bords sont assez élevés pour mettre les terres qu'il arrose à l'abri de l'inondation. Ce pays est montueux; il s'y trouve une grande quantité de mines de charbon de terre.

A six milles et demi du petit Hockhoc-

king est le *grand Hockhocking*. Dans le cours de cette navigation, qui est excellente, on laisse deux îles à gauche. L'eau a par-tout quinze et seize pieds de profondeur. La rive gauche est inhabitée.

Ici l'aspect du pays change, et les hauteurs bordent la rive droite.

A deux milles au-dessous du grand Hockhocking et sur la rive gauche, est une petite crique appelée *Lee's-Creek*, sur laquelle est placée la station de *Belleville*. Elle peut contenir à-peu-près quatre à cinq baraques. Navigation excellente, et par-tout vingt pieds d'eau.

Deux milles au-dessous de Lee's-Creek, on trouve une île appelée *Belleville-Island*, on la laisse à gauche; elle est comme enchâssée dans les terres. Après avoir laissé *Pord's-Crique* à gauche, on parcourt un espace de huit milles, à compter de Belleville-Island, pendant lesquels la navigation continue à être excellente et fournit constamment vingt et vingt-quatre pieds d'eau, et l'on arrive à la crique appelée par les Français *Trou du Diable*, et par les

Américains *Devil's-Creek ;* elle est située sur la rive droite. Le pays est toujours inhabité.

Après le Trou du Diable, le terrain de la rive gauche s'élève en pente douce vers l'intérieur des terres ; et sur la rive droite, les hauteurs fuient fort au loin, laissant entre elles et la rivière une grande quantité de belles terres basses.

On descend six milles, laissant à droite et à gauche de petits ruisseaux à sec pendant l'été, et toujours à travers un pays désert, et au bout duquel on trouve l'île *Anderson* qu'on laisse à droite.

La navigation continue à être bonne et douce : huit, douze, et quinze pieds d'eau sans obstacle.

L'île Anderson est formée de fort belles terres hautes qui ne sont jamais inondées. Cette île est habitée.

Sept milles après l'île Anderson, on trouve exactement au milieu du lit de la rivière une petite île basse couverte de saules. Le chenal est praticable des deux côtés ; mais cependant celui de la gauche est

le meilleur lorsque les eaux sont fort basses; il donne jusqu'à quinze pieds d'eau: il faut avoir soin de ne point trop s'approcher de l'île qui est environnée de bas-fonds. Le pays continue à être désert, et offre le même aspect.

Après cette dernière petite île, on parcourt deux milles et on trouve sur la gauche la ferme d'*Abraham Bur*.

Deux milles plus bas on arrive à deux petites îles. Il n'y en a qu'une de marquée sur la carte de Hutchins, la seconde étant comme enchâssée dans la rive gauche, ce qui vraisemblablement a fait prendre le canal qui les sépare pour l'ouverture d'une crique. Nous aurions probablement donné dans la même erreur, si nous n'en avions pas fait le tour pour en constater l'existence; nous avons trouvé un canal de plus de cinquante toises de large, sur quatre et cinq pieds d'eau de profondeur, le courant très-fort : nous l'avons appelée *Ile Découverte*; elle peut avoir un bon mille et demi de long; ses terres sont inondées dans les grandes eaux.

On laisse ces deux îles à gauche, ainsi qu'une crique appelée *Miles's-Creek*, située un mille au-dessous de la fin de l'Ile Découverte : on descend un mille, et l'on en trouve deux autres qu'on laisse également à gauche; elles occupent un espace de deux milles. Navigation bonne par-tout, vingt à vingt-cinq pieds d'eau. Pays désert et couvert de bois.

A deux milles des deux dernières îles, on trouve *Tartt's-Fall*; ce n'est qu'un rapide : il faut ranger la rive droite jusqu'à cent cinquante toises de distance. Le chenal est très-aisé à distinguer, en suivant la ligne d'eau la moins agitée, celle qui passe sur les brisans étant blanche et bouillonnant. On trouve dans le chenal huit pieds d'eau. C'est à ce fall que les Sauvages ont tué tant de monde pendant la guerre; la raison en est que, lorsque les eaux sont basses, les barques sont obligées, pour prendre le canal, de ranger très-près la rive droite, où ils se tenoient continuellement en embuscade, et où ils fusilloient inhumainement, amis ou ennemis, tous

ceux

ceux qui se trouvoient dans ces bateaux.

La rivière, pendant dix-neuf milles, serpente à travers un pays fort ondulé : après ce trajet, on arrive à l'*île Robertson* qu'il faut laisser à gauche. La navigation, depuis Tartt's-Fall jusqu'à l'île Robertson, distance de dix-neuf milles, est sans obstacle, et l'eau donne constamment douze à quinze pieds. Le pays est par-tout désert.

Immédiatement après l'île de Robertson, et sur la rive gauche, est la station de Robertson : c'est une belle et très-grande ferme dans laquelle on trouve des provisions et des rafraîchissemens de toute espèce pour les voyageurs.

A trois milles plus bas est *Taylor's-Island*, qui range tout-à-fait la rive gauche. La navigation est bonne par-tout, et l'eau donne dix-huit et vingt pieds.

Six milles plus loin encore, on trouve *Point-Pleasant*, située au confluent du *grand Kanhaway*. Depuis l'île Robertson jusqu'au grand Kanhaway, on voit quelques nouveaux établissemens sur la rive gauche de l'Ohio. Mais ce pays, qui offre de

si belles terres, est totalement dépourvu d'eau de sources, particulièrement sur la rive droite. C'est à cette cause, sans doute, qu'il faut attribuer l'état de foiblesse et de langueur où a été jusqu'ici l'établissement de Point-Pleasant, où quinze à vingt mauvaises logg-houses, tout au plus, composent la totalité de la ville, habitée par quarante ou cinquante pauvres habitans.

La rivière du grand Kanhaway a cela de commun avec une grande partie de celles qui sont tributaires de l'Ohio, qu'elle est beaucoup plus large en la remontant qu'à son embouchure. Dans beaucoup d'endroits elle a la même largeur et la même majesté que l'Ohio. Son cours est doux et lent, pendant dix milles au-dessus de son embouchure. Dans cet espace, elle arrose un pays fertile, après quoi le pays commence à s'élever, et son cours devient plus rapide. Elle continue ainsi jusqu'à ce qu'on arrive à la chute, distance de son embouchure de soixante milles; néanmoins les barges les plus grandes remontent cet espace sans beaucoup de peine.

On vient de découvrir à la chute, à travers des gorges de montagnes, un portage qui n'a que cinq à six milles, praticable pour des waggons ou charettes, au bout duquel on rechargera les marchandises sur de petits bateaux portant deux ou trois milliers, qui pourront remonter le grand Kanhaway jusqu'à ses sources. Il est question aussi d'ouvrir une communication depuis les sources du grand Kanhaway jusqu'à celles de la rivière James, en Virginie.

Après avoir quitté Point-Pleasant, dépassé le grand Kanhaway, et fait trois milles, on trouve une île appelée *Galipolis-Island.*

Il faut la laisser à droite, et prendre le canal de la gauche, celui de la droite étant extrêmement dangereux et rempli de bas fonds; celui de la gauche donne quatorze et quinze pieds d'eau par-tout. Cette île a été totalement oubliée sur la carte de Hutchins. Elle peut avoir deux milles de long sur trois cents toises de large; elle est environnée de bas-fonds, et est géné-

ralement composée de terres basses qui se noient dans les grandes eaux. Dans le chenal que cette île forme avec la rive droite de l'Ohio, on a construit un moulin flottant, nouvelle preuve que l'intérieur est dépourvu d'eau courante.

Immédiatement après avoir dépassé l'île Galipolis, on trouve sur la rive droite la petite ville de *Galipolis* : sa population peut être évaluée à quatre-vingt-dix ou quatre-vingt-quinze hommes, et quarante ou quarante-cinq femmes; elle est formée par une partie des débris de la compagnie du Scioto. Le congrès avoit accordé sept acres de terre par chaque famille, ce qui n'est pas suffisant pour les faire subsister ; aussi sont-elles extrêmement misérables. Cette ville est située sur un plateau couvert d'eaux stagnantes, qui en rendent le séjour très-malsain; la qualité des terres est mauvaise ; elles sont légères et sablonneuses. Toute la ville est bâtie en petites baraques ou logg-houses, près les unes des autres; elle est flanquée de trois block-houses, le tout palissadé avec de grands

piquets. Les rues sont assez bien alignées, mais l'ensemble et l'aspect de la ville sont sales, et le spectre de la misère s'y fait voir par-tout.

Le congrès vient (en 1796) d'accorder, à chaque famille, deux cent quarante acres de terres près le petit Scioto, pour le dédommager de toutes les souffrances, des meurtres et des vols qu'ils ont éprouvés par la mauvaise foi, les friponneries et l'insouciance de ses agens.

En quittant Galipolis, on laisse à droite une petite crique qui est à sec pendant l'été. Quatre milles plus bas est une petite île (nom inconnu). Elle offre deux chenals également bons ; mais dans les basses eaux, celui de la droite est préférable ; il donne quinze pieds d'eau. Ici le pays s'élève et devient un peu montueux, mais toujours sans source, ce qui empêchera, de long-temps, que cette partie ne soit habitée.

On fait huit milles par une excellente navigation, à travers un pays qui continue à être désert, et on arrive à une crique si-

tuée à gauche, appelée *Racoon's-Creek*. On trouve par-tout quinze, seize et dix-huit pieds d'eau. Dans cet espace, les deux chaînes de montagnes des deux rives se sont éloignées, et la rivière arrose des terres basses, mais point inondées.

Toutes les criques marquées sur la carte, depuis Tartt's-Fall, sont, la plupart, à sec pendant l'été, et ne doivent être considérées que comme des ravins par où se fait l'écoulement des eaux, lors des grandes pluies.

Sept milles au-dessous de Racoon's-Creek, on trouve sur la gauche *la petite Guiandot*. La navigation continue à être bonne et sans obstacle ; le pays est inhabité, et d'un aspect pareil au précédent.

Huit milles et demi plus bas, et sur la même rive que la petite Guiandot, est *la grande Guiandot*, qui peut avoir soixante toises de large à son embouchure; son cours est très-rapide; les canots peuvent la remonter jusqu'à soixante milles.

On descend encore neuf milles, et l'on trouve *Twelve-Poles-Creek* : pendant les

derniers huit milles, on laisse, à droite, deux criques à sec pendant l'été. Le pays est toujours monotone et inhabité, la navigation bonne et sans obstacle; douze, quinze et dix-huit pieds d'eau par-tout.

A six milles et demi de Twelve-Poles-Creek, on laisse à gauche, la *grande Sandy-River*; elle est à-peu-près de la même largeur que la grande Guiandot : son cours est plus doux, et elle est navigable pour de grandes barges, jusqu'à soixante-dix milles. Elle arrose des terres basses et sablonneuses, souvent noyées par les grandes eaux. Vers ses sources, elle traverse un pays plein de roches, de pierres, et fort stérile. Ici la rive droite de l'Ohio est bordée d'une grande hauteur qui touche à sa rive; celle de la gauche, au contraire, s'éloigne, et laisse beaucoup de terres basses.

Après avoir quitté la grande Sandy-River, et trois milles plus bas, on trouve à droite une crique (sans nom). La chaîne de montagnes de la droite continue à border la rive, et est couverte de rochers. La

navigation est constamment bonne est dégagée de tout obstacle. La sonde donne par-tout depuis dix jusqu'à seize pieds d'eau. Pays désert.

A un mille plus bas encore, on trouve, à droite, un torrent (sans nom). La chaîne de roches continue à droite, et des terres basses et sablonneuses bordent la rive gauche. La sonde donne quatorze et quinze pieds d'eau par-tout. La navigation toujours bonne.

A deux milles plus bas que ce torrent, on laisse, sur la rive droite, à une distance de deux cents toises des bords de la rivière, des rochers fort élevés et très-escarpés, couverts de petits sapins. La rive gauche continue à être platte et sablonneuse.

On fait encore trois milles, à compter du commencement des roches, et on trouve, sur la rive gauche, la *petite Sandy-River.* Ici l'Ohio s'est considérablement élargi, et sa profondeur n'a pas moins de quinze à vingt pieds. On peut s'approcher des deux bords sans le plus petit danger.

En quittant la petite Sandy-River, on laisse, à droite, deux nouveaux défrichemens, appelés *Gervais's-Station.* C'est sur ce terrain que le congrès vient de faire une concession de plusieurs milliers d'acres de terres aux habitans de Galipolis.

On descend treize milles, laissant à gauche quelques ravins sans eau, et l'on arrive à *Pines-Creek.* Pendant tout cet espace, la navigation continue à être excellente. Les deux rives sont bordées de belles terres, principalement celle de la droite, sur le côté duquel on n'aperçoit plus aucune montagne : mais toute cette partie est dépourvue d'eau de source, et le peu que l'on en trouve est saumâtre.

A deux milles de Pines-Creek, on trouve, à droite, le petit Scioto, qui peut avoir dix toises à son embouchure. Il est rempli d'une infinité de rapides et de petites chutes, qui, joints aux troncs d'arbres dont il est encombré, le rendent impraticable pour aucun canot. A son confluent, et sur la rive droite, on trouve une mauvaise baraque de chasseurs.

On fait six milles, laissant également à droite trois petits ravins, et l'on arrive à *Tiger's-Creek* (crique au Tigre), qui n'est point navigable, étant remplie de rochers, et encombrée de bois.

Ici une chaîne de montagnes fort élevée et couverte de rochers, vient s'emparer de la rive gauche. Le terrain de la rive droite continue à être bas et couvert de belles terres, mais point d'eau.

En quittant Tiger's-Creek, on fait cinq milles, laissant à droite une mauvaise baraque de chasseurs, et l'on arrive au *grand Scioto.*

CHAPITRE VIII.

Grand Scioto. — Grande quantité de vers à soie. — Colicochée. — Kennekenas-Creek. — Michel's-Station. — Saline. — Salt-Leek-Creek. — Graham. — Middle-Creek. — Onalson's-Creek. — Manchester. — Beau caractère d'indépendance. — Brush's-Station.

Le Scioto (1) à son embouchure, peut avoir de cent à cent vingt toises de largeur. Cette rivière est bordée de belles prairies naturelles : sa rive droite est à quatre milles de ses bords, couronnée par une chaîne de hauteurs qui s'étend vers le Nord, et dans les grandes eaux une partie de ces deux rives est inondée ; mais cette inondation n'a plus lieu quinze milles au-dessus de son embouchure ; le terrain s'élève alors graduellement. Le Scioto est navigable pen-

(1) Est situé, lat. 38.40, long. 83.70.

dant soixante-dix milles pour toute espèce de barges, et deux cent milles pour les canots : son cours est lent et très-facile à remonter. (1)

Les terres arrosées par le Scioto sont de la plus belle qualité, la plupart couvertes de très-beaux bois et particulièrement de mûriers blancs, qu'on trouve dans cette partie en plus grande quantité que partout ailleurs. Il y existe une multitude infinie d'une espèce de vers à soie, qui se nourrissent eux-mêmes sur les arbres et y font leurs cocons en si grande abondance, qu'il est absolument vrai de dire que d'assez grands espaces de terrain sont blancs de ces cocons tombés à terre. Les habitans du pays n'en tirent toutefois aucun parti, attendu que les bras sont trop rares dans ces contrées pour pouvoir être employés à d'autre

(1) C'est à tort que Hutchins dit que l'on remonte le Scioto jusqu'à un portage qui n'a que quatre milles, pour gagner les sources de la rivière *Sandusky*; c'est sans doute de la rivière *Miami* dont il a voulu parler. Le portage du Scioto à Sandusky est de soixante-dix milles.

usage qu'à la culture de leur excellente terre.

On trouve également sur les deux rives du Scioto, une grande quantité de sources d'eau salée; mais généralement d'une salure foible.

Depuis six mois plusieurs familles Américaines venant du *Kentucky*, se sont établies sur sa rive droite et à son embouchure; ce sont les premiers blancs qui ont osé affronter la fureur des Sauvages, dont la fermeté et la persévérance ont jusqu'à présent défendu leurs terres, contre les envahissemens des Américains. C'est à l'embouchure du Scioto, qu'un plus grand nombre de meurtres et de massacres ont été commis pendant la guerre que les Sauvages viennent de soutenir contre les États-Unis.

Trente maisons y sont déjà élevées : on y a déjà tracé le plan d'une petite ville appelée *Colicochée*, qui par sa position et la beauté du sol, deviendra selon toute apparence, une des plus agréables et des plus peuplées de celles qui seront formées sur

l'Ohio. Elle est habitée principalement par des Suisses, les terres des environs se vendent déjà jusqu'à huit piastres l'acre.

Indépendamment de ce petit établissement, trente à quarante familles ont, depuis la paix avec les Indiens, remonté le Scioto jusqu'à cent milles au-dessus de son embouchure, se sont établies parmi eux et y ont déjà commencé plusieurs défrichemens.

Après avoir dépassé l'embouchure du Scioto, la chaîne des hauteurs qui bordent la rive gauche de l'Ohio, s'éloigne et fuit vers le Sud-Ouest; mais à deux milles plus bas, elle s'en rapproche insensiblement, et revient prendre possession des bords qu'elle quitte encore pour suivre sa première direction, en laissant entre elle et l'Ohio de belles terres élevées en espèce d'amphithéâtre qui les met à l'abri des inondations.

Les bois, sur toutes ces petites sommités, sont assez généralement d'une mauvaise espèce, petits et ramassés; la seule belle espèce se trouve dans les terrains bas.

A sept et huit milles des bouches du

Scioto, les deux chaînes de montagnes se rapprochent des rives et courent parallèlement avec la rivière, elles prennent ici le nom de hauteur du *petit Miami*, ces deux chaînes variées dans leur forme, offrent quelquefois des sommités uniformes et d'une égale élévation, d'autrefois elles pointent en pains de sucre.

Après avoir descendu l'Ohio onze milles depuis la rivière du Scioto, pendant lesquels on trouve toujours depuis vingt jusqu'à trente pieds d'eau, on arrive à *Kennékéna's-Creek* qui n'est point navigable pendant l'été. Il est situé sur la rive gauche.

On continue à descendre deux milles, et après avoir dépassé une petite île qu'on laisse à droite, on trouve une crique appelée *Turkey's-Creek*, (crique aux dindons) vis-à-vis de laquelle est située une petite île. La chaîne des hauteurs de la rive droite au-delà de Turkey's-Creek, se détache un peu de la rive, et laisse entre elles et les bords de la rivière, un espace d'un mille et demi, couvert de belles terres basses qui commencent à être habitées.

A quatre milles de Turkey's-Creek et sur la rive droite, est l'habitation *Michel*, qui est déjà très-considérable. La navigation depuis Turkey's-Creek est excellente : la hauteur de l'eau donne par-tout vingt et vingt-cinq pieds.

Les hauteurs de la rive gauche, depuis Kennékéna's-Creek, ne quittent point les bords de la rivière pendant six milles. Au-dessous de l'habitation de Michel, le pays est très-ondulé, les terres belles, mais dépourvues d'eau. La rive droite est mieux arrosée : on voit plusieurs petites sources qui viennent des montagnes, mais qui sont très-foibles.

Après avoir parcouru huit milles pendant une navigation très-bonne, on trouve sur la rive droite une pointe saillante que forme la rivière ; c'est une alluvion couverte de petits saules : il faut gouverner sur la rive gauche et l'éviter soigneusement, parce que le courant qui est très-fort y porte, et que toute cette pointe est environnée de bas-fonds. Le lit de la rivière, dans cet endroit, est assez rétréci par cette alluvion ; néan-

moins,

moins, en tenant le chenal, on trouve constamment pendant ces huit milles depuis quinze jusquà dix-huit pieds d'eau.

Immédiatement après avoir dépassé la pointe de l'alluvion, on remarque à droite un contre-courant très-fort, dont la vîtesse peut être évaluée à près de quatre milles à l'heure.

A deux milles au-dessous de cette pointe et sur la rive gauche, on trouve *Vunce's-Burgh*, appelé vulgairement *Salt-Work* (Saline.) Cet établissement est encore très-languissant; quatre ou cinq nègres et deux blancs sont seuls employés à l'exploitation de cette source de richesses si précieuse pour cette partie du continent. La source d'eau salée est très-abondante, elle peut avoir huit pieds de diamètre, sur douze de profondeur; elle nous a paru foible au goût; mais le propriétaire nous a assuré qu'ayant été submergée par le dernier débordement de l'Ohio, elle avoit perdu une grande partie de sa force. Aucunes expériences chimiques n'ont encore été faites pour connoître exactement à quel

degré cette eau est chargée de sel ; on dit seulement sur les lieux, que quatre cents galons produisent à-peu-près cinquante livres de sel, poids anglais.

Quatre sceaux suspendus à la manière de ceux de nos puits de jardiniers, avec un balancier pour les relever, sont employés à puiser l'eau qui est versée dans un petit réservoir formé d'écorces d'arbres, et placé sur des poutrelles en forme de tréteaux, qui conduit l'eau dans plusieurs auges faites de gros troncs d'arbres, d'où elle arrive dans les chaudières. Ces chaudières sont de différentes grandeurs ; la plus grande ne contient pas plus de douze galons ; elles sont rangées toutes à côté les unes des autres sur des fourneaux faits de pierres et fixés avec de la terre délayée ; et tout cet appareil est si mal combiné que chacune de ces chaudières exige un feu particulier, et qu'après chaque cuisson il faut remastiquer les fourneaux. On peut juger par-là de la perte de temps et de la consommation de bois qui en résultent.

Ce lieu est infecté, tous les étés, de mala-

dies putrides occasionnées par les marais qui l'entourent.

Cinq ou six logg-houses, (huttes) composent tout cet établissement, qui n'offre aucune ressource aux voyageurs. La qualité des terres est très-mauvaise; ce qui n'est pas marais, est un terrain de gravier couvert de hêtres les plus beaux qui existent certainement en Amérique ; mais tout le monde sait que cette espèce de bois indique presque toujours un mauvais terrain.

A un demi-mille de Vunce's-Burgh, et sur la même rive, on trouve *Salt-Leak-Creek* qui n'est navigable pour aucuns bateaux ni canots.

Aussitôt que l'on a dépassé la crique, on aperçoit les hauteurs de la rive gauche qui fuient vers le Sud; elles laissent entr'elles et la rivière un terrain bas, de près de trois milles, dont les terres sont de la plus riche espèce. Les hauteurs de droite se sont rapprochées de la rivière jusqu'à ses bords ; ce sont de jolis mamelons presque tous détachés les uns des autres, ayant une pente douce et facile. Il est permis de croire,

d'après la forme, l'exposition et la qualité du terrain de ces petites montagnes, qu'un jour l'espèce de vigne naturelle qui s'y trouve, y sera cultivée avec succès.

La navigation pendant neuf milles au-dessous de Salt-Leak-Creek, donne toujours vingt et vingt-cinq pieds d'eau sans le plus léger obstacle. On laisse à gauche une ferme et une petite crique sans nom, et l'on arrive à l'établissement de *Graham*, situé sur la rive gauche de la rivière ; c'est un rassemblement de plusieurs belles fermes, les premières qui, dans cette partie, dépendent de l'Etat de *Kentucky* : elles occupent un terrain de plus de six milles.

Ici les deux chaînes de hauteurs s'éloignent l'une de l'autre, et laissent sur les deux rives de belles terres basses. Vis-à-vis Graham et sur la rive opposée, sont aussi plusieurs établissemens nouveaux, qui réuniroient tous les avantages que la nature peut produire, si ces deux rives ne manquoient point totalement d'eau.

Trois milles plus bas que Graham, on trouve une île appelée *Middle-Island*;

(île du milieu) on la laisse à droite. La hauteur de l'eau dans le canal de gauche est depuis quinze jusqu'à vingt-trois pieds.

Vis-à-vis Middle-Island et sur la rive droite, on laisse une crique assez considérable, omise sur la carte d'Hutchins, appelée *Brush's-Creek.* Trois milles plus bas et encore sur la même rive, on en trouve une autre marquée sur la carte d'Hutchins, sous le nom du *petit Scioto*, et connue dans le pays sous celui d'*Onalson's-Creek* : le véritable petit Scioto, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut, est situé immédiatement avant le grand Scioto.

Vis-à-vis d'Onalson's-Creek, se décharge une petite crique appelée *Sicamore-Creek* ; mais ce n'est proprement qu'un ravin pendant l'été. Entre Brush's-Creek et d'Onalson's-Creek, le pays continue à être ouvert et très-bien habité.

Après avoir descendu cinq milles depuis Onalson's-Creek, on arrive aux trois îles, situées en travers de la riviére. Lorsque les eaux sont hautes le canal de droite est praticable ; nous y avons passé cependant avec

assez de difficulté à cause des sinuosités du chenal et des grands embarras d'arbres dont il étoit encombré. La sonde nous a donné constamment neuf et dix pieds d'eau; mais le meilleur passage et le plus sûr est celui de la gauche, entrela petite île et la rive gauche; il y a toujours de l'eau suffisamment et le chenal est droit. Dans aucun cas, il ne faut se hasarder à prendre le passage du milieu qui est rempli de bois et de bas-fonds.

A deux milles au-dessous de ces îles, est située sur la rive droite, la petite ville de *Manchester*, bâtie sur une ligne droite parallèlement au bord de la rivière et occupant un mille de longueur. La plus ancienne maison a été bâtie il y a cinq ans, et on en compte déjà plus de cent grandes ou petites; le sol sur lequel la ville est placée est généralement mauvais. Ce sont des terres jaunes et sablonneuses, et lorsqu'on s'avance dans l'intérieur, on ne voit que des marais dont cette ville est environnée : c'est cependant un des points intermédiaires, entre Pittsburg et Limestone, où le voyageur peut espérer de trouver le plus de ressources. Il y a dans la ville de Manchester des

charons, des menuisiers, des maréchaux, des cordonniers et des tailleurs.

Au moment où nous nous disposions à quitter Manchester, nous aperçûmes à une très-grande distance quelque chose d'assez volumineux flottant au milieu de la rivière. N'imaginant pas ce que cela pouvoit être, ne nous présentant ni la forme d'une barque, ni d'aucun arbre dont la rivière est souvent encombrée, nous décidâmes de suspendre notre départ de quelques instans pour satisfaire notre curiosité vivement excitée. Un quart-d'heure s'étoit à peine écoulé, lorsque nous distinguâmes très-clairement un homme ayant un chien à son côté, un fusil à la main, et assis sur de petites pièces de bois réunies, se laissant aller ainsi au courant. Lorsqu'il fut arrivé sur notre travers, nous nous dirigeâmes vers lui; mais quelle fut notre surprise, en l'accostant, de reconnoître dans cet homme le jeune chasseur que nous avions laissé à Pittsburg pour s'être refusé à travailler à bord de notre bateau, avec les hommes salariés de l'équipage.

Il nous dit qu'immédiatement après notre départ, il avoit lui-même construit ce petit radeau, s'étoit placé dessus, avec l'intention de se rendre, de cette manière, jusqu'à la rivière de Cumberland où il demeuroit; que chaque soir il descendoit à terre, dans la crainte de se briser contre les troncs d'arbres flottans sur la rivière; que tous les matins il se mettoit à la chasse dès la pointe du jour, pour se procurer les moyens de subsistance; qu'il avoit tué ce matin même un beau chevreuil, dont il nous offrit la moitié, si nous voulions lui donner du biscuit dont il manquoit absolument, n'ayant pu, faute d'argent, s'en procurer qu'une très-petite quantité à Pittsburg. Nous lui en donnâmes vingt-cinq; mais il ne voulut jamais les accepter, que nous n'eussions pris en échange la moitié de son chevreuil; nous lui offrîmes de la poudre et du plomb qu'il refusa, quoique sa provision fût fort diminuée, en nous observant qu'il n'avoit rien à nous donner en retour, et nous quitta, en se laissant de nouveau aller au courant.

Le lecteur se plaira, sans doute, à remarquer dans ce brave jeune homme, ce noble caractère d'indépendance et de fierté, qui le porte à rejeter des secours étrangers qu'il se verroit obligé de recevoir gratuitement. Au milieu de ces vastes déserts, abandonné au cours rapide et prolongé d'un fleuve immense; en proie à tous les dangers, à toutes les privations, à toutes les intempéries des saisons; n'ayant, pour tout moyen de subsistance, que ce que lui offrent la nature et son courage, il conserve son indépendance, parce qu'il n'est pas dégradé par la misère : c'est qu'en effet l'indépendance console de bien des maux, et que l'homme qui en jouit, se trouve placé au-dessus de la fortune, et riche de son propre fonds.

En quittant Manchester, et un mille après, on laisse, à droite, une petite crique appelée *Izick's-Creek*.

Les deux chaînes de hauteurs se rapprochant ici très-près des bords de la rivière, on ne voit plus, après Manchester, de terres basses, cependant la rive gauche continue d'être assez habitée.

A trois milles et demi plus bas qu'Izick's-Creek, et après avoir laissé sur la rive gauche une très-petite crique sans nom, on trouve *Cabin's - Creek*, qui est assez considérable, mais tellement remplie de rochers et de rapides, qu'elle n'est point navigable. Les deux chaines de hauteurs à ce point-ci, se sont extrêmement élévées; elles encaissent et rétrécissent beaucoup le lit de la rivière qui, par-là, est devenu aussi beaucoup plus profond.

La sonde donne uniformément, depuis Manchester jusqu'à Cabin's-Creek, vingt-cinq à trente pieds.

A deux milles et demi plus bas que Cabin's-Creek, on trouve *Brook's-Station*; c'est une très-belle ferme : ici les deux chaînes de hauteurs commencent à s'éloigner un peu, principalement celle de la gauche, et toute cette rive est parfaitement bien habitée, quoique les terres nous aient paru cependant jaunes et légères.

On descend encore quatre milles, et l'on arrive à *Limestone.*

CHAPITRE IX.

Kentucky. — Limestone. — Washington. — North-Liking-Creek. — Lees-Creek. — Johnston's-Fork. — Blue-Lick. — Liking-River. — Mill-Burgh. — Bourbon. — Observations. — Lexington. — Francfort. — Nature du pays. — Chanvres. — Population. — Emigrans. — Première classe. — Seconde classe. — Troisième classe. — Hommes libres. — Vieux forts. — Commerce. — Tableau de comparaison.

Limestone est une très-petite ville située sur la rive gauche de l'Ohio et au pied d'une montagne à pic. Son terrain est très-resserré par le bord de la rivière et le pied de la montagne, ce qui empêchera que cette ville puisse jamais devenir considérable faute d'emplacement. Elle est cependant le dépôt général de toutes les marchandises qui arrivent de Baltimore ou de Philadel-

phie pour le Kentucky, ainsi que l'attérissage de tous les voyageurs qui viennent visiter ces contrées. Malgré cela, on n'y trouve aucunes ressources ; il n'y a que de mauvais cabarets dépourvus de vivres, et le peu que l'on s'y procure avec de grandes peines, ne s'obtient qu'à des prix excessifs.

De Limestone pour gagner l'intérieur des terres, on monte une côte très-rude et extrêmement difficile parce qu'elle est remplie de grosses pierres calcaires, dont les unes sont mobiles et d'autres adhérentes ; c'est la grande route des waggons ou voitures par où passe tout ce qui se décharge des bateaux à Limestone, et qui est destiné à l'approvisionnement de tous les magasins du Kentucky; il n'y a pas d'autre chemin. Arrivé sur le plateau, la route devient un peu moins mauvaise et moins embarrassée de pierres; on descend une pente assez douce, on remonte tout de suite après une autre petite côte, et l'on arrive à un ruisseau. Immédiatement après avoir passé le ruisseau il y a trois chemins ; celui de la droite et celui

de la gauche ne sont que des routes de fermes, qui vont se perdre où le pays cesse d'être habité : on suit celui du milieu à travers les bois : au bout d'un mille on rencontre une autre croisière, la route de la gauche conduit à *Brook's-Town*, celle de la droite à *Wood's-Mill*, c'est encore celle du milieu qu'il faut suivre. Un mille plus loin on trouve une fourche, le chemin qu'on laisse à la droite va à *Braken*, petite ville toute nouvellement bâtie, on fait encore un mille et demi, et on arrive à la ville de *Washington*.

Washington est situé au milieu d'une plaine très-découverte, ce qui lui donne un air aride, quoique les terres n'en soient pas mauvaises. Cette ville est très-régulièrement bâtie, et peut contenir deux cent cinquante à trois cents habitans; les maisons sont presque toutes de charpente, deux ou trois seulement sont bâties en briques, il y a une *Court-house* (Tribunal), beaucoup de magasins et deux ou trois bonnes auberges; l'aspect de ce pays, d'ailleurs privé d'eau, est triste et monotone.

De Washington à *North-Liking-Creek*, il y a trois milles et demi qu'on fait par un chemin moins mauvais que celui qu'on a laissé derrière soi ; on passe la North-Liking-Creek sur un très-bon pont ; cette rivière n'étant jamais guéable dans aucun temps de l'année ; elle est très-encaissée, sont fond est bourbeux, et ses bords sont très-marécageux, ce qui doit la faire considérer comme très-importante pour la guerre dans un système de défense. Du pont à *Lees-Creek*, il y a trois milles à travers des bois inhabités, et un pays haché de petites hauteurs. Lees-Creek se passe à gué en tout temps.

Après Lees-Creek, on trouve un pays plat, très-habité, ayant de belles terres très-bien arrosées. A un mille de là est située la *taverne de Mazelcak*, qui est très-bonne.

A cinq milles de Mazelcak-Tavern, on trouve *Johnston's-Fork*. Les quatre premiers milles se font à travers une très-belle plaine parfaitement cultivée, et le cinquième par une descente dont la pente est fort douce.

Johnston's-Fork est une petite branche de la *Liking - River.* On passe à gué Johnston's-Fork, puis on monte pendant un mille une côte très-douce au milieu de bois inhabités ; arrivé à la sommité, on trouve un beau plateau de cinq milles d'étendue, on le parcourt, et dans cet espace on ne rencontre aucune habitation. A l'extrémité du plateau, on passe un petit ruisseau, et on descend pendant deux milles une côte très-rapide et pleine de pierres mobiles, après quoi on trouve *Blue-Lick.* Toute cette partie, depuis le plateau, est un pays aride, couvert de roches sans nulle terre quelconque : on n'aperçoit que de petits pins qui se font jour à travers les crevasses des rochers ; tout y est stérile, désert et inspire la tristesse. On voit à Blue-Lick un mauvais établissement où l'on fait du sel, et on a sans doute donné à ce local le nom de Blue-Lick, parce que la source d'eau salée est effectivement d'un très-beau bleu ; je l'ai goûtée, et l'ai trouvée extrêmement peu saline ; il en faut mille galons pour extraire un boisseau de sel pesant

cinquante livres (poids anglais), qui se vend sur les lieux vingt shelings de Virginie (trois dollars un tiers.) On doit concevoir qu'elle peut être la consommation de bois, pour obtenir une évaporation aussi considérable, et juger par-là que les forêts étant promptement épuisées, ces sources seront bien de peu de valeur.

La manière employée pour faire le sel est aussi très-vicieuse, les habitans ne faisant usage que de petites chaudières qui veulent chacune un feu particulier et qu'il faut remplir à chaque instant, ce qui fait perdre un temps infini, et consomme une effrayante quantité de bois.

A une très-petite distance de Blue-Lick, on trouve la branche principale de la *Licking-river* qu'on passe dans un bac. A deux cents toises au-dessous de ce bac, il y a un banc de pierres calcaires qui découvre à basses eaux, et qui interrompt la navigation pendant deux ou trois mois de l'année. Excepté les temps de sécheresse, cette rivière est navigable cent cinquante milles pour les plus grands bateaux.

Après

Après avoir passé la Liking-river, on trouve un pays affreux ; ce ne sont que des rochers arides : on fait huit milles à travers un chemin presqu'impraticable, par l'immense quantité de ravins et de pierres énormes dont il est intercepté : au bout de cet intervalle est située une mauvaise baraque habitée par des hommes des bois ou chasseurs. On continue quatre milles encore, et on arrive à une petite ville appelée *Miller's-Burgh* ; ces derniers quatre milles se font dans un pays moins âpre et dans lequel on trouve quelques habitations. Les terres pendant ces douze milles sont généralement mauvaises, et les bois petits et rabougris.

Miller's-Burgh, marqué sur la carte sous le nom de *Hingston*, est très-agréablement situé sur une petite crique appelée *Huy's-Creek*, dont les eaux vont se verser dans la branche méridionale de la Liking-river, et rend cette rivière navigable en tout temps à commencer cinq milles plus bas que la petite ville de Miller's-Burgh,

pour toute sorte de barges ou bateaux jusqu'à l'Ohio.

Les terres, quatre milles avant d'arriver à Miller's-Burgh, commencent à devenir meilleures; leur prix est depuis six jusqu'à huit piastres l'acre à trois et quatre milles aux environs de la ville; et un lot de ville qui est composé d'un demi-acre, coûte déjà deux cents pounds ou cinq cents piastres.

En sortant de Miller's-Burgh, on passe la crique à gué, le chemin après la crique tourne tout court à gauche; on en laisse un à droite qui va se perdre dans les bois.

On fait huit milles à travers une plaine très-riche et parfaitement bien cultivée, et l'on arrive à *Bourbon-court-house*, situé entre la branche sud de la Liking-river et un petit bras de cette rivière qui forme un îlet à cinq milles au-dessous de *Cheap's-mill*, où cette rivière commence seulement à être navigable; malgré ce vice de localité, on compte déjà deux cents maisons, la plupart bâties de pierres, et trente à quarante stores ou magasins.

Quoique cette rivière soit encaissée,

cependant ses bords sont généralement bas, d'une terre solide, son fonds est excellent, et elle doit être considérée depuis Cheap's-mill jusqu'à ses sources (militairement parlant) comme offrant de foibles moyens de défense.

Sans la facilité que donne cette rivière d'être passée en tout temps et par toute espèce d'armes , Bourbon - court - house serait peut-être un des meilleurs postes à défendre de toute la partie habitée du Kentucky, étant situé sur un beau plateau dominant à une très-grande distance sur tous les rayons de la circonférence et entre deux bras de rivière dont il tient les sources. Cette position semble destinée à être un jour le point central de la défensive du Kentucky.

Après avoir fait dix-neuf milles à compter de Bourbon-court-house, à travers une grande et vaste plaine , tantôt groupée de bois , tantôt interceptée par des fermes égalant, par la beauté des bâtimens, et la belle culture des terres, celles d'Europe , on arrive à *Lexington.*

Lexington est situé au milieu d'une vaste plaine aussi découverte que celle de Philadelphie, sur laquelle on n'a pas conservé un seul arbre à plus de quatre milles à la ronde, et où l'œil ne découvre rien où il puisse se reposer; un sol blanchâtre dépourvu d'eau et un soleil brûlant, voilà ce qu'on trouve et ce qu'on ressent aux environs de Lexington au mois de Juillet.

La ville peut contenir trois à quatre cents maisons, la plupart de bois, et rangées assez régulièrement sur deux lignes parallèles et courant S. E. et N. O. Une place a été ménagée au point central, et à son milieu on a bâti une *court-house.*

Comme cette ville n'a point de navigation, on présume qu'elle aura peu d'accroissement, et que *Francfort* sera la vraie place de commerce.

En quittant Lexington, après avoir fait quatre milles, on passe à gué une des sources de la rivière d'Elk appelée *Wolf's-run*, (course du loup) qui n'est qu'un très-petit ruisseau. Cette rivière se jette dans celle du Kentucky, et n'est point navigable. On

continue de parcourir environ dix-huit milles, à travers un pays inhabité. Dans cet espace, on traverse trois petites branches de la rivière d'Elk, moins considérables encore que la première, et on arrive à Francfort, après avoir laissé, trois milles avant d'y arriver, une mauvaise taverne qui est la seule qui existe entre cette ville et Lexington.

Récapitulation des distances.

De Limestone à	milles.	
Washington. . . . . . . ,	4	»
à North Liking-Creek. . . .	3	½
à Lee's-Creek.	3	»
à Mazelaek-Tavern.	1	»
à Johnston's-Fork.	5	»
à Blue-Lick.	8	»
à Miller's-Burgh. . . . , .	12	»
à Bourbon.	8	»
à Lexington.	19	»
à Francfort.	22	»
	85	½

Francfort est situé sur la rive droite de la rivière du Kentucky dans un fond environné de hauteurs, et à travers lesquelles les eaux se sont ouvert un passage, de manière que les deux bords de cette rivière sont souvent flanquées de falaises à pic de deux à trois cents pieds d'élévation. Il y a cependant de temps à autres quelques intervalles entre ces hauteurs et qui forment de petits vallons. C'est au milieu de ce désordre et dans un de ces vallons, sur la rive droite, qu'est située la ville de Francfort, ce qui lui donne un air fort pittoresque.

La rivière du Kentucky est navigable pendant dix mois de l'année pour les plus grands bateaux jusqu'à l'Ohio. Cet avantage pour le commerce a déjà déterminé une grande quantité de négocians à se fixer à Francfort, et il est présumable qu'avant dix ans cette ville aura le double de la population et des richesses de Lexington.

Toute cette partie de l'Etat de Kentucky est généralement fort ondulée, mais d'une ondulation douce et sans montagne. On y observe une particularité dans la qualité

des terres, qui n'existe peut-être dans aucune partie des Etats-Unis ; c'est que celles qui se trouvent situées sur les sommités sont beaucoup meilleures, et ont une croûte végétale plus profonde que celles qui sont placées dans les fonds.

Toutes ces belles terres récèlent néanmoins un grand vice, celui de ne produire naturellement aucune herbe, ou de n'en produire que très-peu, propres au pâturage. On n'y voit point le chiendent ; et le trèfle, si commun dans tous les autres Etats, y est très-rare. Cet inconvénient oblige le cultivateur à former des prairies artificielles, ce qui entraîne une grande dépense et la perte d'un temps précieux, sur-tout pour des nouveaux défricheurs. Il est vrai de dire que ces prairies artificielles, une fois en valeur, produisent un tiers plus que toutes les autres, et celles sur-tout qui sont semées en thimoty sont excessivement fertiles.

Parmi les productions de la culture, celle qui a le plus attiré notre attention, et celle qu'il est le plus intéressant de bien connoître, est le chanvre.

Généralement tous les chanvres de cette partie du continent nous ont paru mal préparés, très-grossiers, d'une couleur noire mêlée d'un peu de gris et humides au toucher. Ayant cherché à connoître la cause de cette infériorité, nous avons été informés par les meilleurs cultivateurs, qu'elle existoit principalement dans un vice de localité, dont voici l'explication.

Les terres des Etats de l'Ouest sont d'une si grande fertilité, et la végétation si forte, qu'il en résulte que la tige du chanvre acquiert une élévation et une grosseur prodigieuses; et comme il croît avec une promptitude étonnante, il arrive rarement à son degré de maturité parfaite : en examinant les tuyaux au moment de la récolte, on voit très-distinctement qu'à plus de six pouces au-dessus de la racine ils sont restés verds, tandis que la partie supérieure est jaune; et si on les arrache dans cet état à la manière Européenne, ils conservent une eau végétale qui leur donne une disposition à la fermentation. Les cables fabriqués avec ces sortes de chanvres, quoique recouverts

d'un goudron épais se boursoufflent, moisissent et cassent ; c'est au point, que malgré la proximité de la Havanne et les besoins de la marine espagnole, on n'en reçoit plus dans les magasins de sa majesté catholique.

L'Etat de Kentucky, justement alarmé du discrédit d'une branche d'industrie aussi précieuse, vient tout récemment de nommer une commission afin d'examiner quels seroient les moyens les plus propres pour remédier à ce defaut, et le rapport des commissaires a été que jusqu'à ce que l'air et le soleil aient eu le temps de détruire cette excessive humidité, qui est renfermée dans les terres nouvellement défrichées, et de les mûrir, il étoit indispensable, au lieu d'arracher les chanvres, de les couper à six ou sept pouces au-dessus de la racine, afin d'en supprimer la partie vicieuse.

L'expérience a parfaitement justifié de nouveau procédé, et il a été en conséquence passé une loi de police, par la chambre représentative, qui déclare, que *tout chanvre*

qui n'auroit pas été ainsi coupé, ne seroit pas reconnu pour marchand, et ne pourroit être exporté.

La population du Kentucky s'est beaucoup ralentie depuis deux ou trois ans ; la cherté des terres et sur-tout l'incertitude des titres qui entretiennent les acquéreurs dans des procès interminables et les exposent souvent à être dépossédés après de grands frais d'exploitation, ont dégoûté les émigrans de se porter dans cette partie, et leur font donner la préférence au Nord-Ouest-Territory, où les terres sont également bonnes, mieux arrosées, et où les titres sont indisputables : on voit même beaucoup d'habitans du Kentucky prendre ce parti ; et si le gouvernement fédéral ne prend pas promptement des mesures pour détruire cette multitude de réclamations, cet Etat, loin d'augmenter ne feroit que décroître.

Les différens points sur lesquels se dirigent dans ce moment les émigrans, sont, 1.° les Genessées, situés sur les derrières de l'Etat de New-York ; 2.° les Etats de l'Ouest; (j'entends par Etats de l'Ouest le

Kentucky, le *Nord-Ouest-Territory* et le *Tennessée*) de tous ces Etats le plus en faveur aujourd'hui est ce dernier.

Les États qui fournissent le plus à ce mouvement intérieur sont ceux de l'Est, quelques-uns du Centre, tels que le Jersey et le Maryland, et presque tous ceux du *Sud* plus ou moins.

Les émigrans des Etats de l'Est se portent généralement sur l'Ohio; mais comme, pour s'y rendre, plusieurs traversent les Genessées, souvent la beauté des terres et la facilité qu'offrent les canaux intérieurs pour la navigation jusqu'à l'Océan (1) les déterminent à s'y fixer, et cette augmentation d'émigrans accidentels, joint à ceux qui s'y rendent avec le projet de s'y établir, fait présumer que l'État de New-York sera, de tous ceux qui ont des terres sur les derrières, le premier plein, et cette époque ne peut être éloignée tout au plus que de dix ans.

Les émigrans du Jersey et du Maryland

---

(1) La Mohawk traverse le Genessée, se jette dans la rivière du Nord, et celle-ci dans l'Océan.

se dirigent également sur l'Ohio, mais suivent les routes d'en-bas, l'une partant de Philadelphie, l'autre de Baltimore, aboutissant toutes les deux à Pittsburg et sur la Monongahéla. Ordinairement ils se dispersoient, en descendant sur l'Ohio, sur les deux rives de cette rivière; mais on observe depuis deux ans, qu'ils se portent plus sur la rive droite, particulièrement sur les deux Miamis, le Muskingum, le grand et le petit Sioto, le Wabash, etc.

Ceux qui émigrent de la Virginie et de la Caroline du Nord, se portent dans le Kentucky. Les deux Carolines et la Georgie fournissent au Tennessée.

Toute cette masse de population se divise en trois classes, placées sur des lignes ou échelons différens, calculées d'après leur goût, leur fortune et leur caractère particulier.

La première classe appellée *Forest Men*, (hommes des bois), occupe la première ligne du côté des nations indiennes; ce ne sont, à proprement parler, que des peuples nomades : ils ne cultivent point la terre, et

n'ont d'autres occupations que la chasse, les courses dans l'intérieur des bois, et la traite avec les nations sauvages. Ils passent souvent des années entières au milieu des déserts, et n'ont aucune demeure fixe. Une hutte couverte d'écorces d'arbre, et soutenue par deux piquets ; un grand feu placé du côté où est son ouverture ; une longue couverture dans laquelle ils s'enveloppent pour se coucher, les pieds tournés du côté du feu et la tête dessous la hutte ; voilà tout ce qui leur faut pour se mettre à l'abri des intempéries des saisons, et pour passer les nuits les plus longues et les plus rigoureuses. Dès qu'ils s'aperçoivent que le gibier diminue, que la population s'avance et exige l'établissement d'une *court-house*, ils se portent plus loin, à quarante ou cinquante milles, pour chercher, disent-ils, plus de moyens de subsistance et plus de liberté, ne voulant rien avoir à faire, ajoutent-ils, avec la justice (1).

(1) Je ne crains qu'une chose sur la terre, me disoit un jour l'un d'eux, c'est ce que les hommes appellent leurs lois et leur justice.

Aux hommes des bois succèdent les *first-settlers* (premiers défricheurs), qui forment la seconde ligne. Quoique ceux-ci aient beaucoup d'analogie avec les premiers, cependant ils sont un peu plus fixes, comptent moins sur la chasse pour subsister, élèvent des bestiaux, défrichent quelques morceaux de terres, mais jamais au-delà de leurs besoins; et comme ils sont moins errans, ils soignent un peu plus leur logement. Leurs baraques sont plus larges en haut qu'en bas, crénelées par-tout, et quelquefois entourées d'une grande palissade de douze pieds, elles sont construites d'arbres entiers, dont les intervalles sont bouchés avec de la terre glaise mêlée de paille hachée; le toit est couvert d'écorce ou d'éclats de bois; la cheminée consiste en une pile de pierres réunies à une extrémité de l'appartement, au-dessus de laquelle on a laissé un trou dans le toit pour le passage de la fumée, et un autre trou est pratiqué dans un des côtés de la maison, qui est destiné à recevoir la lumière, et sert par conséquent de fenêtre.

(Voyez la figure.) Dans l'hiver un feu immense y brûle nuit et jour ; en été, on y entretient une fumée continuelle pour se préserver des maringouins dont les bois sont ordinairement remplis. La même précaution est prise pour les bestiaux, en ramassant dans les pâturages ou les endroits un peu éclaircis, des branches et des feuilles mortes, qu'on couvre de terre après y avoir mis le feu; les animaux ne manquent pas d'aller se coucher près de-là pour être préservés des insectes. Une grande quantité de cochons sont entretenus et élevés, non-seulement comme utiles aux besoins de la famille, mais encore comme un des meilleurs moyens pour détruire promptement les serpens et les autres reptiles semblables (1).

(1) Les cochons sont très-friands de serpens ; ils les attrapent ordinairement par la queue et les mangent ainsi jusqu'à la tête qu'ils laissent tomber soigneusement, pendant ce temps, le serpent ne cesse de mordre le cochon de droite, de gauche, et par-tout le corps, sans que celui-ci en éprouve la plus légère incommodité.

On voit souvent ces premiers défricheurs attirer la vengeance ou la cupidité des sauvages qui, quelquefois les attaquent dans leur demeure. Dans ce cas, l'Américain se défend avec courage, sa femme n'hésite pas à prendre un fusil, à s'emparer d'un des crénaux, et à faire feu de son côté, il n'y a pas jusqu'au plus petit enfant qui ne prenne part à la bataille. Tant que les sauvages ne parviennent point à surprendre ces sortes de maisons, ou à y mettre le feu (1), leur attaque est presque toujours infructueuse, et l'Américain reste inexpugnable; mais il est alors condamné à demeurer renfermé des mois entiers dans la crainte d'être surpris, et jusqu'à ce que par des présens et des négociations, il ait appaisé la colère des sauvages et fait sa paix avec eux.

---

(1) Les Sauvages y mettent le feu en attachant à la queue de leurs flèches un morceau d'écorce sèche et allumée, qui, lancé ensuite comme un éclair, dans les toits de ces maisons, les enflamment sur-le-champ.

Ordinairement ces premiers défricheurs ne restent en place que quatre à cinq ans, après lesquels la population se portant toujours en avant, ils font place aux *great-settlers* qui forment la troisième ligne, et qui sont les vrais cultivateurs; ils obtiennent de ceux-ci quelques indemnités, non pour le prix des terres qui ne leurs appartiennent presque jamais, mais pour les petits défrichemens qu'ils y ont faits, et sur-tout pour conserver leur amitié.

Les great-settlers sont composés de bons fermiers aisés, sortis des différens États que nous avons désignés ci-dessus, et qui, ayant une famille devenue trop nombreuse, se sont plus avancés dans les pays pour y chercher des terres à meilleur marché, afin d'en avoir une plus grande quantité pour en former une ferme à chaque enfant. Mais à raison de l'indépendance que lui donne sa petite fortune, il est prudent et cherche sa sûreté ainsi que celle de sa famille : il ne veut pas être trop près des sauvages ; il cherche à mettre sa propriété sous la protection des lois, et se place, comme l'on

voit, en troisième ligne, c'est-à-dire, au point où il commence à y voir une population assez forte pour être organisée civilement.

Dès que le great-settler a pris possession de ces nouvelles terres, la *block-house* de son prédécesseur est bientôt détruite, et remplacée par une bonne maison de charpente; il défriche aussitôt de grands espaces, fait des entourages, établit des prairies, plante des vergers, et vit dans la sûreté, l'abondance et le bonheur.

Il est facile de concevoir que les enfans de pareils hommes, accoutumés de bonne heure à la chasse, aux courses lointaines, à abattre des arbres, à ouvrir des chemins, et à braver toutes les intempéries des saisons, sont bientôt eux-mêmes en état de se former des établissemens, et d'acquérir cet amour de la liberté, cet honorable orgueil d'un homme qui ne doit son bonheur et celui de sa famille, qu'à son travail et à la vigueur de ses bras.

Il est aussi facile de concevoir que de pareils hommes doivent être doués d'un

grand courage, capables des entreprises les plus hardies, qu'aucun désert, qu'aucune montagne ne peuvent arrêter; et si l'on ajoute encore à ces qualités physiques ce sentiment si noble et si sublime de l'indépendance dont ils sont pénétrés, on ne sera plus surpris si, sous les rapports militaires, je les considère comme l'espèce d'hommes de l'Amérique les plus propres pour la guerre.

Aussi n'est-ce plus que parmi eux qu'on trouve les traces de ces mœurs austères et simples de leurs ancêtres, cette hospitalité qui faisoit autrefois l'ornement des anciens États, et où l'on ose encore prononcer les mots de liberté. Les lois arbitraires n'ont sur ces peuples aucun empire; des hommes qui savent se contenter de la jouissance des droits primitifs et d'une subsistance assurée, n'ont besoin, pour rester libres, que de leur volonté et de leur courage.

Le Kentucky est rempli de vieux forts, dont les habitans n'ont sur leur origine que des notions très-vagues; et comme leurs formes ne peuvent laisser aucun doute

qu'ils ne soient sortis de quelques mains européennes, l'étonnement redouble en songeant quels sont les hommes qui ont pu pénétrer dans l'intérieur de terres aussi désertes, éloignées des fleuves et de toute espèce de navigation, sans chemins, sans vivres, et au milieu des nations les plus féroces. (Les Delawares.)

Le fort que nous avons esquissé nous-mêmes sur les lieux, et que nous rapportons ici, (voyez la planche) est situé entre Lexington et Franckfort, à neuf milles de cette dernière ville, et sur une petite rivière appelée *Elk-River*. (Rivière aux Elans.)

En l'examinant avec attention, nous avons d'abord pensé que le fossé qui se trouvoit sous nos yeux étoit le reste d'un ancien canal, ouvert pour amener les eaux à l'usage de quelque moulin, lórs des premiers établissemens qui se sont formés dans ces contrées; et ce n'est qu'en en faisant le tour, que nous nous sommes convaincus de notre erreur : 1.° les six faces qui forment un hexagone irrégulier; 2.° les parapets et les banquettes qu'on trouve en

arrière du fossé, et qui, malgré le temps, se dessinent encore très-bien sur le terrain : 3.° l'entrée qui est couverte de deux espèces de petites flèches situées sur une légère éminence, qui commande le fort de très-près ; 4.° cette espèce de petit ouvrage à cornes qui fait réduit ; 5.° enfin, une redoute fermée par sa gorge, et placée en avant du fort, comme pour le couvrir ; toutes ces circonstances ne permettent pas de douter que cet ouvrage n'ait été construit par des Européens, et même des hommes de l'art.

La difficulté d'expliquer comment des hommes de guerre avaient pu, contre toute espèce de règle, d'après nos principes de fortification, placer ce fort dans un bas-fonds, dominé de toutes parts, fut ce qui nous restoit d'embarrassant dans notre supposition ; mais en réfléchissant au genre de guerre que les Européens avoient alors à soutenir contre les naturels de ces contrées, dépourvus d'armes à feu, ne combattant que par ruse ou surprise, et jamais à découvert, nous avons cru probable que le choix

de cet emplacement avoit été déterminé par le cours de la rivière d'Elk; on aura voulu tirer parti de ses eaux, belles et salubres, en les détournant de leur lit naturel, pour les introduire dans les fossés du fort, afin que les soldats pussent journellement en faire usage, sans s'exposer à être massacrés, particulièrement par les naturels (dont ils étoient sans doute environnés) en sortant de son enceinte. Ce qu'il y a de certain, c'est que les eaux de cette rivière entroient par une des extrémités du fort, et en ressortoient par l'autre, et que l'on voit encore dans les fossés, des espèces de digues ou retenues, destinées à soutenir les eaux lorsqu'elles étoient trop basses.

Nous avons cherché à nous procurer quelques renseignemens sur la nation qui avoit pu, dans ces temps reculés, élever de pareils ouvrages. L'opinion reçue dans le pays, les attribue au général Espagnol *de Sôto*, qui fit, il y a environ deux cents ans, une excursion sur la rive gauche du Mississipi, et pénétra assez avant dans les terres pour être obligé d'y passer l'hiver

avec son armée; mais l'histoire Espagnole qui fait mention de ce fait, dit aussi positivement, qu'il ne passa jamais la rivière du Ténessée. Quant à nous, nous croyons plutôt que c'est du temps que les Français étoient en possession du cours de l'Ohio, qu'ils ont pénétré dans cette partie du Kentucky pour y faire la traite des fourrures, et que, connoissant la perfidie des nations qui l'habitoient alors, ils y construisirent ces différens forts (car on en trouve beaucoup de cette espèce), pour se mettre à l'abri de leurs entreprises. Ce qui nous confirma dans cette idée, c'est qu'en ligne droite et à travers bois, il n'y a pas de ce fort au bord de l'Ohio, plus de soixante milles, (à-peu-près vingt lieues). Au reste, il est bon d'observer que ces forts ne sont construits qu'en terre, sans aucune maçonnerie ni pierres quelconques.

Une situation heureuse pour le commerce est le point principal d'où dépendent essentiellement les richesses et le bonheur d'un pays. Il existe, à cet égard, une grande prévention contre les Etats de l'Ouest.

J'avoue même qu'en arrivant dans ces contrées j'y apportai l'opinion des hommes mal informés qui pensent qu'il n'y a pas de meilleure voie pour le transport des marchandises dans ces Etats, que celle de Philadelphie ou de Baltimore à Pittsburg ; et de-là, par l'Ohio, en suivant son cours; et qu'en raison des difficultés et des dépenses qu'elles occasionnent, ces marchandises y seront toujours chères.

Mais plus instruit sur cette importante question, par les recherches exactes que j'ai faites sur les lieux mêmes, je suis demeuré convaincu, ainsi que le tableau suivant le démontrera, que cette opinion n'étoit que l'effet de l'ignorance ou de la politique des négocians de Philadelphie ou de Baltimore, intéressés à laisser accréditer une semblable erreur.

TABLEAU des frais de transport des marchandises dans la haute Louisiane et les Etats de l'Ouest de l'Amérique, en suivant le cours du Mississipi ; pour servir de comparaison avec ce qu'il en coûte aujourd'hui pour introduire ces marchandises dans le même pays, par la voie de Philadelphie et de Baltimore. (1)

PREMIÈRE COMPARAISON.

Par Philadelphie ou Baltimore, à Knoxville, capitale du Ténessée.		*Par la Nouvelle-Orléans, à Knoxville, capitale du Ténessée.*	
De Philadelphie ou Baltimore à Pittsburg, situé à la tête de la navigation de l'Ohio, la distance, par terre, est de 320 milles, et exige 60 jours pour l'aller et le retour. Les frais sont de 5 dollars le cent, qui font pour 25 tonneaux, ci. dollars	2500	De la Nouvelle-Orléans à la jonction de l'Ohio avec le Mississipi, la distance est estimée 1200 milles. Il faut 90 jours pour monter et descendre la rivière avec un bateau de 25 ton., ayant 20 hommes, à un dollar chaque par jour, ce qui fait . . dollars	1800
De Pittsburg à Knoxville, la distance, par eau, est de 1300 milles, qui se fait en 130 jours, aller et retour, avec un bateau de 25 ton. monté de 10 hommes, à un dollar chaque par jour,	1300	De l'embouchure de l'Ohio à Knoxville, la distance, est de 650 milles; il faut 65 jours, aller et retour, pour un bateau de 25 ton. monté de 10 hommes, à un dollar chaque par jour, ce qui fait . .	650
Total des frais de 25 ton. par Philadelphie ou Baltimore jusqu'à Knoxville, aller et retour, dollars,	3800	Total des frais de 25 ton. par la Nouvelle-Orléans jusqu'à Knoxville, aller et retour, dollars	2450

Économie d'argent en faveur du transport par la Nouvelle Orléans, 1,350 dollars, ce qui fait près de 36 p. o/o.

Économie de temps, 35 jours.

---

(1) Pour comprendre l'objet de ce tableau, l'on suppose deux vaisseaux appartenant à deux différens armateurs, partant l'un et l'autre de Londres ou de Bordeaux; tous deux du même tonnage et chargés d'un égal assortiment de marchandises, propres

SECONDE COMPARAISON.

De Philadelphie à S.-Louis, capitale de la Haute Louisiane.

De Philadelphie à Pittsburg, le transport, par terre, coûte, comme ci-dessus, pour 25 tonneaux, dollars 2500

De Pittsburg à la jonction de l'Ohio avec le Mississipi, la distance est de 1100 milles; il faut 60 jours pour monter et descendre la rivière avec un bateau de 25 tonneaux, ayant 10 hom., à un dollar chaque par jour, dollars 600

De l'embouchure de l'Ohio à Saint-Louis, il y a 120 milles qui se font en 15 jours, aller et retour, avec un bateau de 25 tonneaux, ayant 20 hommes, à un dollar, dollars 300

Total pour aller à Saint-Louis et retourner à Philadelphie, dollars 3400

De la Nouvelle-Orléans à S.-Louis, capitale de la Nouvelle Louisiane.

De la Nouvelle-Orléans à Saint-Louis, la distance est de 1450 milles; un bateau de 25 tonneaux fait ce voyage en 100 jours, aller et retour, avec 20 hom. à un dollar chaque par jour, dollars 2000

Économie d'argent en faveur du transport par la Nouvelle-Orléans et le Mississipi, (1) 1400 dollars, ce qui fait près de 43 p. o|o.

Économie de temps, 35 jours.

---

au commerce des États de l'Ouest et de la Haute Louisiane, l'un destiné pour Philadelphie ou Baltimore, l'autre pour la Nouvelle-Orléans; quel est celui des deux armateurs qui pourra fournir aux États de l'Ouest et à la Haute Louisiane, les objets importés au meilleur compte possible ?

(1) Au moment où nous donnons des détails circonstanciés

Dans ces calculs, les frais de transport par la voie de Philadelphie ou de Baltimore

---

sur ce fleuve immense et intéressant, des événemens ont eu lieu, qui assurent à son commerce une priorité incontestable. D'abord l'acquisition de la Louisiane par les États-Unis d'Amérique, favorise la navigation indépendante de tout le cours du Mississipi jusqu'au golfe du Mexique. Si l'on considère en outre la juste confiance qu'inspire le gouvernement libre, doux et équitable de ce pays, il est indubitable qu'une grande masse de population s'y rendra bientôt de toutes parts; soit de l'Europe, soit des États mêmes du Nord de l'Amérique. Les produits de l'industrie et les entreprises mercantiles se propageront à la Haute Louisiane et sur les bords du Mississipi, à mesure que la population augmentera. Par conséquent, le commerce de ce pays devenant plus étendu et plus varié qu'il ne l'est en ce moment, cet accroissement d'objets de commerce engagera à expédier, par la voie de la Nouvelle-Orléans, dans l'intérieur du pays, et rendra ces objets beaucoup moins coûteux. Alors un des premiers soins à prendre sera d'améliorer la navigation du fleuve.

En second lieu, les heureuses expériences faites pour remonter les courans par l'action des pompes à feu, seront particulièrement avantageuses pour le Mississipi; car le temps et les frais qu'il faut pour remonter ce fleuve, ne proviennent pas seulement de la rapidité de son cours; mais aussi de la nécessité d'employer des hommes pour ramer ou hâler les bateaux; attendu que traversant un pays encore inculte, ses bords sont couverts de forêts et de marais; et que les sentiers des chevaux pour hâler les bateaux n'étant pas encore frayés, et vraisemblablement ne pouvant l'être d'ici à bien des années, l'on ne peut se servir de chevaux comme sur les fleuves d'Europe, ce qui est le mode de navigation des fleuves, le plus

et Pittsbourg, ne sont estimés qu'à cinq dollars le cent ; mais le prix ordinaire est

---

pénible et le plus onéreux, sous le double rapport du temps et de la force des hommes comparée à celle des chevaux. La dépense journalière d'un homme est égale, et souvent plus forte que celle d'un cheval, et cependant les moyens de celui-ci sont égaux à ceux de cinq hommes dans leur travail ordinaire. Mais en comparant des hommes ramant un bateau, et prenant leur force contre l'eau, tandis que les chevaux prennent la leur contre terre, chaque cheval est égal à douze ou quinze hommes ; et deux chevaux tireroient certainement un bateau de vingt-cinq tonneaux contre le courant du Missisipi, avec plus de vîtesse que ne le feroient vint-cinq hommes. Si l'on pouvoit seulement employer ce moyen, les frais de transport diminueroient de plus de moitié ; mais on est encore obligé de se servir d'hommes, et ils seront toujours condamnés à ces cruels travaux, jusqu'à ce que les sciences aient amélioré ce mode.

Nous croyons que les bateaux à pompes rempliront parfaitement cet objet, d'après les expériences faites à Paris, en juillet 1803, avec un bateau à pompe de la force de trois chevaux, suffisant pour en démontrer les avantages, et en réduire mathématiquement les principes applicables à tous les cas.

Il est déjà prouvé que sur tous les fleuves, tel que sur le Missisipi, où l'on ne peut se servir de chevaux, et où il n'y a d'autres frais de chauffage que la peine de ramasser le bois, les bateaux à pompe diminueroient au moins de moitié les frais de transport, et économiseroient un tiers du temps.

De tels progrès dans la navigation, et un secours si puissant apporté à l'industrie humaine, ne peuvent qu'encourager à entreprendre, et ouvrir de nouvelles sources d'activité, en trans-

de sept à dix dollars : nous avons payé nous-mêmes jusqu'à huit dollars, ce qui est en-

---

portant une grande quantité d'objets, dont la valeur n'est pas assez considérable pour couvrir les frais d'aujourd'hui, et en appelant les ports éloignés à une plus étroite connexion entre eux; de sorte que les habitans ont l'heureuse perspective de voir bientôt leur navigation exécutée à aussi bon marché, et aussi facilement qu'en Europe.

Le Mississipi, comme une espèce de grande route liquide, verra descendre les productions multipliées des différens climats du cinquantième au trentième degré de latitude, et remonter en échange les objets de nécessité et même de luxe de l'ancien et du nouveau monde.

En parlant du Mississipi, il n'est pas hors de propos de faire deux comparaisons importantes et sensibles.

La première, sur l'avantage d'une navigation libre, en comparant le Mississipi avec le Danube qui prend sa source en Souabe, et traverse la Bavière, l'Autriche, la Hongrie et la Turquie; de sorte qu'en cas de mésintelligence entre ces puissances, elles peuvent mutuellement intercepter, à leurs frontières, la navigation de leurs voisins. Par conséquent, les peuples qui habitent vers la source de ce fleuve, tirent peu d'avantage de sa navigation. Les habitans de la Louisiane, au contraire, possèdent tout le cours du Mississipi.

Secondement, en le comparant à la rivière des Amazones dans l'Amérique méridionale. Celle-ci coule directement de l'Ouest à l'Est, et n'offre que la même sorte de productions dans toute son étendue; c'est pourquoi elle ne pourra jamais avoir un commerce intérieur bien varié, au lieu que le Mississipi coule au contraire du Nord au Sud, et fait l'échange des productions du Midi contre les fourrures du Nord. Chaque cent milles offre quelques nouvelles productions, et cette

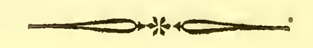
core en faveur du Mississipi. A l'égard des obstacles à remonter ce fleuve, nous croyons avoir suffisamment démontré, qu'ils ne sont que chimériques ; de plus, ce trajet se fait en tout temps, et sans remonter aucun portage avec des barges portant jusqu'à cent vingt milliers, tandis que par la voie de Philadelphie, la mauvaise nature des chemins, la difficulté des montagnes à traverser, ne permet au roulier que quatre à cinq chevaux par voiture, et de porter que deux milles cinq cents pesant au plus, encore y a-t-il des époques, telle que la fonte des neiges, où cette communication est totalement interrompue ; joignez à ces inconvéniens ceux bien plus grands encore, des chargemens, des déchargemens, des emmagasinemens, des frais et de la perte de temps qu'ils occasionnent ; les accidens qui ava-

---

circonstance, jointe à une libre navigation, rendra ce fleuve un des plus vivans tableaux du globe.

Nous sommes redevables à M. R. Fulton, inventeur des bateaux à pompe à feu, d'une partie des détails contenus dans cette note.

rient plus ou moins les marchandises et auxquels on est sujets, par la voie de Pittsburg, et on sera convaincu que la Nouvelle-Orléans obtiendra une priorité incontestable.



CHAPITRE X.

Suite de l'Ohio. — Lawrence's-Creek. — Eagle - Creek. — Red - Oak - Creek. — Lee's-Creek. — White-Oak-Creek. — Braking - Creek. — Hott - Creek. — Well-Creek. — Selma - Creek. — Observation. Dindons sauvages. — Petit Miami. — Observation. — Cincinnati. — Licking River. — Fort. — Ouvrages Indiens. — Mill - Creek. — Sym's-Station. — Observation.

En quittant Limestone, on fait quatre milles et l'on trouve sur la rive gauche *Lawrence's-Creek* (la crique de Laurent). Immédiatement après l'avoir passée, est un banc de gravier qui prend naissance à la bouche de la crique et s'étend jusqu'à demi-chenal de la rivière. Il n'est dangereux que lorsque les eaux ne sont ni trop hautes ni trop basses : quand elles

elles sont très-hautes, il est couvert d'une quantité suffisante d'eau; et lorsqu'elles sont très-basses, il se découvre. En rangeant à droite on est toujours sûr de trouver douze et treize pieds de profondeur lorsque les eaux sont les plus basses, et vingt lorsque le banc est couvert.

On laisse à deux milles plus bas, sur la rive opposée, une autre crique appelée *Eagle-Creek*. (crique de l'aigle). La chaîne de hauteurs après Eagle-Creek, s'éloigne de la rive droite, et celle de la gauche se rapproche sans cesser pour cela de courir parallèlement l'une et l'autre.

Trois milles plus bas et sur la rive droite, se jette encore une autre crique appelée *Red-Oak-Creek*, (crique du chêne rouge) : elle est absolument omise sur toutes les cartes.

Deux milles et demi au-dessous de Red-Oak-Creek et sur la rive gauche, on trouve *Lee's-Creek*, marqué trop à l'est sur la carte de Hutchins.

On voit à un mille au-dessous de la

crique de Lee, un joli établissement qui vient de s'y former, appelé *Lee's-Station ;* il contient déjà cinq ou six maisons.

Sur la rive opposée et vis-à-vis la station de Lee, se décharge une petite crique appelée *Streight-Creek*, (crique du détroit.) Depuis la crique du chêne rouge jusqu'à la crique du détroit, la sonde donne depuis huit jusqu'à douze pieds : navigation sans obstacle.

En quittant la station de Lee, après avoir descendu trois milles, on laisse sur la rive droite *White-Oak-Creek*, (crique du chêne blanc). Ici il faut ranger la rive droite pour éviter une alluvion considérable ou banc qui est situé à gauche et vis-à-vis l'embouchure de la crique ; il est d'autant plus dangereux, qu'il ne découvre jamais dans les basses eaux ; il n'y a qu'un pied d'eau, mais dans le chenal la sonde en donne dix.

A environ trois milles de la crique du chêne blanc, on laisse à gauche *Braking-Creek.* L'espace sur la rive gauche entre cette crique et celle de Lee est très-

habité; mais comme les hauteurs de la rive opposée touchent presque les bords de la rivière, et qu'il y a par conséquent peu de terrain bas, tout ce côté est totalement désert.

En descendant trois milles, on trouve sur la rive droite *Bull-Skin-Creek* (crique de la peau de bœuf) et trois milles plus bas, sur la rive gauche *Locust-Creek* (crique des Cigales). Les hauteurs, dans cette partie, s'éloignent et s'aplatissent beaucoup; celles de la gauche laissent un grand espace de terres basses entr'elles et la rivière.

La navigation depuis la crique du chêne blanc jusqu'à ce point est excellente, sans aucun embarras, et la hauteur de l'eau est constamment de douze pieds.

A trois milles de la crique des Cigales, se jette *Hott-Creek*. (La crique chaude).

On fait encore quatre milles, laissant sur les deux rives plusieurs petits ravins, à sec pendant l'été, et on arrive à un grand coude que fait la rivière vers le nord.

Après avoir dépassé le coude, la rivière prend une direction droite sans faire aucune sinuosité pendant l'espace à-peu-près de douze milles, au bout desquels on trouve deux criques sur chacune des rives, et positivement l'une vis-à-vis de l'autre. Celle de droite s'appelle *Twelve-Mile-Creek* (crique de douze milles); celle de la gauche, *Well-Creek* (crique du Puits). Tout cet espace est inhabité et assez généralement dépourvu d'eau de source; la rive gauche particulièrement est très-stérile, la plupart de ces ruisseaux marqués sur la carte, étant à sec pendant l'été. La navigation continue à être excellente, et la hauteur de l'eau est par-tout de neuf, dix, douze et quatorze pieds.

Trois milles et demi au-dessous de ces deux criques, on laisse à droite une très-petite crique à sec pendant l'été, appelée *Nine Mile-Creek* (crique de neuf milles) (1). On descend cinq milles de plus

(1) Toutes les criques où l'on ne parle pas de la navigation, sont censées n'être point navigables.

et on trouve sur la rive gauche *Selma-Creek* (la crique de Selma).

A l'exception de quelques baraques de chasseurs, depuis la crique des Cigales jusqu'à celle de Selma, tout cet espace, qui peut être évalué à trente milles, est absolument inhabité. La hauteur de l'eau est de dix et douze pieds.

Nous avons vu dans ces déserts une multitude de dindons sauvages; ils étoient quelquefois en si grande quantité, qu'il est vrai de dire que les arbres en étoient gris. On les approche facilement et on les tue de même; mais pour se donner la facilité d'en tirer plusieurs successivement, il faut avoir l'attention de commencer par tirer celui qui est placé le plus bas sur l'arbre; les autres alors ne bougent pas, et on les tueroit tous ainsi les uns après les autres toujours en remontant. En tirant au contraire au milieu ou sur ceux qui sont les plus élevés, leur chute, à travers les branches, effraye les autres et les fait partir. Ayant, par ignorance, tiré dans le milieu de l'arbre, je

fus vivement reprimandé par mon chasseur; mais ses talens dans l'art de contrefaire la voix de tous les animaux des bois, repara bientôt mon étourderie. Il se plaça aussitôt dessous le même arbre et imita si parfaitement le chant des coqs, qu'en moins d'une demi-heure l'arbre en fut couvert et nous donna de nouveau la facilité, d'après sa méthode, d'en tuer pour tout l'équipage.

Cet oiseau, en Amérique, est d'une beauté et d'une grandeur remarquables. Parmi ceux que nous tuâmes, nous en avons mesuré qui avoient trois pieds d'élévation depuis la tête jusqu'aux pattes, les plumes de son corps étoient d'un beau gris cendré ; celles du col et du dessus des ailes, d'une couleur de cuivre. En l'exposant au soleil d'une certaine manière, son plumage recevoit le brillant de l'or. Quoique cet oiseau fût excessivement maigre, il pesoit trente livres et demie. On m'a même assuré qu'au moment de l'arrière-saison, époque où ils sont le plus gras, il y en avoit qui pesoient quarante à

quarante-cinq livres. La différence entre les dindons d'Amérique et ceux qui nous sont venus d'Asie, c'est que les premiers ont le col plus long et les jambes plus hautes que les autres, et n'ont aucune plume noire sur le corps.

Après la crique de Selma, l'aspect du pays change un peu ; les hauteurs de la rive droite s'éloignent assez pour laisser de belles terres basses, tandis que celles de la gauche bordent de près la rivière. Le pays cesse aussi d'être désert, et l'on voit sur la rive droite une grande quantité de nouveaux établissemens.

De Selma - Creek à la rivière du petit Miami, au confluent de laquelle est situé le bourg de *Columbia*, on compte quatre milles.

L'emplacement sur lequel est situé Columbia avoit été dans le principe destiné à former une ville; mais après y avoir établi plusieurs fermes, tracé le plan de la ville et fait d'autres établissemens assez considérables, il vint, en 1794, un débordement si fort, que, mal-

gré la grande élévation des rives, évaluée à plus de quarante pieds du niveau ordinaire de la rivière, l'eau monta à six pieds au-dessus, entra dans la plupart des maisons et en détruisit plusieurs. L'idée d'établir une ville dans ce lieu, fut alors abandonnée et remplacée par celle du grand établissement de *Cincinnati*, situé à neuf milles au-dessous. Cinq ou six maisons sont tout ce qui reste aujourd'hui de la ville de Columbia.

La rivière du petit *Miami* peut avoir trente à quarante toises de largeur à son embouchure; ses bords sont fort escarpés et coupés à pic. Elle coule sur un lit boueux formé de sable et de terre-glaise. Elle n'est navigable que pour de petits bateaux, et encore seulement dans les grandes eaux. Sa navigation dans les temps ordinaires, est interceptée par une multitude de grosses roches qui souvent forment des rapides ou petites chutes. Les terres qu'elle arrose à son embouchure sont sujettes à être inondées jusqu'à sept milles où le pays devient très-montueux, et

où les terres sont d'une assez mauvaise qualité, chargées de roches et de cailloux. Toute cette partie est généralement privée d'eau douce, et les seules sources qu'on y trouve sur les bords sont salées.

Sur la même rive, où est bâtie Columbia, est un banc de sable adhérent au bord de la rivière et occupant la moitié de son lit. Il découvre jusqu'à quarante acres de surface. Il faut, en arrivant à l'embouchure du petit Miami, en ranger la rive gauche à la distance de vingt-cinq toises, jusqu'à ce que la sonde donne quatre à cinq pieds. Plus l'on approche de la rive gauche, plus l'eau devient profonde : on trouve jusqu'à dix et douze pieds d'eau très-près du bord.

A quelque distance de Columbia, la rivière fait un grand coude vers l'Ouest. La partie qui avance, est formée par une alluvion assez considérable dont on doit également se méfier; il faut ranger à droite et alors on est sûr de trouver neuf et dix pieds d'eau. Après avoir laissé sur les deux rives plusieurs jolies habi-

tations, on arrive à *Washington* ou *Cincinnati.*

Cincinnati est situé sans contredit sur une des plus belles positions qui existent. Le terrain où cette ville est bâtie, s'élève depuis les bords de la rivière insensiblement par gradins. Vis-à-vis sur la rive opposée, tombe la rivière *Licking* qui arrose une partie du Kentucky. Une petite ville vient de s'élever à son confluent; elle est appelée *New-Port.* Elle sera l'entrepôt pour tout ce qui descendra la Licking. Sa vue et celle du cours de la rivière offrent pour Cincinnati, l'aspect le plus agréable.

En arrière de la ville de Cincinnati et sur la sommité du plateau, on voit un vieux fort à quatre bastions, bâti de bois, abandonné et devenu inutile depuis que par le traité de paix avec les Indiens, la ligne frontière a été portée fort en avant dans l'intérieur des terres.

A l'extrémité de la ville, dans la partie de l'Ouest, on trouve un ouvrage Indien ayant la forme d'une rotonde. Ce lieu est

celui où les naturels tenoient leurs conseils, faisoient leurs sacrifices et donnoient leurs festins. A juger par la grosseur des arbres qui ont crû depuis sa construction, il doit être fort ancien.

Sans les persécutions dont nous avons été menacés de la part du général Waine, qui avoit reçu des ordres du Gouvernement de nous arrêter, nous en aurions rapportés la vue et le plan; mais il étoit prudent de nous tenir sur nos gardes et de presser notre départ.

La ville de Cincinnati, qui n'a été commencée il n'y a que cinq ans, compte déjà trois cents familles. C'est au séjour de l'armée qu'elle doit la rapidité de son accroissement. Son emplacement n'offre aucune facilité pour le commerce. Il est probable que quand cette armée (1) aura abandonné cette place, toute l'industrie qu'elle renferme se portera dans la petite ville de

---

(1) Cette armée étoit composée de quinze cents hommes, commandés par le général Waine, et destinée contre les Indiens Miamis.

New-Port qui, au moyen de la navigation de la Liking, offre toutes sortes d'avantages au commerce.

Les terres des deux rives sont de la plus belle qualité; et, comme elles sont élevées à plus de soixante pieds au-dessus du niveau ordinaire des basses eaux, elles sont entièrement à l'abri de toute espèce d'inondation.

Depuis Cincinnati jusqu'à *Mill-Creek* (la crique du moulin) on compte deux milles et demi. Pendant cet espace, on ne voit sur les deux rives aucune des hauteurs qui accompagnent ordinairement celles de l'Ohio; elles fuient l'une au nord, l'autre au sud, et elles font place à des terres basses qui s'étendent fort au loin et dont la fécondité attire journellement les émigrans : déjà les deux bords de la rivière sont parfaitement habités.

La navigation depuis Cincinnati jusqu'à Mill-Creek, est très-bonne; la sonde donne dix et douze pieds.

Après Mill-Creek, les deux chaînes de hauteurs viennent s'emparer des deux bords

de la rivière et laissent fort peu d'espace entre elles et ses rives. On descend onze milles par une navigation excellente, la hauteur de l'eau étant constamment depuis neuf jusqu'à quinze pieds. Les deux rives ont plusieurs ravins qui demeurent à sec pendant l'été, et on arrive à la station de *Syms* ou *North-Bend*, située sur la rive droite.

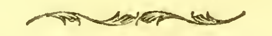
Le colonel Syms est le plus grand propriétaire de terres de l'État appelé Nord-Ouest-Territory, et si la possession d'un vaste désert est ce qui constitue la richesse, ce colonel est certainement un des plus opulens de l'union. Il a réuni à ce point plusieurs pauvres familles à qui il a vendu des terres avec réserve (1) et a déjà tracé le plan d'une ville, qui doit porter le nom de North-Bend (coude du nord); effectivement la rivière fait un coude très-considérable dans cet endroit.

---

(1) Nous expliquerons dans le chapitre qui traitera de la politique du gouvernement fédéral, ce que c'est que vendre avec réserve.

Ici nous aperçûmes, pour la première fois, plusieurs petites perruches d'une espèce verte avec le cou jaune. Nous fûmes surpris de trouver cet oiseau dans une latitude aussi septentrionale, mais les habitans nous ont appris qu'on ne les voyoit jamais que pendant l'été, et qu'à l'approche de l'automne ils disparoissoient tous.

La navigation, après la station de Syms, continue d'être excellente. On fait six milles, ayant toujours dix et douze pieds d'eau, et l'on arrive à la rivière du *Grand Miami*. Pendant ces six milles, on laisse quelques habitations sur la rive gauche, et la rive droite, immédiatement après la station de Syms, est dominée par des hauteurs, qui, au bout de deux milles, fuyent et laissent un grand terrain bas qui s'étend jusqu'à la rivière du Grand Miami.



CHAPITRE XI.

Grand Miami. — Tanner's-Creek. — Hogann's - Creek. — Woolper's - Creek. — Omission. — Big-Bone-Creek. — Observation. — Steell's - Creek. — Elk-Creek. — Craig's - Creek. — Nine Mile-Creek. — Erreur dans la carte d'Hutchins. — Kentucky - River. — Little-Kentucky. — Crique sans nom. — Omission. — Eighteen Mile - Island. — Twelve Mile - Island. — Harrod's-Creek. — Middle - Island. — Aspect magnifique.

Le grand Miami peut avoir à son embouchure cent à cent vingt toises de largeur. Il est, depuis ses bouches jusqu'à quinze à vingt milles en le remontant, obstrué d'une infinité de gros arbres et de bancs de sable qui rendent cet espace infiniment difficile pour la navigation. Il dépose

une partie de ses vases et de ses bois dans l'Ohio ; ce qui oblige le navigateur qui est sur celle-ci à de grandes précautions, en passant devant l'embouchue du Grand Miami, afin d'éviter ces écueils dangereux. On s'en préserve en gouvernant à gauche un peu avant d'arriver devant cette embouchure, pour éviter un banc considérable qui est à droite et adhérent à la rive, on le reconnaît facilement à un amas immense d'arbres amoncelés les uns sur les autres : ils ne couvrent jamais totalement. Le chenal, pendant un demi mille, est au milieu du lit de l'Ohio, après quoi il faut ranger à droite, sans cela on se jetteroit sur un autre banc de glaise qui tient à la rive gauche et qui s'étend jusqu'au milieu de la rivière ; ce banc est d'autant plus dangereux, qu'il ne se découvre que dans les très-grandes sécheresses.

En suivant le chenal indiqué, on trouve douze et treize pieds d'eau.

Après avoir dépassé le Grand Miami, le pays devient très-plat, particulièrement sur la rive droite, et on ne voit de ce côté aucune

aucunes montagnes. Sur la rive gauche, elles se sont aussi fort abaissées, mais elles existent. La qualité des terres varie aussi beaucoup; tantôt elles sont sablonneuses, tantôt mêlées de gravier, mais généralement mauvaises. Les arbres y sont petits et rabougris.

Une crique assez considérable se décharge dans l'Ohio sur la rive droite à trois milles et demi plus bas que le grand Miami; elle est appelée *Tanner's-Creek* (crique de Tanner). Elle n'est marquée sur la carte d'Hutchins que comme un ruisseau; cependant elle a quarante-cinq toises de largeur. Elle est navigable pour canot, trente milles plus haut que son embouchure, et elle arrose des terres basses d'une extrême fertilité.

A un mille trois quarts de Tanner's-Creek, on laisse à droite une autre petite crique appelée *Wilson's-Creek*; et un mille plus bas encore, une seconde crique totalement omise sur la carte d'Hutchins, appelée *Hogann's-Creek.*

Depuis le grand Miami jusques-là, la

navigation se soutient toujours la même : par-tout douze et quinze pieds d'eau sans obstacles.

Ici les montagnes de la droite viennent de nouveau s'emparer de la rive, et celles de la gauche qui se sont un peu élevées, s'en détachent.

Vis-à-vis Hogann's-Creek il y a, sur la rive gauche, deux petits bancs de sable qui découvrent à basses eaux ; on les évite facilement en rangeant un peu la rive droite, et alors la seconde continue à donner douze pieds d'eau.

Immédiatement après les deux petits bancs de sable, on trouve sur la rive gauche *Woolper's-Creek*, navigable pendant dix milles pour des canots. On voit vis-à-vis sur la rive droite, une autre petite crique appelée *Lohory's-Creek* : ces deux dernières sont à trois milles de Hogann's-Creek.

Après Woolper's-Creek et trois milles plus bas, on laisse sur la droite une île qui n'est marquée sur aucune carte. Nous en avons fait le tour, afin de constater

son existence et d'éviter toute erreur. Le canal de la droite n'est praticable que dans les grandes eaux, étant barré par un banc de sable; dans celui de la gauche, on trouve par-tout douze pieds d'eau.

Nous avons nommé cette île, l'*Ile aux Perruches*, à cause de l'immense quantité de ces oiseaux que nous y avons trouvée.

L'Ohio, dans cette partie, serpente beaucoup, y est fort encaissé, et ses bords sont absolument inhabités.

Sept milles plus bas que l'île aux Perruches, et à gauche, est *Gun-Powder-Creek* (crique de la poudre à canon).

On laisse à gauche, un mille un quart plus bas, *Landing-Creek* (crique du débarquement); et après avoir fait encore deux milles, on arrive à *Big-Bone-Creek* (la crique des gros os).

Quoique cette crique paroisse plus considérable que les autres sur la carte, elle n'est pas navigable néanmoins, excepté dans les très-grandes crues. Une infinité de grosses roches y forment, dans le temps

des eaux ordinaires, de petites chutes et des rapides; l'été elle est presque à sec.

La crique *Big-Bone* est célèbre par la grosseur énorme des os trouvés sur ses bords. Ils sont nécessairement ceux d'un animal infiniment plus gros qu'aucun de ceux connus dans l'Amérique septentrionale. Il ne peut pas être douteux qu'il y a existé, mais c'est tout ce qu'on sait encore de l'origine, du caractère, et de l'espèce de cet animal, sur lequel l'ignorance d'ailleurs a forgé un grand nombre de suppositions et même d'histoires.

Résolus de tout voir par nous mêmes, nous nous rendîmes sur le lieu où ces os se trouvent en plus grande quantité, et nous nous fîmes accompagner de trois hommes munis d'outils propres aux fouilles.

Après avoir fait six milles, à travers les bois, nous arrivâmes à un grand marais salé, près duquel on a formé un petit établissement où l'on fait du sel. Mais nous voulions voir de ces os; il ne s'en trouvoit pas sur terre. M. Carnel, propriétaire de la saline, nous conduisit au ma-

rais salé, où il nous assura que nous n'en manquerions pas. Pendant trois jours consécutifs que dura cette fouille, que nous y fîmes faire, nous obtîmmes vingt-quatre pièces d'os de toute grandeur. En voici l'état :

1.° Un morceau de la mâchoire inférieure contenant deux dents encore bien enchâssées. Cette pièce est une des plus curieuses que nous ayons rapportées. Ce morceau de mâchoire et ses dents, pesoient ensemble soixante-quatre livres poids de marc. Une de ces dents était remarquable par six grandes pointes extrêmement aiguës, placées à son sommet; l'autre, qui lui étoit accolée, étoit au contraire extrêmement plate et semblable à celles d'animaux ruminans.

2.° L'extrémité d'une dent canine, et qui par sa forme et ses proportions ne paroît pas devoir être la sixième partie de la totalité de la dent; elle semble n'avoir pu appartenir qu'à un animal carnivore.

3.° Une défense ayant quatre pieds trois

pouces d'une forme plate et courbe un peu arrondie à son extrémité

4.° Trois os faisant partie d'une jambe de devant; 1.° le canon de la jambe; 2.° le bras depuis le chênon jusqu'à la jointure de l'épaule; 3.° l'omoplate jusqu'au garrot, lesquelles trois pièces réunies, avoient vingt-un pieds trois pouces. En supposant cette longueur augmentée du pied et des chairs qui couvrent ordinairement le garrot des quadrupèdes, on peut se faire une idée de la grandeur de l'animal. Ces trois dernières pièces, par leur volume, n'ont pu être emportées : les autres ont été remises au ministre Adet.

On a observé qu'il ne reste aucune trace, aucun vestige de la nature du pied de cet animal, ce qui ne laisse point de doute qu'il ne fût de l'espèce grasse.

On ne trouve de ces ossemens que dans les marais, et jamais à une profondeur qui excède quatre à cinq pieds.

Je ne répéterai point ici tous les contes absurdes qui m'ont été faits sur les causes de la destruction de cet animal; ce qui

m'a paru le mieux démontré, c'est que ni les blancs ni les naturels ne peuvent donner sur son ancienne existence et sur les lieux où se trouvent ses os, aucun renseignement satisfaisant.

La seule conjecture probable est que ces animaux, quand ils existoient, étoient attirés vers l'eau salée, c'est là que les Indiens en embuscade les tuoient, et qu'après avoir pris de leur chair ce qu'ils en vouloient, ils laissoient pourrir leurs corps à l'air. La boue, le sable ont successivement recouvert ce reste d'animal dont les eaux salées ont conservé les os. Le peu de profondeur où ils se trouvent, ne permet pas d'en juger autrement.

Un peu au-dessous de Big-Bone et sur la rive opposée, il y a un banc de sable; on l'évite en tenant la rive droite.

A deux milles un quart de la crique Big-Bone, on laisse à gauche, *Steel's-Creek*; le pays, sur les deux rives, est très-plat.

On fait cinq milles et demi sur la rive gauche, et dans la partie rentrante du

coude de la rivière on trouve une crique, sans nom, assez considérable.

La navigation depuis Big-Bone jusqu'ici est excellente. La hauteur de l'eau est par-tout depuis treize jusqu'à quinze pieds.

A l'endroit du coude de la rivière, immédiatement après la crique, il y a un petit banc de sable qui se découvre. Il est peu dangereux parce qu'il ne s'étend pas fort au loin des bords de la rivière, et qu'il est très-visible dans les basses eaux. Hauteur de l'eau vis-à-vis le banc, dix pieds.

On continue à descendre encore sept milles par une navigation excellente, pendant laquelle on ne trouve pas moins de dix, douze et vingt pieds d'eau, et on arrive à une crique sur la rive droite appelée *Elk-Creek* (crique des Élans).

Les montagnes, dans cet espace, se sont tantôt rapprochées, tantôt éloignées un peu; l'aspect du pays est généralement ondulé, les terres médiocres et totalement inhabitées.

Vis-à-vis Elk-Creek, on voit sur la rive gauche *Craig's-Creek*.

Après cette dernière crique, les hauteurs disparoissent, sur-tout sur la rive droite, où l'on n'en aperçoit plus aucune. On descend douze milles à travers le même désert, et on arrive à l'habitation de M.c *Cool*, petite baraque située sur la rive gauche.

La navigation continue à être excellente, et la hauteur de l'eau ne varie pas depuis quinze jusqu'à vingt pieds.

Nous avons trouvé ici, sur la rive gauche, un peu avant d'arriver chez M.c Cool, des terres sujettes à être inondées.

Vis-à-vis l'habitation de M.c Cool, il y a une île appelée *Nine-Mile-Island* (île des Neuf-Milles), à l'extrémité de laquelle et sur la rive droite, se jette une crique appelée *Nine-Mile-Creek* (crique de Neuf-Milles).

C'est une erreur qui s'est glissée dans la carte de Hutchins, lorsque l'on a marqué ici deux îles : nous pouvons assurer qu'il n'y en a qu'une.

On laisse l'île à droite, le chenal de la gauche étant le seul praticable, et l'on trouve quatorze et quinze pieds d'eau.

Cinq milles et demi plus bas que Nine-Mile-Creek, on trouve sur la rive droite *Indian-Creek.* Dans cet espace, on voit sur la rive gauche, quelques nouveaux défrichemens, mais celle de la droite continue à être inhabitée.

On passe Indian-Creek, laissant vis-à-vis, sur la rive gauche, une petite crique sans nom. On fait six milles et on trouve sur la même rive *Kentucky-River* au confluent de laquelle est situé *Port-William.* Cette petite ville est bâtie sur un beau plateau assez élevé pour ne craindre aucune inondation.

L'aspect du pays depuis Indian-Creek jusqu'à Port-William, a un peu changé; la rive droite de l'Ohio est bordée par une petite chaîne de hauteurs, festonnée d'une pente douce et fort agréable; les terres en sont belles, mais néanmoins inhabitées jusqu'à cette heure. La rive gauche est absolument dépourvue de hauteurs; ce sont des terres basses peu arrosées et quelquefois noyées. On trouve depuis Indian-Creek une navigation excellente; la sonde

donne toujours depuis douze jusqu'à dix-huit pieds d'eau.

Deux milles au-dessus de Port-William, on laisse à gauche le *petit Kentucky*. C'est une crique navigable quinze milles pour des canots. Ici les hauteurs de la rive droite disparoissent entièrement et laissent une vaste plaine. Mais sur la rive gauche une multitude de petits mamelons se sont emparés des bords de la rivière.

On descend six milles, laissant à gauche une autre crique appelée *Battle-Creek*, et on arrive à *Indian-Kentucky-Creek*, située sur la rive droite.

Après Indian-Kentucky-Creek, les hauteurs de la rive droite se rapprochent, celles de la gauche continuent à courir toujours à quelque distance des bords, mais parallèlement avec la rivière. On descend quatre milles entre ces deux coteaux et on trouve deux criques se jettant dans l'Ohio vis-à-vis l'une de l'autre. Après les avoir dépassées de trois milles et demi, on arrive à une autre

crique située sur la rive droite et qui est une espèce de torrent. A son embouchure, il s'est formé un banc de sable qui se découvre; il faut le laisser à droite.

Dix milles plus bas, une autre crique se décharge sur la rive gauche.

Dans cet espace de dix milles et demi, c'est-à-dire, depuis Indian-Kentucky-Creek, pendant lesquels on laisse sur la gauche trois ruisseaux dont Hutchins ne fait pas mention dans sa carte, le pays est sans aucune habitation.

Un mille après avoir dépassé le dernier ruisseau, et laissé quatre criques sur la rive gauche; et une sur celle de droite, on arrive à une île appelée *Eighteen-Mile-Island* (île de dix-huit milles).

Aucun de ces ruisseaux ou criques, depuis Indian-Kentucky-Creek, ne sont navigables et n'ont de nom particulier.

Pendant tout cet espace, le pays varie extrêmement, tantôt ce sont des terres noyées, tantôt des hauteurs remplies de gros rochers; mais généralement il est mal

arrosé : la rive droite particulièrement est absolument dépourvue d'eau.

La navigation depuis Indian - Kentucky-Creek jusqu'à Eighteen-Mile-island, est constamment bonne, la sonde ne donnant jamais moins de douze, treize et quinze pieds d'eau.

On laisse l'île à gauche, observant de ne pas en approcher trop près, étant environnée de bas-fonds. En tenant le milieu du canal, on trouve dix et douze pieds d'eau.

A l'extrémité de l'île, se jettent deux criques vis-à-vis l'une de l'autre. Elles ne sont point navigables. On fait sept milles au milieu de deux chaînes de hauteurs qui bordent les deux rives de la rivière et l'encaissent entièrement, et l'on trouve une crique située sur la rive droite; elle roule sur un fond de rocher et n'est point navigable. Les autres marquées sur la carte ne sont que des ravins.

Immédiatement après avoir dépassé la crique, les hauteurs disparoissent et font place à des terres basses et noyées jus-

qu'à dix et douze toises des rives; après quoi les terres s'élèvent en forme de gradins : ce qui met l'intérieur des terres à l'abri des inondations.

A deux milles de cette dernière crique, on trouve deux petites habitations situées sur les deux rives et vis-à-vis l'une de l'autre.

Deux milles plus bas, on laisse à droite deux ravins et on arrive à *Twelve-Mile-Island* (île de douze milles).

Depuis Eighteen Mile-island jusqu'à cette dernière, la navigation est constamment bonne, et la sonde donne toujours dix, douze et quinze pieds d'eau.

On laisse l'île de douze milles à gauche; le chenal de ce même côté étant impraticable, celui de droite donne uniformément dix-huit pieds.

Quatre milles au-dessous de l'île de douze milles sur la rive gauche, se décharge une crique très-considérable appelée *Harrod's-Creek*. Nous l'avons remontée douze milles en canot, et par-tout nous avons trouvé deux, trois et quatre pieds d'eau;

elle arrose de belles terres basses, mais sujettes à être inondées dans les crues d'eau.

Un mille trois quart plus bas que Harrod's-Creek et sur la même rive, on en trouve une autre qui n'est point navigable appelée *Goose-Creek* (crique des oies), vis-à-vis de laquelle est située *Middle-Island* (île du milieu).

La navigation depuis l'île de douze milles jusqu'i, cicontinue à être excellente; par-tout on trouve douze et quinze pieds d'eau; quoique les deux passages soient bons, cependant celui de la gauche est préféré; l'autre étant plus étroit, est sujet à s'embarrasser par les arbres lorsque la rivière en charie beaucoup.

Le chenal de la gauche donne dix et douze pieds d'eau; à l'extrémité de l'île, on en trouve jusqu'à quinze et vingt.

Après avoir dépassé l'île, le plus magnifique aspect s'offre à la vue. La rivière qui s'est ici fort élargie et dont le cours se trouve suspendu par le rapide, coule lentement. Ces eaux serpentent, à tra-

vers de belles prairies veloutées, et semblent se plaire à offrir aux rayons du soleil leurs surfaces douces et polies. Ces rives, richement habillées de verdure, nourrissent déjà une multitude de colons ; mais le rapide inattendu interrompt, tout-à-coup, son cours paisible, le divise en plusieurs branches, change en sons plaintifs et bruyans le doux murmure de ces eaux, les trouble et les agite ; à la fin tous ces différens courans, comme d'un commun accord, franchissent les obstacles qui les divisoient, et se réunissent, pour ne plus se séparer qu'à l'Océan.

Les montagnes ont ici totalement disparu, et les belles terres basses qui les remplacent principalement sur la rive gauche, sont couvertes d'une infinité de jolies habitations. Sur la droite on voit un fort. Dans le lointain et dans la prolongation du cours de la rivière est située *Louis-Ville* qui termine ce beau tableau ; mais l'attention en est distraite par le bruit sourd et imposant que produit

la

la chute des eaux du rapide. Voyez la vue.

C'est après avoir parcouru, pendant huit milles, ce grand et sublime spectacle, qu'on arrive à Louisville.



CHAPITRE XII.

Louisville. — Cassania. — Stuben's-Fort. Clark-ville. — Rapide. — Trait sublime. — Température. — Salt River. — Otter-Creek. — Whyo-Pio-Mingo. — Falling-Spring. — French-Creek. — Buck-Creek. — Observation. — Passage difficile. — Windot's-Creek. — Blue-Creek. — Banc dangereux. — Vigne. — Observation. — Helm's-Creek. — Ile Dardada. — Mauvais passage. — Little-Yellow-Creek. — Harden's-Creek. — Observation. — Erreur dans les cartes américaines. — Clover-Creek. — Crique omise. — Banc d'ardoise. — Gibier, son immense quantité. — Yellow bank. — Little-Pigeon's-Creek. — Ile mal marquée.

Louisville peut contenir de soixante à quatre-vingt maisons, bâties la plupart en bois. Cette ville est située sur un pla-

teau de la rive gauche, dans la partie rentrante du coude de la rivière, et vis-à-vis le rapide. Ceux qui ont jeté les fondemens de cette ville ont plutôt consulté la beauté de sa situation (qui, réellement, est pittoresque par le long prolongement du cours de l'Ohio d'un côté, et par la vue des rapides de l'autre,) que la commodité du voyageur; car cette ville étant placée fort au-dessous du point où commence le courant, et sur la rive opposée du chenal, il en résulte que tous les bâtimens qui veulent y toucher pour prendre langue ou des pilotes, sont obligés de remonter la rivière deux grands milles au-dessus de Louisville, pour gagner la naissance du courant qui est du côté opposé, ce qui expose à beaucoup de frais et à une grande perte de temps. Voy. le plan.

Ce vice de localité est sans doute la raison qui a empêché jusqu'ici Louisville de prendre de l'accroissement, et qui a déterminé M. Lachassague, (français d'origine,) bien convaincu de cet inconvénient, à jeter les fondemens d'une autre ville sur

la rive droite, précisément à la tête de la chute. Tous les bateaux qui se destinent à passer le rapide, viennent communément toucher à *Cassania* : c'est le nom de la nouvelle ville, qui ne contient encore que deux ou trois maisons et un store (magasin).

Un mille au-dessous de Cassania, et sur la même rive, on trouve le *fort Stuben.* Il a la même forme et la même construction que ceux dont nous avons donné la description dans le cours de cet ouvrage. Soixante hommes de troupes continentales y tiennent garnison.

Au bas du rapide, et sur la même rive, est une autre petite ville, appelée *Clarkville*, encore plus mal située, sous tous les rapports, que Louisville. Le terrain sur lequel elle est placée est très-sujet aux inondations, et comme il y a beaucoup de bas-fonds sur cette rive, les bateaux qui veulent s'arrêter, après avoir passé le rapide, sont obligés d'aller sur la rive opposée, au *Lower - Landing*, ne pouvant approcher de celle-ci. Aussi cette ville ne

fait-elle que décroître, et contient-elle au plus aujourd'hui cinq ou six baraques.

Ce qui forme le rapide est un grand banc de pierres calcaires. Deux milles avant d'y arriver, la rivière s'élargit beaucoup, coule lentement, et son lit devient plus profond; sa largeur est de trois quarts de mille, et sa profondeur de douze à quinze pieds. Près du rapide, les îles et les rochers qui le forment occupent près des trois quarts du lit de la rivière, remplissent et encombrent toute la partie du Sud-Est. Les eaux n'ont d'autres passages, dans les temps secs, que du côté du Nord-Ouest; mais comme elles se trouvent très-resserrées, que le plan sur lequel elles roulent est très-incliné, et qu'elles ont à se faire un cours au travers de tous les obstacles qui s'y opposent, elles se précipitent avec impétuosité, et se brisent avec violence. Du côté obstrué, on ne trouve que cinq ou six pouces d'eau, souvent même point, et le banc de pierre se découvre totalement. (1)

(1) La plupart de ces bancs de pierres sont couverts de pétrifications.

Dans le chenal où passent les bateaux, la profondeur de l'eau varie; cependant elle n'est jamais moindre que de quatre à cinq pieds.

Cette hauteur seroit plus que suffisante pour passer en tout temps avec sécurité, si les sinuosités du chenal n'étoient pas si brusques, si nombreuses, et le courant si violent; mais dans l'état où est ce passage, à peine le pilote a-t-il le temps de gouverner, et le bateau peut-il changer de direction. Nous en fîmes la fâcheuse expérience, puisque, malgré la plus grande attention, nous touchâmes à une de ces pointes, contre une roche qui nous emporta trois pieds de quille.

Lors des grandes eaux, tous ces inconvéniens disparoissent, et pendant huit mois de l'année, il y a de l'eau suffisamment pour passer dans le double chenal, avec toute espèce de bateau.

Ne quittons pas Louisville, sans faire part au lecteur d'un trait qui fait trop d'honneur au caractère américain, et qui ne seroit pas même déplacé dans les

annales des plus beaux jours de Rome.

Un homme très-célèbre par ses vertus guerrières, qui s'est couvert de gloire dans la guerre qui a procuré l'indépendance à son pays, qui a fait sur les naturels la conquête de presque tout l'immense pays qui forme aujourd'hui les États de l'Ouest; l'émule enfin du général Washington, retiré à Louisville, après la paix, soit par caprice, soit par mécontentement du gouvernement d'alors, espéroit y passer des jours paisibles et heureux, au milieu de sa famille et du théâtre de sa gloire; mais malheureusement l'oisiveté et l'ennui, compagnes inséparables, l'y attendoient. Celui qui ne connoît autre chose que faire la guerre, qui n'aime ni la nature, ni l'agriculture, ni le commerce, est bientôt las de la vie solitaire. Boire et s'enivrer devinrent sa seule et unique occupation; il porta successivement cette passion dégradante à un tel point, que souvent on le trouvoit mort-ivre au milieu des rues. Nous fûmes témoins d'une de ces scènes si humiliantes pour un homme qui jadis inspira tant de

vénération (1), et aujourd'hui tant de pitié. Nous revenions, vers les sept heures du soir, de faire une course aux environs de Louisville, lorsque nous aperçûmes, au milieu de la place, un rassemblement de différentes personnes qui entouroient quelque chose d'étendu par terre, sur quoi l'on avoit jeté une couverture, et qu'un homme se disposoit à enlever. Nous étant approchés pour satisfaire notre curiosité, je demandai à cet homme, qui me parut être un cordonnier de profession, ce que c'étoit. Il se retourna vers moi avec un air vraiment pénétré de douleur, et me dit: « Vous ne voyez pas, monsieur, c'est ce héros, c'est ce grand homme; il a oublié

(1) Elle étoit telle parmi les Indiens contre lesquels mêmes il avoit fait la guerre, qu'au moment de la paix beaucoup de tributs envoyèrent près de lui des députations de leurs jeunes guerriers, dont l'objet étoit de le toucher, et principalement de lui couper un morceau de ses vêtemens. Avec ce manitou (talisman) disoient-ils, en s'en retournant près de leurs familles, nous sommes sûrs d'être toujours braves et grands guerriers.

en ce moment tous les importans services qu'il nous a rendus ; mais c'est à nous de nous en souvenir : je le couvre ainsi afin que le peuple ne le méprise pas. » Effectivement, aussitôt qu'il l'avoit vu tomber, il étoit sorti précipitamment de sa boutique avec une couverture de laine qu'il lui avoit jetée sur le corps, et l'emporta de suite dans sa maison, où nous fûmes encore témoins des soins affectueux qu'il lui prodigua.

L'inactivité pour un homme de guerre, et pour un homme qui ne sait que faire la guerre, est un des plus grands malheurs qu'il puisse éprouver, non pas seulement parce qu'elle le condamne à l'oisiveté, mais parce que dans la profession des armes, les réputations diminuent du moment où elles cessent d'augmenter.

La vie d'un fonctionnaire public, pour être dépensée avec gloire et dignité, doit être employée à faire toujours quelque chose de meilleur que ce qu'on a fait précédemment. Je sais qu'on peut m'objecter que l'adversité tue souvent l'énergie, et

frappe de stérilité les têtes sur lesquelles elle s'appesantit : Oui, cela est vrai ; mais cela n'est vrai que pour les hommes ordinaires. Celui qui a de la fortitude ne connoît pas le malheur : c'est dans les revers que les grandes ames se distinguent, qu'elles se classent et prennent leur rang.

Pendant le séjour que nous fîmes à Louisville, le thermomètre resta constamment à 26, 27 et 28 degrés, suivant l'échelle de Réaumur. Nous avons observé que pendant la nuit il descendoit de 5 et même 6 degrés. Les vents dont nous avons pris note chaque jour, depuis notre départ de Pittsburg, ont toujours été dans le même quart de cercle, c'est-à-dire, depuis le N. O. jusqu'au S. Nous avons depuis acquis la certitude que, dans cette saison, à moins d'orage, ils ne passent jamais à l'Est ; par conséquent, le voyageur peut compter que depuis mai jusqu'en octobre, ils sont toujours les mêmes.

Après avoir passé le rapide, on laisse à droite l'*île de sable*, et une petite crique, appelée *Silver-Creek*, (la crique d'argent)

sur la rive droite et en face de l'île. Le lit de la rivière au-dessous du rapide, est fort rétréci ; la hauteur de l'eau est depuis huit jusqu'à quatorze pieds, le courant très-lent, et les deux rives plates et sablonneuses.

A trois milles de Louisville, les bords de la rive droite sont élevés et coupés en falaises, mais ceux de la gauche continuent à être plats, et sont noyés à une très-grande distance. Par-tout on ne voit plus que roches et terres basses et sablonneuses.

On descend vingt-huit milles sans rencontrer une seule habitation, laissant, à droite, plusieurs petits ruisseaux ou ravins, et on arrive à *Salt-River*, (rivière salée). Dans cet espace, le terrain de la rive gauche est presque totalement dépourvu d'eau douce, et la navigation constamment bonne. On trouve par-tout dix, douze et quinze pieds d'eau.

La rivière salée a un cours excessivement lent pendant dix-sept milles, en remontant depuis son embouchure, et on trouve vingt-cinq à trente pieds d'eau ;

mais plus loin, sa navigation est interceptée par un rapide; au-delà, elle redevient navigable encore durant vingt milles pour des canots. Elle arrose de très-belles terres, et assez élevées, à compter de deux milles de son embouchure, pour ne craindre aucune inondation; il y a déjà, dans cet espace, et même jusqu'à trois milles plus haut, plusieurs établissemens.

A six milles de Salt-River, on trouve *Otter's-Creek* (crique de la Loutre), qui n'est point navigable. L'aspect du pays continue à être le même, terres basses et noyées. La hauteur de l'eau, depuis Salt-Creek, est de six, sept, huit, dix et quinze pieds.

A cinq milles d'Otter's-Creek, et sur la rive gauche, est située la station de *Whyo-Pio-Mingo*; elle n'est encore composée que de deux petites baraques; ce sont les seules habitations que l'on trouve depuis Louisville. Ici les deux rives sont bordées de jolis coteaux de forme dentelée; leur pente est douce, mais la terre qui les couvre est médiocre.

Deux milles trois quarts plus bas, et

sur la même rive, on trouve le ruisseau de *Does-Run.*

La navigation, depuis Otter's-Creek, est toujours bonne, et la sonde donne depuis huit jusqu'à douze pieds d'eau.

De Does-Run à *Falling-Spring* il y a quatre milles; elle est sur la rive gauche.

Falling-Spring n'est rien autre chose que le suintement des eaux filtrant à travers des rochers de pierres calcaires, sur une largeur de douze toises. Leur volume est assez considérable, et l'eau jaillit même avec force; ce sont, sans contredit, les meilleures eaux, les plus limpides et les plus fraîches qui existent sur l'Ohio.

Sur la rive opposée à Falling-Spring, les terres sont très-basses et sujettes aux inondations. La rive gauche, au contraire, est par-tout bordée de rochers, souvent de vingt à trente pieds d'élévation; et en arrière de cette petite ligne de roches, les terres sont également basses et noyées.

On fait sept milles au milieu d'une navigation toujours bonne, laissant plusieurs ravins sur les deux rives, et on arrive à

French-Creek (la crique des Français). Cette crique est à sec pendant l'été, et n'est jamais navigable.

Après avoir dépassé cette crique, on voit, sur la rive gauche, une chaîne de hauteurs assez élevée, et composée de grosses roches. Sur la rive opposée, les terres continuent toujours à être basses et noyées; leur qualité est sablonneuse et mêlée de gravier.

Six milles plus bas se jette une petite crique, appelée *Buck-Creek*, qui n'est point navigable. Ici une ligne de roches vient s'emparer de la rive droite, et l'Ohio court entre deux grandes falaises, souvent coupées à pic.

La sonde, depuis Falling-Spring jusqu'ici, ne varie point entre dix et douze pieds.

On descend quatre milles, et on arrive à une petite île très-mal marquée sur la carte; ce n'est qu'une alluvion sur laquelle on voit quelques petits saules, et qui se couvre dans les grandes eaux. Cette île n'est détachée de la rive droite que par un chenal

qu'on passe à gué pendant l'été ; on la laisse à droite, et le chenal donne dix et douze pieds d'eau.

Deux milles plus bas, on trouve une seconde île un peu plus éloignée de la rive gauche que de celle de la droite ; ses terres sont fort élevées, et couvertes de très-beaux bois. Il faut la laisser à gauche, et prendre le canal de la droite, celui de la gauche étant plein de bas-fonds, n'ayant qu'un et deux pieds d'eau ; celui de la droite en a neuf et dix pieds par-tout, et sans aucun embarras.

Aussitôt après avoir dépassé la pointe de l'île, il faut tourner tout court à gauche, pour éviter un petit rapide qui se trouve à droite, et que l'on reconnoît à des brisans ; il n'a que deux pieds d'eau, et souvent même pas plus d'un pied.

Ignorant ce danger, nous prîmes le chenal de la gauche, et nous nous échouâmes sur un banc de sable dont nous aurions eu beaucoup de peine à nous tirer, sans un grain très-violent qui nous fut favorable, et qui, au moyen de notre voile,

nous arracha de cette fâcheuse position.

Dans une telle circonstance, avec une barge aussi grande que la nôtre, la moitié de notre équipage malade, et au milieu d'un désert comme celui où nous nous trouvions, il faut communément attendre les grandes eaux d'automne sans pouvoir faire autrement ; et pendant ce temps, il arrive souvent que les vivres manquent, et qu'on périt de faim ; souvent aussi est-on tué ou pillé par les Indiens : il y a beaucoup d'exemples de tels accidens.

Vis-à-vis l'île et le rapide, on voit à droite une crique appelée *Windot's-Creek*. C'est elle qui forme le rapide dont nous venons de parler, chariant avec violence une infinité de gros cailloux. Cette crique qui prend ses sources dans les hauteurs, est navigable pendant dix milles ; elle sera très-utile un jour pour l'établissement de toutes sortes d'usines.

Après cette crique, la rivière de l'Ohio fait un grand coude vers le Sud-Ouest, coulant toujours entre deux montagnes de roches fort élevées, et souvent très-escarpées.

Onze

Onze milles au-dessous de Windot's-Creek, on trouve sur la rive droite *Preston-Creek*, qui n'est point navigable.

Deux milles et demi plus bas, on laisse sur la droite une petite crique, appelée *Blue-Creek ;* elle n'est propre qu'à faire tourner des moulins, et elle inonde les terres basses.

Les deux rives de l'Ohio commencent ici à être moins encaissées; la rive gauche même est dégagée de toute espèce de hauteurs, jusqu'à deux et trois milles dans les terres. La hauteur de l'eau varie beaucoup: on trouve depuis huit, neuf, dix, quinze et vingt-cinq pieds d'eau.

Un peu plus bas, et presque vis-à-vis la crique, il existe un banc de sable qui s'étend fort avant dans la rivière; il faut, pour l'éviter, tenir la rive droite. La sonde donne douze et quinze pieds d'eau.

On voit sur la rive gauche de très-belles terres, couvertes de beaux bois de hautes futaies, composés de chênes et de hêtres; mais le terrain est noyé jusqu'à la

hauteur de quatre et cinq pieds dans les grandes eaux.

La rive droite, au contraire, est bordée de hauteurs, couvertes de grosses roches et coupées à pic : ces rochers se couvrent et se découvrent en partie. On y voit souvent des figures de formes extraordinaires, que le temps, les eaux et le soleil y ont imprimées. Il n'y a sur aucune des rives, ni sources, ni ruisseaux ; ceux qu'on trouve marqués sur la carte ne sont que des ravins, par où s'écoulent les eaux pluviales.

Dans les différentes excursions que nous fîmes sur les deux rives, nous trouvâmes, entre autre chose, de la vigne en très-grande quantité, non pas de celle que l'on rencontre communément en Amérique, embrassant les arbres et s'élevant jusqu'à leur cime. Celle-ci, au contraire, est petite, rampante, et semblable, quant à la feuille, à celle de Madère. Sa tige n'avait pas plus de deux pieds et demi à trois pieds de haut ; elle croît parmi les graviers, les cailloux, vit toujours en famille et jamais isolée. Comme nous n'étions qu'au mois de juillet,

nous ne pûmes juger de la qualité de ses raisins; mais on nous a assuré qu'ils étaient généralement noirs, et d'une qualité très-douce; ce qui ne laisse aucun doute que, cultivée, elle ne devienne égale à celle d'Europe. Le grand framboisier y croît aussi en grande quantité.

En général, quoique la navigation depuis Louisville soit assez bonne en tout temps, on ne sauroit trop recommander, à ceux qui entreprendront ce voyage sans pilote, d'avoir pour principe d'éviter soigneusement (lorsque les eaux sont basses) toutes les pointes; c'est-à-dire, que par-tout où la rivière fait un coude, il faut ranger toujours du côté de la partie rentrante, en s'éloignant de l'autre qui est généralement formée d'alluvions et de bancs de sable.

A sept milles de Blue-Creek, on trouve sur la rive gauche *Helm's-Creek*; ce n'est qu'un grand ravin dans lequel il n'existe pas six pouces d'eau pendant l'été. Les terres qu'il traverse sont basses, noyées, et la plupart couvertes de sable ou de gra-

vier. La hauteur de l'eau, depuis Blue-Creek, est de vingt à vingt-cinq pieds.

On fait deux milles, et on arrive à une île entièrement omise sur toutes les cartes. Un de nos Canadiens l'a nommée *Ile Dardada* (nom indien). Elle est d'autant plus importante à connoître, qu'elle occupe exactement le milieu de la rivière, et est environnée d'une grande quantité de bancs de sable qui ne se découvrent pas toujours. En approchant de cette île, à la distance d'un demi-mille, la sonde qui donnoit vingt-cinq pieds, n'en trouve subitement que huit et neuf; alors il faut ranger à droite, en laissant l'île à sa gauche, et suivre le canal qui donne depuis dix jusqu'à quatorze pieds d'eau: si l'on s'approchoit plus près de l'île, on ne trouveroit qu'un et d'eux pieds d'eau. Comme cette transition se fait très-brusquement, il est prudent d'entrer dans ce passage la sonde à la main.

A l'extrémité de l'île, on trouve trois bancs de sable qui se découvrent, dont deux placés très-près de la rive droite, et un à

la queue de l'île; on laisse celui-ci à gauche, et les deux autres à droite. Le chenal donne huit et neuf pieds d'eau.

Vis-à-vis les deux bancs de sable, on trouve une petite crique, appelée par les Canadiens, la crique de *Mirebalais*; elle est totalement omise sur la carte.

La rivière fait un coude vers le *Sud*; on descend huit milles, et on trouve sur la rive gauche *Little-Yellow-Creek* (petite crique jaune).

Nous fûmes surpris, à la pointe du jour, par un brouillard très-épais, qui dura jusqu'à dix heures; la nuit avoit été si fraîche que nous avions été obligés de prendre nos couvertures. Le temps étoit parfaitement calme.

Quatre milles plus bas, après avoir laissé sur la gauche trois petits ravins, on trouve sur la même rive *Arden's-Creek*. Elle est fort étroite à son embouchure, mais il y a de l'eau toute l'année; on la remonte cinq milles en canot, au bout desquels on trouve une petite chute qui interrompt sa navigation. Pendant la dernière guerre avec

les Indiens, les Américains ont bâti un petit fort à sa source, pour s'opposer à leurs incursions dans le Kentucky; c'étoit par cette crique qu'ils débouchoient ordinairement.

Entre Yellow-Creek et Arden's-Creek, il y a dans la rivière une grande quantité de bancs de sable qui ne se découvrent point. Il faut toujours tenir le milieu, et l'on trouve communément six, sept et dix pieds d'eau. On s'aperçoit qu'on est hors du chenal, lorsque la sonde passe subitement de six à trois; toutes les hauteurs de l'eau, dans ce passage, ont été scrupuleusement marquées sur la carte nouvelle.

Après Arden's-Creek, le lit de la rivière s'élargit, mais l'aspect du pays continue à être le même : des terres basses et noyées, souvent sablonneuses et couvertes de grosses roches connues sous le nom de pierres meulières.

A deux milles et demi plus bas qu'Arden's-Creek, on trouve sur toutes les cartes Américaines une île marquée; nous l'avons inutilement cherchée, et nous

pouvons assurer qu'il n'en existe aucune.

Neuf milles plus bas qu'Arden's-Creek, on laisse, sur la rive gauche, trois petites criques sans nom; nous avons appelé celle du milieu *Bear's-Creek* (la crique de l'ours), à cause d'un ours que nous y avons tué. La sonde, pendant ces neuf milles, donne dix et douze pieds d'eau. Navigation excellente.

Cinq milles et demi plus bas que Bear's-Creek, et toujours sur la même rive, se décharge une autre crique assez considérable, appelée *Clover's-Creek* (la crique du trèfle); elle est très-encaissée, et peut avoir dix toises de large à son embouchure : elle pourroit être navigable pendant plusieurs milles en tout temps de l'année. Sans l'immense quantité d'arbres dont son lit est encombré, elle arroseroit de belles terres ; mais comme la plupart de toutes celles de cette partie sont sujettes aux inondations, le pays est désert.

A six milles de Clover's-Creek, et sur la rive droite, on trouve une très-belle crique entièrement oubliée sur les cartes :

elle a de l'eau toute l'année. Elle arrose des terres de la plus belle espèce ; nous l'avons nommée *Jefferson's-Creek.*

Quelques milles au-dessous de cette crique, la rivière, dont le lit a été depuis long-temps resserré et comprimé par les roches, s'ouvre tout-à-coup, s'élargit, et son cours devient très-majestueux. Les deux rives, dégagées de hauteurs, sont remplacées par de très-belles terres, mais toujours noyées et dépourvues d'eaux de source.

On voit sur la rive gauche une plaine non interrompue, couverte de bois, coupée de petits lacs, dont les eaux stagnantes rendront pour long-temps toute cette partie très-malsaine ; ce qui doit nécessairement en éloigner les émigrans.

On fait treize mille depuis Jefferson's-Creek, en laissant plusieurs ravins à sec sur les deux rives, avec un petit étang, et l'on arrive à *Anderson's - Creek*, située sur la rive droite ; elle est assez large, et navigable à une certaine distance, en tout temps de l'année, pour des canots. Le pays continue à être désert. La sonde, pendant ces qua-

torze milles, donne dix, quinze, vingt-cinq, douze et huit pieds d'eau : navigation bonne.

Deux milles plus bas que la crique d'Anderson, on voit sur la rive droite un banc d'ardoise d'une très-belle espèce; il s'étend le long de la rivière près de deux milles. La rive gauche continue à être basse et noyée. On descend huit milles encore, à compter de la fin du banc d'ardoise, navigant entre deux bancs de sable qui ne découvrent jamais, et qu'on évite en tenant le milieu de la rivière, et on trouve *Black-Ford's-Creek*. La hauteur de l'eau, en tenant le chenal, est de six, huit, dix, douze et quinze pieds. Il faut avoir l'attention de s'éloigner des rives, dès que la sonde donne au-dessous de six pieds.

Deux milles plus bas que Black-Ford's-Creek, commence un grand banc de sable adhérent à la rive gauche; il s'étend près de trois milles. En rangeant à droite, la sonde donne huit, dix et douze pieds d'eau. Pays toujours désert et noyé.

A huit heures du soir, le temps fut très-

orageux; la lune nous parut pâle et ayant au-dessous, des rayons formant une queue de paon. Les Canadiens nous prédirent un coup de vent; effectivement, vers minuit nous fûmes éveillés par un orage très-violent: ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous parvînmes à fixer notre bateau de manière à l'empêcher d'aller se briser à la côte. Les vents venoient de la partie du S. S. E., et souffloient avec impétuosité. Le lendemain il nous fut impossible de faire route : la lame refouloit le courant avec une telle force, qu'elle faisoit remonter notre bateau malgré le secours de nos rames. Les deux bords de la rivière étoient couverts de gibier, principalement d'oiseaux aquatiques. Je ne crois pas qu'il soit possible d'en voir une réunion plus nombreuse. Les oies, les outardes, les canards, les cygnes, les hérons et les chevreuils même étoient pêle-mêle, et tapissoient les deux bords de l'Ohio. Nous profitâmes de la contrariété que nous éprouvions pour nous mettre à la chasse. A cinq heures du soir, le temps étant devenu plus modéré,

nous repartîmes après avoir tué plus de gibier que notre équipage n'en auroit pu consommer pendant huit jours.

On dépasse plusieurs petits ruisseaux sur les deux rives, et au bout de six milles, après la fin du banc, on trouve deux îles; la première omise sur toutes les cartes, et la seconde mal placée; celle-ci est habitée. On les laisse l'une et l'autre sur la droite, et la sonde, dans le chenal, donne huit, dix, dix-huit et dix-neuf pieds d'eau.

Vis-à-vis l'extrémité de la seconde île, et sur la rive gauche, à six milles de la tête de la première, est situé *Yellow-Banc* (le banc jaune); c'est un petit établissement de huit à dix familles dispersées.

Après avoir doublé la dernière île, il faut ranger à droite pour éviter des bas-fonds qui s'étendent tout le long de la rive gauche. En tenant le milieu du chenal, on trouve quinze et seize pieds d'eau.

On fait trois milles, on rencontre une île, et trois milles encore plus bas, deux autres; ces deux dernières sont vis-à-vis l'une de l'autre, et barrent presque toute la ri-

vière ; elles occupent un mille et demi. Il faut les laisser toutes trois à gauche, et ranger la rive droite, en observant de ne point trop s'approcher de ces îles qui sont environnées de bancs ou de bas-fonds. Ce passage demande beaucoup d'attention de la part du pilote ; et dans aucun cas, il ne faut se hasarder à prendre le canal de la gauche. La sonde donne quatre, cinq, sept et huit pieds d'eau. Au-dessous de quatre pieds, il faut changer de direction, sans quoi l'on échoueroit. Pays toujours désert et noyé.

En continuant à descendre sept milles par une très-bonne navigation, on arrive à *Little-Pidgeon's-Creek*, située sur la rive droite ; elle n'est navigable en aucun temps de l'année. C'est à ce point que l'on vient d'ouvrir une route pour des voitures, et qui conduit au poste *Vincennes sur la Wabash*.

Quatre milles plus bas, est une île qui a deux milles et demi de long ; elle est placée, sur toutes les cartes, trop dans le *Sud-Ouest*. On la laisse à droite, et l'on

passe à gauche entre elle et un banc de sable adhérent à la rive gauche, qui ne se découvre pas, et s'étend presque jusqu'au milieu du canal. Le chenal, en tenant le milieu, donne dix et dix-huit pieds d'eau, et en s'approchant un peu du banc, la sonde ne donne plus que trois pieds. Le chenal de droite est impraticable dans les basses eaux.

Trois milles et demi plus bas que la fin de l'île, se décharge, sur la rive gauche, *Green-River* (la rivière verte).

CHAPITRE XIII.

Green-River. — Iles omises. — Pidgeon's-Creek. — Red Bank. — Trait caractéristique. — Diamond's-Island. — Grand-Ile. — High-Land-Creek. — Houle extraordinaire. — Description particulière de la rivière de Wabash. — Poste Vincennes. — Terre de haut. — Rivière Vermillon. — Ouiah. — Rapide. — Rivière des anguilles. — Grand Rapide. — Rivière du grand Calumet. — Rapide S.-Cyr. — Rivière Mussissinoec. — L'Hôpital. — Rocher remarquable. — Rivière Salaminique. — La petite rivière. — Portage de Miamis — Rapide de Wolf — Roche debout. — Observations générales.

GREEN-RIVER (la rivière verte) est un des grands bras de l'Ohio; elle a deux cents toises à son embouchure, et est navigable

cent cinquante milles pour des barques tirant trois pieds d'eau : elle arrose une grande partie du Kentucky ; mais comme les terres sont fort basses et souvent noyées, elles ne sont point habitées au-dessous d'une petite ville appelée *Vienne*, située à cinquante milles au-dessus de l'embouchure de cette rivière.

Cependant on observe que la rive gauche de Green-River est un peu plus élevée que celle de la droite, et même ondulée. On croit généralement que cette partie du continent sera très-propre à la culture de la vigne, dont l'espèce indigène est tout-à-fait différente de celle du reste du continent, ainsi que nous l'avons déjà expliqué.

Ce pays est toujours désert, les vents Nord Ouest, ciel clair, thermomètre 27 d.°

Aussitôt après avoir dépassé Green-River, on trouve deux îles, dont une a près de trois milles de long. Elles sont placées vis-à-vis l'une de l'autre. Une seule de ces îles est marquée sur les cartes, et l'autre a été entièrement oubliée. Le canal de la droite, entre la plus grande de ces îles et la terre,

est à sec pendant l'été ; celui du milieu, formé par les deux îles, est impraticable, étant rempli par les arbres qui y sont entassés et par les bas-fonds. Il faut donc prendre le canal de la gauche en rangeant la terre le plus près possible ; alors la sonde donne quatorze, quinze et dix-huit pieds d'eau.

Après Green-River, l'aspect du pays est le même ; toujours terres basses, noyées et mêlées de sable et de gravier.

A dix milles de Green-River, on laisse à droite une crique appelée *Pidgeon's-Creek* (crique aux pigeons), qui est peu considérable ; elle n'est navigable que dans les grandes eaux pour les canots, et pendant quelques milles.

Dès que l'on a dépassé Pidgeon's-Creek, l'Ohio tourne vers le Sud. On range la terre à droite, pour ne pas se jeter sur un grand banc de sable qui est adhérent à la rive gauche.

Aussitôt après avoir doublé la pointe et le banc, on trouve une petite île de sable qu'il faut laisser à droite ; et six milles plus

bas

bas, à compter de Pidgeon's-Creek, on arrive à une autre petite *île*, qui n'est séparée de la rive droite que par un canal fort étroit. On la laisse à droite, en observant, après l'avoir immédiatement dépassée, de gouverner de ce côté pour éviter un banc de sable fort considérable adhérent à la rive gauche. On continue encore à descendre six milles, laissant à droite un autre banc de sable qui découvre, et qui est situé au milieu de la rivière, et l'on arrive à *Red-Bank*. (Le banc Rouge.)

En suivant avec attention le chenal que nous venons d'indiquer, depuis Pigeon's-Creek jusqu'à ce point-ci, la sonde ne donne jamais moins de douze, quinze et dix-huit pieds d'eau. Les vents au Sud, pluie continuelle.

Red - Bank est un petit établissement très-récent; il peut contenir trente à trente-cinq familles; c'est le seul plateau, depuis Louisville sur les rives de l'Ohio, assez élevé pour être à l'abri des grandes eaux. Il doit être considéré, par cette raison, comme très-important, sous les rapports

militaires. Un fort placé à Red-Bank y seroit très-utile pour arrêter tout ce qui voudroit remonter l'Ohio, parce que le canal de navigation passe aux pieds de la rive gauche qui est coupée en falaise, et que, par son élévation, elle commande toute cette rive et celle qui lui est opposée.

Les habitans de Red-Bank ne sont que des chasseurs, ou ce que l'on appelle *hommes des bois ;* ils ne vivent que du produit de leurs chasses ou de leurs pêches, ne cultivent point la terre, et vont presque nus.

Le trait suivant peut donner une idée de leur caractère.

A notre arrivée nous en trouvâmes plusieurs sur les bancs de la rivière, occupés à se réjouir du succès de leur chasse de la veille, où ils avoient tué un très-beau buffalo. Ils buvoient du wisky très-largement, et bien que la plupart d'entre eux fussent ivres, ils s'amusoient à tirer, à coups de carabine, contre un morceau de planche suspendu à un arbre (ce qu'ils appellent *tirer à la marque*), et qui, sans doute mal

attaché, tomboit continuellement à chaque coup ; enfin l'un d'eux impatienté s'en empare, le place entre ses jambes, et crie aux autres : *now fire away !* maintenant tirez ; ce que ses compagnons firent aussitôt, et toujours avec la même adresse, tandis que celui qui tenoit la planche crioit de nouveau à chaque coup : *it's in !* elle y est. Ce divertissement, qui dura environ deux heures, sans qu'aucun d'eux en éprouva le plus léger accident, paroîtra peut-être incroyable à celui qui ne connoît pas l'adresse extraordinaire de ces hommes ; mais il suffit de dire qu'ils ne tirent jamais un dindon ou un écureuil qu'à la tête, et ne le manquent que très-rarement. Alors la prétendue intrépidité de celui qui tient la marque ne devient plus qu'une chose très-ordinaire.

A deux milles et demi de Red-Bank, on laisse à gauche une île. Le chenal de la droite est le seul praticable, l'autre étant encombré d'arbres et de sable. La sonde donne dans celui de la droite quinze et dix-huit pieds d'eau.

Deux milles plus bas que la tête de l'île,

il faut gouverner à gauche pour éviter un banc de sable adhérent à la rive droite, et qui tient presque la moitié du lit de la rivière.

A neuf milles plus loin, la rivière fait un coude, et prend la direction de l'Ouest. Avant d'arriver à la pointe de ce coude, il faut ranger à droite pour ne pas se jeter sur un grand banc de sable qui est adhérent à la terre; et enfin cinq milles encore plus bas de la partie saillante de ce banc, c'est-à-dire, à quatorze milles de Red-Bank, on trouve une grande île appelée *Diamond's-Island.* (*L'Ile du Diamant.*) Cette île est une des plus grandes et des plus élevées de toutes celles que l'on rencontre sur l'Ohio, sa longueur est de quatre milles. Elle est située sur le milieu du lit de la rivière, et est environnée d'une grande quantité de bancs de sable. Les deux passages qu'elle forme sont reconnus également bons : nous avons pris celui de la gauche. Cependant lorsqu'on remonte la rivière, on préfère passer par l'autre, parce que son courant est beaucoup moins rapide. Nous avons

trouvé dans celui de la gauche, neuf et dix pieds d'eau.

Vis-à-vis le milieu de l'île et sur la rive gauche, on voit un petit établissement naissant de quatre à cinq baraques.

Après avoir dépassé la pointe de l'île, on rencontre deux grands bancs de sable, placés dans la même direction, et, comme elle, dans le milieu de la rivière. On les laisse à droite, et à l'extrémité de ces deux bancs qui occupent une longueur de près de trois milles, on trouve une île située très-près de la rive gauche, dans une petite anse; il faut passer à droite, entre la queue du dernier banc et l'île.

Ici la rivière fait un coude vers le Sud-Est; après en avoir doublé la pointe, on trouve, du côté gauche, une île assez considérable, distante de sept milles de l'île du Diamant. Le chenal, pendant ce trajet, donne neuf et dix pieds d'eau. Cette navigation demande une attention continuelle.

On laisse cette dernière île à gauche, le canal de la droite étant le seul praticable.

Dix milles plus bas que la tête de la der-

nière île, on rencontre, sur la rive gauche, une crique appelée *High-Land-Creek*, (crique des terres hautes) à l'embouchure de laquelle il y a un petit établissement formé de trois familles.

Pendant ces dix milles, la navigation est constamment bonne ; en observant seulement de tenir le milieu de la rivière, pour éviter plusieurs bancs de sable situés sur les deux rives. La sonde donne dix, douze et dix-huit pieds.

La rivière ici étoit agitée par une grosse houle qui nous parut fort extraordinaire. Elle ressembloit parfaitement à celles qui précèdent presque toujours dans les colonies les rats-de-marée : comme elle nous venoit de l'avant, nous supposâmes que c'étoit la suite de quelque gros coup de vent qui avoit eu lieu sur le Mississipi, et vers les bouches de l'Ohio. Elle étoit si forte que notre canot, qui étoit à la traîne, en fut submergé. Les vents souffloient du Sud, avec une pluie abondante.

On continue à descendre sept milles et demi, et on arrive à l'embouchure de la

Wabash, vis-à-vis de laquelle est située une grande île appelée *Wabash-Island*. Sa longueur est de deux milles et demi; elle est boisée et a des terres hautes.

Les deux passages sont également bons; nous avons pris celui de la droite. La hauteur de l'eau, dans le canal, étoit de dix et quinze pieds.

L'embouchure de la rivière du Wabash est située par le trente-septième degré de latitude, quarante-une minutes nord. Elle peut avoir trois cent cinquante toises d'ouverture, et continue à conserver cette même largeur jusqu'au *poste Vincennes*.

De l'embouchure du Wabash (1) au poste Vincennes, on compte soixante lieues, quoiqu'en ligne droite il n'y en ait pas quarante. Dans tout cet espace il n'y a que deux rapides; l'un est à douze lieues du poste Vincennes et à un demi-quart de lieue au-dessus de *White river*; et l'autre à quinze lieues de la bouche de cette dernière rivière,

---

(1) Cette description m'a été donnée par un patron de barge qui fait ce voyage deux fois l'année.

appelée la *grande chaîne*, d'où l'on aperçoit, lorsque les eaux sont fort basses, une longue ligne de rochers, qui, à une certaine distance, ressemble à une digue de moulin. Cette chaîne de récifs a forcé les eaux à se creuser un canal du côté de la rive gauche, où des bateaux peuvent passer en tout temps, excepté l'hiver, pendant les glaces.

Du poste Vincennes à la terre de *Haut*, il y a quarante lieues, et une très-belle navigation. De la terre de Haut à la rivière de *Vermillon*, on compte encore vingt lieues et une navigation également bonne. De-là à *Ouiah*, vingt lieues et la navigation est encore meilleure.

De Ouiah à la rivière *Tipiconow*, six lieues, avec une excellente navigation. De-là à la *Vache qui pisse*, deux lieues. On trouve ici un rapide qui peut avoir dix arpens de longueur (1) et sur lequel on ne

(1) Nous avons été obligés, dans le cours de cette description, d'employer les expressions du pays; c'est-à-dire, de substituer au mot *mille* celui de *lieue*, et à la place de *toise* de dire *arpent*.

trouve pas quelquefois dix pouces d'eau. C'est le premier point où la navigation commence à être difficile.

A quatre lieues plus haut, on trouve un autre rapide dont la longueur peut avoir quinze à vingt arpens, et huit pouces d'eau. Le chenal suit toujours la rive gauche en montant.

De ce dernier rapide aux *petits rochers*, il y a six lieues. Ici on rencontre un rapide extrêmement violent, mais avec de l'eau à suffisance. Quelquefois, au-dessus de ce rapide, on trouve un bas-fond, et quelquefois il n'y en a point, selon que les eaux ont plus ou moins déposé.

De-là à *Eel-river* (Rivière de l'anguille) encore deux lieues, avec une bonne navigation; et à une lieue plus haut, on trouve le *Grand-Rapide* : sa longueur est de vingt arpens, avec six, sept, et huit pouces d'eau tout au plus; et au-dessus est un bas-fond d'une demi-lieue de long, avec six pouces d'eau.

Du Grand-Rapide à la rivière du *Grand-Calumet*, quatre lieues. On trouve encore

ici un rapide de dix arpens, avec de l'eau à suffisance.

De la rivière du Grand-Calumet à une petite île (sans nom), une lieue ; il faut la laisser à droite en montant, et au-dessus il y a un bas-fond d'un arpent de longueur, avec six pouces d'eau.

De cette petite île au rapide *St.-Cyr*, trois lieues : ce rapide a une demi-lieue de longueur et de l'eau en quantité.

De ce rapide à la rivière *Mussissinoe*, deux lieues. On trouve ici un autre rapide de douze arpens de long, et douze pouces d'eau.

De-là à l'*Hôpital*, sept lieues, pendant lesquelles il n'y a que très-peu d'eau ; les pirogues sont obligées de décharger pendant une lieue.

Nota. On voit ici un rocher remarquable par son énormité ; il est situé du côté du nord.

De l'Hôpital à la rivière *Salaminique*, trois lieues. On trouve ici une petite île ; le passage est du côté du sud, et il y a un

rapide de trois arpens, avec de l'eau suffisamment.

De-là au *Bended-Maple*, une lieue.

De Bended-Maple à la *Petite Rivère*, quatre lieues.

On quitte ici le Wabash, et l'on suit *Little river* (la petite rivière). De son embouchure au village de *Miamis*, situé à sa source, il y a douze lieues; là, on trouve un portage de trois lieues et demie, pour gagner les sources de la rivière de Miamis. De-là au rapide de *Wolf* on compte cinquante - une lieues, pendant lesquelles on rencontre une infinité de petits rapides assez couverts d'eau pour ne point interrompre la navigation. Au rapide de Wolf, on est obligé d'alléger, seulement dans la saison des basses eaux.

Du rapide de Wolf à la *Roche-de-bout*, trois lieues. Ici encore un rapide de trois lieues de long et de l'eau par-tout.

De la Roche-de-bout au lac *Érie*, six lieues. De-là à la bouche de la rivière du *Détroit*, douze lieues, et au fort de ce nom six lieues.

Dans le temps des grandes eaux, tel que dans les mois de mars, avril et de mai, il y a de l'eau suffisamment au portage de Miamis. C'est dans cet endroit que les eaux se divisent, et coulent d'un côté, dans le lac Érie, et de l'autre dans le Wabash. Il faut remarquer que toutes les profondeurs mentionnées sur les rapides et les bas-fonds, ont été calculées pendant que les eaux sont les plus basses de l'année, aucuns de ces rapides n'étant vus, ni sentis lorsqu'elles sont hautes.

De l'embouchure du Wabash, on se sert de grandes barges portant vingt et trente milliers jusqu'au poste Vincennes; mais de ce poste on n'emploie plus que de grandes pirogues portant quatre, cinq et six milliers.

Le poste Vincennes est un mauvais petit village contenant une centaine de familles, la plupart françaises, ruinées par le général Clark, pendant la dernière guerre, comme l'ont été les Illinois. Il y a un mauvais fort construit en bois, selon l'usage ordinaire.

Le cours du Wabash est généralement

doux ; il arrose un beau pays assez élevé pour être moins sujet aux inondations qu'aucunes parties de ce Continent. On rencontre, de temps à autre, de grandes et vastes prairies naturelles. Le Wabash roule sur un fond de sable et de gravier dans lequel on trouve souvent de très-belles pierres. On y a vu des émeraudes et des topazes. Ses deux rives sont couvertes de très-beaux bois de la même espèce que ceux de la *Belle-Rivière* ou *Ohio*, et le mûrier blanc et noir y sont sur-tout en plus grande quantité que par-tout ailleurs. On y a découvert une grande quantité d'eau salée et des mines de charbons de terre.

Les habitans du poste Vincennes cultivent généralement du blé, du maïs et du tabac égal à celui de Virginie. Mais la chasse et la traite avec les sauvages est leur principale occupation. Il s'exporte, année commune, pour cent vingt mille francs de fourrures fines et peaux de chevreuils.

Le chanvre y est naturel ; la vigne en très-grande abondance, et d'une espèce

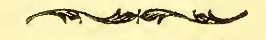
tout-à-fait particulière ; le raisin en est très-noir, petit, et a la peau très-fine ; les habitans en font du vin qui est assez agréable au goût, mais il ne se garde pas.

On trouve aussi un petit établissement français, appelé *Ouia* ou *Ouiatanon*, à cent dix milles au-dessus du poste Vincennes. Il peut contenir dix à douze familles, dont les occupations sont les mêmes : la chasse, la traite, et peu de culture ; mais comme ils sont plus reculés, la traite y est plus lucrative. L'exportation de Ouiatanon en fourrures et peaux de chevreuils, étoit évaluée à cent quatre-vingt-douze mille francs, année commune ; mais cette branche de commerce diminue sensiblement, parce qu'à mesure que les pays adjacens se peuplent, le gibier s'éloigne.

On trouve régulièrement, au portage des Miamis, des charettes destinées à charier les bagages des voyageurs.

On remarque (militairement parlant) une belle position à la tête de la rivière du Wabash, au point où les eaux se divisent.

Cette position est la clef de tout le pays arrosé par la Wabash, et le premier qui doit être fortifié, si les Etats du nord-ouest faisoient jamais une scission.



CHAPITRE XIV.

Suite de l'Ohio. — Crique de la Saline. — Trade-Creek. — Big Cave. — Chasse de l'ours. — Grosse Ile. — Erreur de carte. — Omissions. — Autre erreur de carte. — Les trois Iles. — Les trois grosses Iles. — Rivière de Cumberland. — Rivière de Tenessee. — Observation. — Fort Massac. — Observation militaire. — Arrestation. — Massac-Creek. — Cash-Island. — Cash-Creek. — Bouches de l'Ohio.

DEPUIS Red-Bank jusqu'à la rivière de Wabash, la nature du pays ne change point ; généralement les deux rives de l'Ohio sont basses et noyées, excepté quelques foibles élévations que l'on aperçoit près de High-Land-Creek.

Un mille au-dessous de la fin de l'île Wabash, on en trouve trois petites à droite; les deux premières presque liées l'une à l'autre,

l'autre, et la troisième plus détachée. Elles ne sont encore couvertes que de jeunes saules. Dans les grandes eaux, on n'aperçoit que la pointe des arbres; il ne faut point trop s'en approcher dans la crainte des bas-fonds : on les laisse à droite.

Ces trois îles occupent un espace de près de quatre milles, à compter de l'île Wabash.

Quatre milles après la dernière de ces petites îles, on en laisse une quatrième à gauche, à-peu-près de la même espèce que les précédentes, c'est-à-dire, très-basses et couvertes de petits saules.

La hauteur de l'eau depuis la Wabash est de quinze, dix-huit et vingt pieds. Terres toujours sablonneuses, basses et noyées. Pays désert.

A neuf milles de cette dernière île, se décharge la *belle crique de la Saline.* Un mille avant d'y arriver, on laisse, à droite, un grand banc de sable qui découvre à moitié; il faut avoir attention de ranger très-près sa gauche, parce qu'il occupe une très-grande portion du lit de la rivière : la sonde donne alors six et huit pieds.

Cette crique auroit dû être nommée *des terres hautes* ; car, c'est à ce point que finit cette suite longue et presque non interrompue de terres basses que l'on rencontre depuis Louisville.

Après avoir dépassé la crique de la Saline, deux chaînes de hauteurs viennent s'emparer des deux rives ; celle de la droite est très-élevée, couverte de grosses roches et souvent escarpée.

On fait huit milles et demi. En laissant à droite un petit banc de sable touchant à la terre, et qui découvre, on voit sur la rive gauche une crique appelée *Trade-Creek*. (Crique du Commerce.)

On continue six milles et demi. En laissant à gauche deux grands ravins et une petite île, on arrive à *Big-Cave*. (La grande Caverne), situé sur la rive droite.

Depuis la crique de la Saline jusqu'à la grande Caverne, la navigation est facile, et la sonde donne depuis cinq, jusqu'à dix et douze pieds d'eau.

Cette Caverne a tout au plus vingt-deux à vingt-trois pieds de profondeur sur qua-

rante d'élévation ; les eaux la remplissent en totalité lorsqu'elles sont hautes ; ce sont de grosses roches qui ont été encavées par la force des eaux qui les battent continuellement : on y trouve quelques cristallisations, mais point de salpêtre, ni aucune pétrification quelconque.

Les hauteurs de lá rive gauche disparoissent vis-à-vis Big-Cave, et font place à des terres basses et noyées. La rive droite continue à être bordée de hauteurs couvertes de grosses roches.

Nous tirâmes ici un ours qui traversoit l'Ohio.

Pour qui ne veut que s'amuser, et non s'enrichir de la dépouille de ces animaux, la chasse en est très-agréable dans cette saison de l'année ; mais leurs peaux ne sont alors d'aucune valeur. L'ours aime à se baigner dans les grandes chaleurs, tant pour se rafraîchir, que pour se débarrasser de la vermine qui le ronge. On en voit souvent, en plein jour, passer à la nage les plus grands fleuves. C'est au moment qu'ils exécutent cette traversée, que les

chasseurs les attaquent. Nous avions aperçu celui que nous tuâmes, se baignant avec plusieurs autres sur la rive droite; il se détermina tout-à-coup à traverser le fleuve, dont la largeur ici n'a pas moins de douze cents toises. Quand nous le jugeâmes au tiers de la rivière, nous nous mîmes quatre dans notre petit canot, mon chasseur, moi et deux Canadiens choisis parmi les plus adroits pour le diriger, et éviter que, dans l'attaque, l'ours ne le renversât, ce qui arrive souvent. Nous ramâmes vers lui en cherchant à lui couper la terre du côté de la rive d'où il étoit parti. Du moment qu'il se vit pressé de manière à ne pouvoir plus rétrograder, au lieu de continuer à traverser la rivière, il prit le fil de l'eau, et nagea avec beaucoup de vîtesse. Nous le suivîmes à force de rames, et ce ne fut qu'au bout d'une demi-heure que nous pûmes le joindre à la portée du fusil. Dès qu'il nous sentît à cette distance, il se retourna brusquement, c'est en faisant ce mouvement, qui l'obligea de nous présenter le travers, que mon chasseur et moi lui lâchâmes chacun notre

coup de carabine. La balle de mon compagnon lui traversa le cou, et la mienne le garot ; mais malheureusement ces deux blessures, n'étant point mortelles, ne firent que l'irriter; il s'élança sur notre canot avec fureur, pour le faire chavirer; ce que nous évitâmes par la dextérité admirable de nos canotiers qui se tenoient toujours au-dessus du courant, afin de nous conserver tout l'avantage. Pendant ce combat qui dura près d'une demi-heure, nous lui tirâmes six coups de fusil sans pouvoir l'achever ; à chaque décharge il revenoit sur nous, et malgré la prévoyance de nos Canadiens, il parvint enfin à passer sous le canot ; mais comme il avoit déjà perdu beaucoup de sang, et par conséquent de forces, il ne put réussir à le renverser. Aussitôt qu'il reparut, le patron lui porta sur la tête un coup de hache qui l'étourdit, et le noya.

Ce qu'il y eut de plus piquant dans cette lutte, fut le courage que montra un très-joli petit chien, appelé en anglais *terrier*, qui, du moment de l'attaque, se jeta à l'eau, fut s'établir sur le dos de l'animal, et s'y

acharna, jusqu'à ce que celui-ci, ennuyé de ses cris et de ses jappemens, plongea, revint précipitamment sur l'eau, et l'éventra.

Le chevreuil traverse également les plus grands fleuves à la nage pendant l'été. Nous avons souvent voulu lui donner la chasse de la même manière; mais sa vélocité ne permet à aucun rameur, quelle que soit sa force et son adresse, de pouvoir jamais le joindre. Nous avons répété différentes fois cet essai, tant en remontant qu'en descendant, et toujours infructueusement; ce qui nous porte à croire que de tous les quadrupèdes, c'est peut-être celui qui nage avec le plus de vîtesse.

A deux milles de Big-Cave, on trouve une grosse île précédée de deux bancs de sable qui se découvrent. Vis-à-vis du milieu de cette île, on en voit une troisième adhérente à la rive droite, puis une quatrième située sur la même rive, et en face de la queue de l'île. Ce passage est assez difficile. Il faut laisser les deux premiers bancs et l'île à gauche, et les deux autres à droite. C'est entre le second et le troisième de ces

bancs qu'il faut porter principalement une grande attention. Le chenal fait, dans cet endroit, beaucoup de sinuosités, et ne donne que trois et quatre pieds d'eau dans sa plus grande profondeur.

Après avoir dépassé l'île, les hauteurs viennent s'emparer des bords de la rive droite; mais ce ne sont plus des rochers, ils ont fait place à de belles terres couvertes de très-beaux bois.

A cinq milles de la dernière île, non compris sa longueur, qui est de trois milles et demi, on trouve, sur la rive gauche, une crique assez large et marquée trop à l'Ouest sur les cartes américaines : elle est navigable en tout temps, durant dix milles, pour des canots.

Vis-à-vis de cette crique est un grand banc de sable adhérent à la rive droite, et qui ne découvre qu'à moitié; on l'évite en rangeant un peu la rive gauche. Il faut ne point approcher trop près de cette rive, pour ne pas se jeter dans un contre-courant qui est immédiatement après la crique, et qui tient un espace de deux cents toises.

Un mille et demi plus bas et sur la même rive, tombe une seconde crique absolument omise sur toutes les cartes.

Un mille et demi au-dessous de cette dernière crique, on voit une île qui n'est détachée de la rive droite que par un très-petit canal; on la laisse à droite; et trois milles plus bas, y compris sa longueur, on arrive à une autre île marquée cinq milles trop à l'Ouest sur toutes les cartes américaines. Il faut prendre le canal de la droite; celui de la gauche, quoique beaucoup plus large, étant rempli de bancs et embarrassé par des bois. Dans celui de la droite, on trouve dix, quinze et dix-huit pieds d'eau. La navigation depuis la grande île jusqu'ici est très-bonne.

L'aspect du pays continue à être le même; les deux rives sont bordées de hauteurs.

Un peu après avoir dépassé l'île, on laisse un ravin à droite; et trois milles plus bas, à compter de la tête de cette île, on en trouve trois autres qui se suivent à des distances à-peu-près égales. Les deux premières sont liées par un grand banc de sable, et

elles occupent à-peu-près un espace de quatre milles. Il faut les laisser toutes trois à gauche, ainsi qu'un grand banc de sable qui est à la queue de la troisième, qui peut avoir un mille et qui ne se découvre pas. Vis-à-vis de ce banc et de la dernière de ces îles, on voit, sur la rive droite, deux criques qui ne sont navigables ni l'une ni l'autre. Le canal de la gauche est absolument impraticable ; celui de la droite donne quinze et vingt pieds d'eau.

Deux milles après la fin du banc, on rencontre une île située au milieu de la rivière et fort élevée ; on la laisse à gauche. Trois milles plus bas que la tête de cette île, on en trouve une seconde de la même élévation ; on la laisse à droite, le chenal de la gauche étant le seul praticable. Trois milles encore au-dessous de cette dernière île, on en voit une troisième, située exactement vis-à-vis de l'embouchure de la rivière du *Cumberland* ; il faut la laisser à gauche, le canal entre l'île et la bouche du Cumberland étant souvent rempli de bois que cette rivière charie ; ce qui rend le passage de ce côté assez difficile.

Depuis les trois petites îles mentionnées ci-dessus, jusqu'à la rivière du Cumberland, distante à-peu-près de quinze milles, la navigation est, avec un peu de soin, bonne par-tout. La sonde donne quinze, dix-huit, vingt et ving-cinq pieds d'eau.

Le pays, après avoir dépassé la dernière des trois petites îles, change d'aspect; les hauteurs de la rive droite ont absolument disparu, et l'on ne voit plus de ce côté qu'un vaste plateau de terres basses et noyées.

La rivière du Cumberland peut avoir de trois cents à trois cent cinquante toises à son embouchure. Elle est navigable pour des barges de toute grandeur, pendant cent quatre-vingt milles; elle arrose de superbes terres, et la plupart de ses bords sont déjà habités. Ses bouches sont environnées de petits mamelons très-avantageusement situés pour en défendre l'entrée.

Dix milles plus bas que le Cumberland, on trouve, sur la rive gauche, la *rivière du Tenessee*, dont l'entrée est masquée par deux îles situées si près l'une de l'autre,

que sans une grande attention, on la dépasseroit sans l'apercevoir.

On voit sur la rive gauche, entre le Cumberland et le Tenessee, un petit fort en bois, dont l'objet étoit de protéger la navigation de ces deux rivières, et même de l'Ohio, pendant la guerre contre les Indiens; mais il est placé à une trop grande distance, pour remplir ce triple objet; il n'est réellement utile que pour l'Ohio.

Depuis la rivière du Cumberland jusqu'à celle du Tenessee, la navigation est excellente; la hauteur de l'eau est depuis douze jusqu'à seize et dix-huit pieds. Les terres sont basses et noyées sur les deux rives.

La rivière Tenessee est à-peu-près de la même largeur que celle du Cumberland; elle est navigable, pour toute espèce de barques, jusqu'au *Muscle-Shoals*.

Après avoir dépassé la rivière de Tenessee, le lit de l'Ohio s'élargit considérablement, et l'on arrive au *fort Massac*, au bout de onze milles, après avoir laissé plusieurs ravins sur les deux rives, et par une navigation non interrompue.

La hauteur de l'eau, pendant cet espace, est continuellement de seize, dix-huit et vingt pieds. Terres basses et noyées sur les deux rives.

Le fort Massac, ainsi appelé par les Américains, et *Massacre* par les Canadiens (1), est un poste anciennement établi par les Français, et abandonné lors de la cession de la Louisiane : il vient seulement d'être réparé, et est occupé depuis deux ans par les Américains.

On l'a construit sur un petit promontoire. Il est en bois à quatre bastions, entouré de palissades de la même forme et de la même construction que tous ceux dont nous avons parlé dans le cours de cette description. Sa garnison est composée de cent hommes commandés par un capitaine; il y a huit pièces de canons du calibre de 12 en batteries. Le défaut de cette position, quant à la navigation de l'Ohio, c'est que le canal

(1) Les Canadiens nous apprirent que les Indiens l'ayant un jour surpris, et massacré tous les Français qui étoient dedans, étoit la cause qui lui fit donner le nom du Fort Massacre.

étant sur la rive opposée, on peut très-facilement passer (sur-tout la nuit) sans craindre l'effet de la batterie.

Ce point néanmoins est très-important à garder, parce qu'il communique, à travers terres, par deux routes différentes, avec le pays des Illinois. L'une, appelée celle d'en bas qui est la plus courte, n'est praticable que dans les temps de grandes sécheresse et lorsque les eaux sont très-basses, parce qu'il y a plusieurs criques à passer qui ne sont point guéables dans les grandes eaux; alors on prend l'autre, appelée route d'en-haut; elle est beaucoup plus longue, et tient toutes les sommités du pays; elle traverse les criques ou les rivières à leurs sources. Cette route est praticable pour des voitures, mais celle d'en bas ne l'est que pour des gens à pied ou à cheval. Par la route d'en bas, on compte quatre-vingt milles jusqu'à *Kaskaskias*; par celle d'en haut, cent cinquante.

Le plateau sur lequel le fort est placé, peut avoir soixante-dix pieds d'élévation au-dessus du niveau des basses eaux; il

n'a par conséquent rien à craindre des inondations. Mais comme la rive est coupée à pic, et que le fort est placé très-près de l'escarpement qui s'éboule journellement; deux des bastions, faisant face à la rivière, sont menacés d'être emportés par le premier débordement, le fossé et la palissade ayant déjà été entraînés.

A côté du fort, on voit sept à huit maisons ou baraques occupées par des Canadiens, tous employés à la chasse ou à la conduite des bateaux; ils sont pauvres et misérables.

Le capitaine Pike commande dans le fort. Il m'a très-bien reçu pendant les deux jours que j'ai passés chez lui; mais au moment de mon départ, soit réminiscence, soit qu'il eût reçu des ordres, ainsi qu'il me le dit verbalement, il a pensé dans sa sagesse devoir m'arrêter. En conséquence à cinq heures du matin M. le capitaine Pike, accompagné de quatre fusilliers et de tout son état major, y compris le chirurgien, vint s'établir dans mon bateau avec toute sa suite, en me déclarant, avec beaucoup

de dignité, qu'il se croyoit, en conscience, obligé de m'arrêter, étant instruit, ajouta-t-il, que j'étois *infatigable* à faire la reconnoissance de l'Ohio, et de tous les États de l'Ouest. Je lui fis voir sur-le-champ mes manuscrits sans hésiter; et comme ils ne contenoient que des notes géographiques et quelques observations locales, bien plus propres à instruire ses concitoyens qu'à leur nuire, il se consulta avec son conseil; mais comme aucun des membres, ni lui, ne savaient lire le français, il y eut un moment d'incertitude sur le parti que l'on prendroit, lorsque soudain M. le capitaine Pike, comme inspiré, ouvrit un avis qui me fit véritablement changer de couleur; ce fut d'envoyer tous mes papiers à Philadelphie, et prendre les ordres du gouvernement. (Il y a du fort Massac à Philadelphie au moins mille milles, c'est-à-dire près de quatre cents lieues.) Heureusement pour moi que le chirurgien, homme de bon sens, observa qu'il faudroit plus de huit mois avant d'obtenir une réponse, et qu'il seroit bien cruel de me retenir tout

l'hiver, moi et mon équipage, si, comme il le croyoit, je n'avois rien fait qui fût contraire aux lois du pays, puisque tout le monde avoit le droit de voyager dans les États-Unis, et même sans passe-port. M. le capitaine Pike fut frappé de la sagesse de cette observation, et l'on décida unanimement que je pourrois continuer ma route, en prenant toutefois la précaution de me mettre à bord un officier, avec ordre d'y rester tout le temps que je serois sur le territoire des États-Unis : ce fut le capitaine Taylor qui fut chargé de cette importante mission. Au surplus, M. le capitaine Pike est, dans le fond, un fort bon homme, et des politesses duquel je n'ai eu qu'à me louer. Il n'auroit probablement pas commis cette bévue, sans les conseils de quelques esprits toujours inquiets et turbulens.

Deux milles plus bas que le fort Massac et sur la rive gauche, on trouve une crique appelée *Massac's-Creek :* elle n'est point navigable.

Immédiatement après le fort Massac, l'Ohio s'élargit sensiblement, et son cours devient

devient plus lent; il circule à travers un pays très-bas; sur la rive droite, on voit une espèce de digue naturelle qui court parallèlement avec les bords de la rivière, mais en arrière de cette digue, les terres sont généralement basses et noyées.

On descend vingt-trois milles, sans trouver aucune variation de terrains, pendant lesquels l'Ohio, qui a couru quelque temps à l'Ouest, fait brusquement un coude vers le Sud, et on parvient à une petite île appelée *Cash-Island.* Un peu avant d'y arriver, on laisse deux criques à gauche et une à droite; aucunes ne sont navigables. Pendant ces vingt-trois milles, la navigation est parfaitement bonne, et la hauteur de l'eau est toujours de quinze à vingt-cinq pieds.

On laisse cette île à gauche, et on prend le chenal de la droite, en observant de ranger l'île le plus près possible, pour éviter un grand banc de sable adhérent à la rive droite.

Trois milles après Cash-Island, on laisse, sur la rive droite, *Cash - Creek*; et enfin six milles au-dessous de cette crique, on trouve les bouches de l'Ohio.

Le pays continue à être bas et noyé, la navigation est régulièrement la même, et la hauteur de l'eau ne varie guère entre vingt et vingt-cinq pieds.

L'Ohio, à son embouchure, n'offre rien de remarquable; sa largeur est à-peu-près la même que celle du fleuve Mississipi; tous les bords en sont bas et marécageux, ainsi que les terres qu'arrose ce fleuve.

Vis-à-vis de son embouchure, l'Ohio a déposé une grande quantité de sable; ce qui a formé un banc très-considérable qui barre une partie du Mississipi, et rend ce passage très-difficile, ainsi que nous l'expliquerons dans le chapitre qui traitera de la navigation de ce fleuve.

En général toutes les distances marquées sur les cartes de Hutchins et autres, sont toutes trop fortes et infidelles, principalement depuis le rapide jusqu'à la bouche de l'Ohio.



CHAPITRE XV.

TABLE des distances du cours de l'Ohio, depuis Pittsburg jusqu'à ses bouches.

De Pittsburg	milles.	
à l'île Hamilton.	1	»
Sa longueur.	1	1/2
à l'île longue.	3	»
Sa longueur.	6	1/2
à un petit rapide.	1	»
à une petite île fort basse. . .	3	»
Sa longueur.	1	»
à Logstown.	6	»
à Crow-Island.	1	»
Sa longueur.	1	»
au grand Beaver-Creek. . .	4	»
à une petite île basse. . . .	5	»
Sa longueur.	2	»
à la grande île.	2	»
Sa longueur.	1	»
à Bird-Town.	2	»
	41	»

De Pittsburg	milles.	
De la part ci-contre. .	41	»
au petit Beaver-Creek. . . .	3	½
à une île sans nom. . . .	5	»
à deux îles sans nom. . . .	5	»
à Yellow-Creek.	3	»
à la tête de la première des Black's - Island, ou îles noires.	1	»
Leur longueur.	5	½
à Judah Campbell.	1	½
à Kings - Creek.	2	»
aux îles de Brown.	»	½
aux premières maisons de Mingo's-Bottom.	5	»
à l'île Henderson.	3	»
à Buffalo.	3	»
à Carpenter's-Station. . . .	5	½
à Short's-Creek.	4	»
à la tête de la première des trois îles.	1	»
Leur longueur.	4	»
à Weeling - Creek.	1	½
à M.c Mann's-Creek.	2	»
	97	»

De Pittsburg	milles.	
De la part ci-contre .	97	»
à Dely's-Station.	5	»
à Captels's - Island.	4	»
à Captel - Creek.	2	»
à Fish-Island.	5	»
Sa Longueur.	1	»
à deux petites îles.	1	»
à Sun-Fish-Creek.	5	»
à Opossum - Creek.	5	»
à Fishing-Creek.	8	½
à Long-Reach. . . . , . .	5	»
Sa longueur.	12	»
à l'île déchiquetée.	8	½
à Middle-Island. . , ...	1	½
Sa longueur.	5	»
à French-Creek.	5	»
à la première des îles des trois frères.	1	»
Leur longueur.	4	½
aux deux petits bancs de gravier.	1	½
à Calf-Creek.	2	½
à Bull - Creek.	2	»
	172	»

De Pittsburg	milles.	
De la part ci-contre. .	172	»
au petit Muskingum. . . .	5	»
à la tête de l'île Duval. . . .	1	»
Sa longueur.	2	½
au grand Muskingum. . . .	1	»
à une petite Creek.	3	»
à une petite île.	1	½
à une autre petite île. . . .	3	»
à une troisième.	3	»
au P.t Kanhawa.	3	»
à Belpré.	1	»
au petit Hock-Hocking. . .	7	»
au grand Hock-Hocking. . :	6	½
à Lees-Creek.	2	½
à Belleville-Island.	2	»
au trou du Diable.	8	»
à l'île Anderson.	6	»
à une petite île basse. . . .	7	»
à la ferme d'Abraham. . . .	2	»
à deux petites îles.	2	»
Leur étendue.	2	½
à Mill's-Creek.	»	½
à la première île.	1	»
	243	»

De Pittsburg	milles.	
De la part ci-contre. .	243	»
à la seconde île.	2	»
à Tartt's-Fall	2	»
à l'île Robertson.	19	»
à Taylor-Island.	3	»
à Pointe-Plaisante.	6	»
à Gallipolis-Island.	3	»
Sa longueur.	2	»
à une petite île sans nom. .	4	»
à Racoon-Creek.	8	»
à la petite Guiandot. . . .	7	»
à la grande Guiandot. . . .	8	½
à Twelve-Poles-Creek. . . .	9	»
à la grande Sandy-River. . .	6	½
à un Creek sans nom. . . .	3	»
à un torrent.	12	»
à la petite Sandy-River. . .	5	»
à une crique large de huit toises.	13	½
au petit Scioto.	2	»
à Tigre-Creek.	6	»
au grand Scioto.	5	»
à Kenekena-Creek.	11	»
à Turkey-Creek.	2	»
	382	½

De Pittsburg	milles.	
De la part ci-contre. .	582	½
à l'habitation Michel. . . .	4	»
à une pointe saillante. . . .	8	»
à la saline.	2	»
à Graham.	9	»
à Middle-Island.	5	»
à Donaldson-Creek.	3	»
aux trois îles.	5	»
à Manchester.	2	»
à Izicks-Creek.	1	»
à Cabin's-Creek.	5	»
à Brush's-Station.	2	½
à Limestone.	4	»
à Lawrence-Creek	4	»
à Eagle-Creek.	2	»
à Red-Oak-Creek.	2	½
à Lees-Creek.	2	½
à Lees-Station.	1	»
à White Oak-Creek.	3	»
à Bracking-Creek..	3	»
à Bull-Skin-Creek.	3	»
à Locust-Creek.	2	½
à Hot's-Creek.	3	»
	455	½

De Pittsburg	milles.	
De la part ci-contre. .	455	½
à un grand coude.	4	»
à la crique de Douze milles. .	12	»
à la crique de Neuf milles. .	3	½
à Selma-Creek.	5	»
au petit Miami.	3	½
à Cincinnati.	9	»
à Mill's-Creek.	2	½
à Syms-Station. . . , . .	11	»
au grand Miami.	5	½
à Tanners - Creek.	3	½
à Wilson-Creek.	1	½
à Hogans-Creek.	1	»
à Woolpers-Creek.	3	»
à l'île aux Perruches. . . .	3	»
à Guns - Powder - Creek. . .	7	»
à Landing-Creek.	1	»
à Big-Bone.	2	»
à Steel's-Creek.	2	¼
à une crique sans nom. . .	5	½
à Elk-Creek.	7	»
à Cool's-Station.	12	»
à Indian-Creek.	5	½
	565	¾

De Pittsburg	milles.	
De la part ci-contre. . .	565	$\frac{3}{4}$
à la rivière de Kentucky. . .	5	$\frac{1}{2}$
au petit Kentucky.	2	$\frac{1}{2}$
à Indian-Kentucky.	6	»
à une crique sans nom. . . .	4	»
à une autre crique.	5	»
à une autre crique.	10	$\frac{1}{2}$
à l'île de Dix-huit milles. . .	12	»
à une crique.	7	»
à l'île de Douze milles. . . .	4	»
Harrod's-Creek.	4	»
à Goose-Creek.	1	$\frac{3}{4}$
à Louisville.	8	»
à Salt-River.	28	»
à Otter-Creek.	6	»
Ohio-Pio-Mingo.	5	»
à Does-Run.	5	»
à Falling-Spring.	4	»
à French-Creek.	7	»
à Buck's-Creek.	6	»
à une petite île.	4	»
à une autre île.	2	»
à Windot's-Creek.	1	»
	700	»

De Pittsburg	milles.	
De la part ci-contre. . . .	700	»
à Preston-Creek.	10	»
à Blue-Creek.	2	½
à Helin's-Creek.	7	½
à l'île Dardada.	2	»
à Little-Yellow-Creek. . .	8	»
à Harden's-Creek.	4	»
à une troisième crique. . .	9	½
à Clover-Creek.	5	»
à Jefferson-Creek.	6	»
à Anderson's - Creek. . . .	13	»
à un banc d'ardoise. . . .	2	»
Sa longueur.	2	»
à Blackfort - Creek.	8	»
à un grand banc de sable. . .	2	»
Sa longueur.	3	»
à deux îles.	6	»
à Yellow-Bank.	6	»
à une île sans nom. . . .	3	»
à une autre île.	3	½
Sa longueur.	1	½
à Little-Pidgeon-Creek. . . .	8	»
à une île sans nom.	4	½
	817	»

De Pittsburg	milles.	
De la part ci-contre.. . . .	817	»
Sa longueur.	2	½
à Green-River.	3	»
à Pidgeon-Creek.	9	»
à une petite île.	6	»
à Red-Bank.	6	»
à une île.	2	½
à un coude.	9	»
à l'île du Diamant.	5	½
Sa longueur.	4	»
à une longue île.	7	½
à High-Land-Creek.	10	»
à la rivière Wabash.	7	½
à la première des trois petites îles.	2	½
Leur longueur.	4	»
à une petite île.	4	»
à la crique de la saline. . .	9	»
à Trade-Creek.	8	»
à la Caverne.	7	»
à une grosse île.	1	½
Sa longueur.	3	½
à une crique sur la rive gauche.	4	»
	931	»

De Pittsburg	milles.	
De la part ci-contre. . . .	931	»
à un autre crique sur la rive gauche.	1	½
à une petite île.	1	½
à une autre île.	3	»
à la première des trois petites îles.	3	»
Leur longueur.	4	»
à une grosse île.	3	»
à une autre.	3	»
à la rivière du Cumberland. .	3	»
à la rivière de Ténessé. . . .	10	»
au fort Massac.	11	»
à Massac-Creek.	2	»
à Cash-Island.	23	»
à Cash-Creek.	3	»
aux bouches de l'Ohio. . . .	6	»
Total	1008	»

CHAPITRE XVI.

Description militaire de la partie du fleuve Mississipi, depuis les bouches de l'Ohio jusqu'au pays des Illinois. — Observation essentielle. — Ile Buffalo. — Température. — Ile des Élans. — Pointe à la Perche. — Iles à Charpon. — Iles à Courcy. — Accident fâcheux. — Iles anglaises. — Vignes. — Chaînes de roches. — Rapidité du courant. — Cap à la Cruche. — Sables mouvans. — Pélicans. — Cap Girardot. — Remarque sur les castors. — Iles du Vérrier. — Fausses Anses. — Rivière de glaise. — Rivière aux pommes. — Rivière aux vases. — La tour. — Indiens vagabons. — Précautions qu'il faut prendre. — Iles aux aîles. — Cap des cinq hommes. — Iles à

la merde. — Rivière S.te-Marie. — Récapitulation des distances. — Raisons qui s'opposent à ce que l'on puisse jamais avoir une bonne carte du cours de ce fleuve.

Avant de parler du fleuve du Mississipi, de cette grande artère de l'Amérique septentrionale, il est nécessaire de faire ici une observation.

Obligé, en entrant dans le Mississipi, de remonter une partie de ce fleuve pour aller gagner le Missouri, et voulant rendre compte des objets dans le même ordre que nous les avons vus, notre narration sur le fleuve Misissipi sera nécessairement coupée et interrompue, c'est-à-dire, que nous parlerons d'abord du Mississipi, puis de l'Ohio jusqu'au Missouri, pour ne le reprendre depuis l'Ohio jusqu'à la Nouvelle-Orléans, qu'après avoir rendu compte du pays des Illinois et du Missouri.

Ce fut le 2 août que nous entrâmes

dans le fleuve du Mississipi; la journée étoit une des plus chaudes que nous ayons éprouvée dans l'Amérique septentrionale. Le thermomètre de Farenheit est monté à 97 degrés; une hache exposée au soleil pendant une heure, avoit atteint un tel degré de chaleur, qu'on ne pouvoit la tenir à la main. Les vents étoient Sud, le temps lourd et l'air épais.

Immédiatement en rentrant dans le fleuve, après avoir doublé la pointe du Nord qui sépare les eaux du fleuve de celles de l'Ohio, on laisse à gauche une *grande batture* (1), formée par l'Ohio; elle est longue, plate, et couverte de jeunes peupliers. Là, les deux rives du fleuve sont basses et noyées, et l'on ne voit rien à l'horizon qui indique qu'il y ait, à peu de distance, des terres plus élevées. Par cette raison, la rive droite du fleuve qui est op-

---

(1) Sur le Mississipi, le langage change; *batture*, signifie banc de sable; *boire le filet*, signifie boire la goutte; *fumer la pipe*, signifie se reposer; *bayou*, une petite rivière, etc.

posée

posée à la bouche de l'Ohio, ne pourra jamais être propre à construire aucun ouvrage, à moins d'employer des travaux qu'il n'est pas permis d'entreprendre dans un pays encore presque désert.

A trois milles de la bouche de l'Ohio, en remontant, on trouve une île appelée *du Buffalo;* elle peut avoir un mille de longueur; on la laisse à gauche; elle est bien boisée, et ses terres sont assez élevées; leur qualité est de l'espèce noirâtre. On remarque, sur les deux rives du fleuve, des saules qui sont tous de la même élévation; ils ressemblent aux plus beaux peupliers d'Italie, et sont rangés naturellement dans une telle symétrie, que l'un ne dépasse pas l'autre: ce qui, dans le lointain, produit l'effet d'une belle décoration.

Lorsque l'on a doublé la pointe Buffalo, on trouve à un demi mille de distance l'*île des Elans.* Elle est toute nouvellement formée: les saules qu'on y voit ont tout au plus deux à trois ans. Les deux passes sont également bonnes; cependant lorsque les eaux sont basses et qu'on remonte, on

préfère de prendre le canal de la droite, et de laisser l'île à gauche.

On prolonge l'île des Elans pendant un mille, et un mille et demi plus haut, on trouve, sur la rive droite, la pointe à *la Perche*, ainsi appelée à cause de la quantité de grands saules dont la rive est bordée; ils sont encore plus élevés que ceux que nous venons de décrire : il y en a qui ont jusqu'à soixante pieds.

Entre l'Ile des Elans et la pointe à la Perche, le courant est plus doux que depuis cette île jusqu'à la bouche de l'Ohio, où il est si violent qu'on fait à peine un mille et demi en deux heures, encore faut-il des efforts tels, que le meilleur rameur Canadien ne peut ramer plus d'un quart d'heure sans se reposer.

Un demi mille plus haut que la Pointe à la Perche, on trouve à droite les *Iles à Charpon.* Elles sont trois qui se suivent, et occupent à-peu-près chacune un mille, y compris les canaux qui les séparent.

Les terres continuent toujours à être basses et noyées, à une très-grande distance

sur les deux rives; mais elles sont de la plus belle qualité : la croûte végétale a depuis douze jusqu'à dix-huit pieds.

A trois milles au-dessus de ces îles, on arrive aux *Iles à Courcy*. Il y en quatre qui occupent deux milles. Ces trois milles se font à la cordelle (1).

Il faut, avant d'arriver aux îles à Courcy, passer entre deux grands bancs qui les précèdent, et aller gagner la rive droite, laissant les îles à droite, ce qu'on appelle traverser; c'est le seul côté praticable pour la cordelle, l'autre étant à pic et encombré d'arbres, ce qui rend ce passage très-difficile. Avec une sonde de vingt-cinq brasses, quoique les eaux fussent basses, nous n'en avons pas trouvé le fond.

Aussitôt après avoir dépassé la dernière

(1) Aller à la cordelle, c'est jeter sur une des rives un cordeau très-long, que les Canadiens saisissent, et avec lequel ils tirent et remontent le bateau; mais il faut que les eaux soient basses, et que les bancs de sable découvrent pour la commodité des hommes: lorsque les eaux sont hautes, ou les rives escarpées, ce moyen est impraticable.

des îles à Courcy, on prend à gauche pour éviter un banc de sable très-dangereux; il y a bien un passage à droite, mais le courant est si fort, qu'il n'est praticable qu'en descendant le fleuve.

C'est en exécutant cette traversée, que nous éprouvâmes un très-fâcheux accident. Nos rameurs exténués, en voulant maîtriser le courant, lâchèrent prise tout-à-coup; notre bateau dériva si précipitamment et avec une telle force, qu'il fut porté sur un chicot qui le creva dans la hanche, et nous n'eûmes que le temps de l'échouer sur la plus voisine d'une de ces îles, où nous passâmes tout le reste de la journée à réparer ce dommage.

Nous avons acquis depuis notre départ de l'Ohio, la certitude que d'ici au Missouri nous ne pourrions jamais faire plus de trois lieues par jour, et même deux, quoique notre bateau fût armé de vingt rames. La rapidité du courant, l'immense quantité d'arbres réunis et amoncelés sur les deux bords du fleuve, au point de remplir quelquefois la moitié de son lit; leur position

transversale qui change son cours et augmente encore sa rapidité, rendent cette navigation très-pénible et très-dangereuse ; parce que l'on est toujours dans l'alternative, ou de se briser sur les arbres, ou de s'ensabler sur les battures (1).

Nous avons calculé que le courant du fleuve, en cet endroit, est de six à sept milles à l'heure, et souvent de neuf, dans les canaux formés par les îles.

Les terres continuent à être basses et noyées.

On fait neuf milles et on arrive aux *Iles Anglaises*, appelées par les *Canadiens grandes Iles à Courcy*, et par les Indiens *Taiouwapeti*. Ces îles occupent six milles, et sont au nombre de douze, rangées en groupe, toutes de différentes grandeurs ; chacune d'elles offre des passages, mais le plus prudent est de les laisser toutes à droite : indépendamment de ce que le courant est plus doux en prenant le canal à gauche, on gagne près de six milles. La

(1) C'est ce que les Canadiens appellent *chicots*.

navigation depuis les petites îles à Courcy jusqu'à celles-ci, est bonne; les différens bancs qu'elles forment entre elles et qui découvrent, donnent une grande facilité pour remonter à la cordelle.

Nous vîmes sur ces îles une grande quantité de gibier de toute espèce; chevreuils, ours, buffalos; nous tuâmes un de ces derniers.

Depuis la bouche de l'Ohio jusqu'ici, on ne trouve ni crique ni ruisseau, et l'on n'aperçoit aucune source quelconque.

Après les îles Anglaises, on voit distinctement que les terres commencent à s'élever et cessent d'être noyées; mais elles deviennent d'une mauvaise qualité; ce ne sont plus que des roches ou du gravier mêlé d'une terre rougeâtre. On aperçoit au loin une chaîne de hauteurs appelée *Montagne de Taiouwapeti ;* elles courent Nord et Sud, et parallèlement au fleuve.

Toute cette partie est couverte de vignes de la grande espèce; elle diffère cependant de celle que l'on trouve dans le Nord, en ce que le bois n'en est pas aussi gros : les

raisins en sont plus petits, plus rouges et plus doux; elle monte de même jusqu'au sommet des plus grands arbres.

A un demi mille de la dernière des îles Anglaises, on trouve sur la rive gauche une chaîne de rochers appelée la *Petite Chaîne*. Il faut tenir la rive droite. Deux milles plus haut, on en trouve une seconde qui s'étend presque jusqu'au milieu du fleuve; elle s'appelle la *Grande Chaîne*, et tient un mille. Comme les rochers qui forment cette dernière chaîne sont détachés les uns des autres, ils laissent entre eux une infinité de petits passages que l'on préfère franchir avec un bon pilote, malgré les dangers à courir, que de prendre tout-à-fait à droite où l'on trouve un courant si violent, qu'il faut beaucoup de temps et de grands efforts pour le remonter; au lieu qu'en passant à travers les rochers, les eaux sont presque dormantes. Nuit orageuse; pluie mêlée de tonnerre et d'éclairs; vents N. N. E.

Après les grandes chaînes de rochers, en tenant toujours la rive gauche, la naviga-

tion continue à être douce et facile. On fait quelquefois jusqu'à un mille et demi à l'heure.

Ici les terres sur les deux rives s'élèvent en pente douce et ne sont plus noyées ; elles sont mêlées de roches, de graviers et de bonnes terres. On voit aussi, de temps à autre, de petits ruisseaux qui prennent leurs sources dans les hauteurs de Taiou-wapeti. La qualité de leurs eaux est très-inférieure à celle du fleuve.

Les bords du fleuve sont ici très-dangereux par la raison qu'ils sont couverts d'un sable mouvant qui change très-souvent de place. On ne sauroit y marcher sans risquer d'être aussitôt englouti. Mon chasseur pensa en être la victime en mettant pied à terre ; et sans son fusil qu'il mit sur-le-champ en travers, il y eût infailliblement péri : nous ne pûmes l'en retirer qu'en lui jetant des cordes à l'aide desquelles nous le halâmes à bord. On reconnoît ces sables à leur luisant qui joue le poli du miroir, et à leur humidité qui résiste à l'ardeur du soleil le plus chaud.

On fait six milles, et l'on trouve sur la rive gauche le *Cap-à-la-Cruche*. C'est une pointe de roche très-élevée et à pic, en avant de laquelle il y a un épi de roches, à fleur d'eau, qui s'étend assez loin, et sur lequel il seroit très-dangereux de se jeter : on le distingue parfaitement aux *brisans*.

La navigation, pendant six milles, est bonne, en observant de tenir toujours la rive gauche.

Arrivé au Cap-à-la-Cruche, il faut traverser une partie du fleuve pour aller gagner une île opposée, qui est bordée d'un grand banc de sable très-commode pour remonter les bateaux à la cordelle. On évite par-là un courant très-violent qu'on rencontre sur la rive gauche, et qui commence immédiatement après avoir doublé le Cap-à-la-Cruche.

Trois milles plus haut que le Cap-à-la-Cruche, on laisse à gauche la petite *Ile de la Ferrière*.

Nous apperçûmes ici vers les quatre heures du soir, à l'horizon, une espèce de ruban blanc s'étendant très-loin ; c'étoit

une troupe de pélicans, appelés par les Canadiens *grands gosiers.* Ils venoient du Nord et couroient vers le Sud. C'est au mois de juin qu'ils commencent à arriver dans cette latitude pour descendre vers le Sud, à mesure que le froid approche; aussi, dans le mois de décembre, en voit-on une innombrable quantité à la Nouvelle-Orléans, où ils passent communément l'hiver, et font leurs petits. Ces oiseaux voyagent toujours en troupes. Arrivés sur un fleuve ou toute autre grande rivière, ils se placent tous en ligne, de manière à barer tout le lit, la tête tournée contre le courant, et se laissent ainsi dériver. Tous les poissons qui se présentent sont avalés et mis dans la grande poche. Lorsque la rivière ou le fleuve n'est pas assez vaste pour contenir toute une troupe, ils se placent sur deux lignes. Ils donnent la préférence au Mississipi et au Missouri, sur toutes les autres rivières, à cause de leurs eaux troublées.

On fait encore un mille et demi après la petite île de la Ferrière, et l'on arrive au *Cap Girardot.* Il faut tenir la rive gauche

pour profiter d'un contre-courant très-fort qui s'étend depuis cette dernière île jusqu'au Cap Girardot. Distance trois milles.

Le Cap Girardot est le premier point militaire que l'on trouve sur le fleuve depuis la bouche de l'Ohio (1), les deux rives étant ou noyées, ou interrompues par des rochers.

Le Cap Girardot est, au contraire, un bloc de granit recouvert d'une croûte végétale d'un pied; il commande tout le fleuve qui, au moyen d'une pointe ou d'une alluvion très-considérable sur la rive opposée, se trouve réduit à un mille de largeur tout au plus. Il faut donc, pour éviter les bas-fonds dont l'alluvion est environnée, que tous les bateaux rangent la rive droite de très-près, c'est-à-dire, à la demi-portée du canon.

La partie supérieure du bloc ou mamelon A. (Voyez le plan) n'est dominé

(1) On verra, à la suite de cet ouvrage, que c'est également le premier point sur la rive Ouest du fleuve, depuis la Nouvelle-Orléans, ce qui le rend d'autant plus important.

par aucune hauteur. La partie qui fait face au fleuve est escarpée et inaccessible ; un ravin large et profond l'environne au Nord et à l'Est. Sur le côté Sud, est une pente assez douce qui va mourir dans des terres basses et quelquefois marécageuses. Au pied de la falaise, il y a un abri et un mouillage excellent pour les bâtimens.

Le Cap-Girardot doit donc suppléer à ce qui manque à la rive droite du Mississipi, au point qui correspond à l'embouchure de l'Ohio. Placé à quarante-trois milles et demi seulement au-dessus de cette embouchure, cette position menace tout ce qui voudroit déboucher par cette rivière, et couvre, de ce côté, parfaitement la place de Saint-Louis, qui peut lui porter du secours en vingt-quatre heures. C'est par cette raison que nous pensons que c'est la véritable station des galères, lorsqu'il y aura un fort assez respectable pour les protéger.

L'importance de ce poste n'a pas échappée à M. Laurimier, Français, au service d'Espagne, dont les talens militaires et la grande influence sur les nations indiennes

sont très-utiles à cette puissance ; il s'y est établi avec les *Chawanons* et les *Loups* qu'il commande ; et y a bâti une très-belle ferme, où il fait sa résidence.

Le fleuve dans les grandes eaux monte ici jusqu'à soixante-dix pieds.

Pendant mon séjour au Cap Girardot, en visitant un des villages de la nation des *Loups*, j'ai trouvé un blanc qui venoit de s'établir parmi eux. Ce nouveau colon, dans son défrichement, avoit détruit un établissement de castors. En examinant, avec le propriétaire, la dévastation qui venoit d'avoir lieu sur les habitations et les digues de ces industrieux animaux, je fus frappé d'en apercevoir un, parmi ceux qui avoient été pris et tués, dont la peau étoit absolument dépourvue de poils, et le corps tout écorché. J'imaginai d'abord que c'étoit l'effet de quelque maladie attachée à l'espèce de ces animaux ; mais mon hôte, à qui je fis part de mon observation sur cette particularité, me répondit que c'étoit l'esclave de la famille : que l'on en trouvoit un semblable dans presque tous leurs établis-

semens ; et voici ce qu'il me raconta à ce sujet :

« Dans chaque famille, me dit-il, ou
» établissement de castors, il y en a un qui,
» en venant au monde, est destiné à être
» esclave. Au moment de sa naissance, les
» vieux castors lui font l'opération de la
» castration. Dès-lors les emplois les plus
» vils et les plus pénibles lui sont réservés;
» notamment celui de servir de traîneau
» pour le charrois des bois. Lorsque les
» castors ont décidé une coupe de bois; que
» les arbres sont coupés, détaillés, et qu'il
» n'est plus question que de les transpor-
» ter, alors l'esclave s'empare du morceau
» coupé, l'embrasse fortement entre ses
» deux pattes de devant, tandis que les
» castors libres le saisissent par la queue,
» et le traînent de cette manière jusqu'au
» lieu de leur destination; ce n'est qu'arrivé
» là qu'il a la permission de s'en dessaisir.»

Si le fait est vrai, ainsi qu'il m'a été raconté, et que je le transmet au lecteur avec la même simplicité qu'il m'a été donné, il n'est pas étonnant que le corps

de cet animal soit ainsi écorché et sans poils, par la friction continuelle qu'il doit éprouver lorsqu'il est traîné de la sorte parmi les ronces, les pierres et les rochers. Ce que je puis assurer sur cette anecdocte, c'est que le castor que je vis étoit véritablement sans poils, couverts de cicatrices vieilles et nouvelles; et quoique mâle, il étoit sans testicules.

A un demi mille du Cap Girardot, se jette sur la rive gauche une crique sans nom, presqu'à sec pendant l'été; un demi mille plus haut, on trouve l'île du *Verrier* qu'on laisse à droite. La navigation, pendant ce mille, est assez douce; mais l'île étant très-large et rétrécissant le lit du fleuve, il y a dans les canaux qu'elle forme un courant extrêmement rapide : il faut quitter la rive gauche, et traverser pour aller gagner l'île (1) qui est environnée de bancs faciles pour l'usage de la cordelle. La

(1) Toutes ces traverses se font avec une extrême difficulté, et quelle que soit la bonté des rameurs, on perd souvent en dérivant un et deux milles; il faut traverser le moins qu'on peut.

rive gauche du fleuve, indépendamment de son extrême rapidité, est encore remplie d'un amas considérable d'arbres morts qui encombrent la moitié du canal; mais ces sortes d'obstacles ne sont que momentanés; ils disparoissent assez ordinairement l'année suivante et vont embarrasser un autre point du fleuve.

Après avoir prolongé l'île du Verrier qui a deux milles, et fait trois autres milles, on arrive aux *Fausses-Anses*, situées sur la rive droite. Il faut encore ici traverser une partie du fleuve pour gagner une grande batture qui découvre, et où le courant est moins fort. A un mille des Fausses-Anses, on laisse à droite une île sans nom; elle est toute nouvellement formée depuis deux ans.

Deux milles et demi au-dessus de cette île, on en laisse encore une autre à droite dont le nom est également inconnu. Le courant, pendant ces deux milles et demi, est assez modéré et la navigation facile. On tient la rive droite qui est bordée de roches plates et

et très-commodes pour remorquer les bateaux.

Un mille plus haut que la dernière île, la rive du côté droit devient une côte de fer; ce sont d'énormes roches dont l'élévation n'est pas moindre que de deux cents pieds et à pic. La rive gauche, au contraire, est noyée.

On prolonge cette côte de fer durant un mille, et on trouve sur le même côté la *rivière de Glaise*, qui est effectivement remplie d'une terre de cette qualité; elle peut avoir vingt à vingt-cinq toises à son embouchure; elle arrose des terres basses et noyées, et est presqu'à sec pendant l'été.

Quatre milles au-dessus et sur la même rive, se décharge *la rivière aux Pommes*; elle a quarante à quarante-cinq toises de largeur à son embouchure; et quoique ses eaux soient fort basses pendant les temps de sécheresse, il y en a cependant toujours assez pour la navigation des canots.

Vis-à-vis la rivière aux Pommes et sur la rive opposée, se jette celle *aux Vases*.

Son embouchure est masquée par une île très-considérable qui forme deux passages. Le premier en montant est le meilleur.

On remonte cette rivière avec des canots, pendant soixante milles : elle est navigable toute l'année. Les terres qu'elle arrose sont de la plus grande fertilité, mais noyées à une très-grande distance.

A quatre milles au-dessus de la rivière aux Vases et sur le côté droit du fleuve, on trouve ce qu'on appelle la *Tour.*

C'est une grande masse de rochers détachée de la rive droite à-peu-près de vingt-cinq toises ; sa forme ronde, son isolement et son élévation l'ont fait nommer la *Tour* par les premiers voyageurs. A l'exception d'une immense quantité d'oiseaux de toutes les espèces dont ce rocher est couvert, il n'offre rien de curieux (1).

Six semaines avant notre passage ici, une famille américaine, composée de douze

(1) S'il n'étoit point dominé de très-près par la rive droite, ce seroit un point très-important sous des rapports militaires.

personnes, y a été entièrement massacrée : elle s'étoit campée à la nuit tombante vis-à-vis la Tour sur la rive gauche du fleuve. Un peu après leur débarquement, deux *Chikassaws* vinrent les visiter d'un air amical, et demandèrent des vivres et du rhum; on s'empressa de leur en donner, et ils parurent s'en aller très-contens; mais à la pointe du jour, une troupe de vingt Indiens attaqua cette malheureuse famille, et l'égorgea impitoyablement, hommes, femmes et enfans.

Ces meurtres sont très-communs, et se commettent presque toujours par des Indiens proscrits qui, chassés de leurs tribus pour vol ou autre mauvaise action, courent les bois, pillent et tuent tout ce qu'ils peuvent rencontrer.

Ce sont ordinairement les Chikassaws qui commettent ces sortes de brigandages. Quelquefois cependant ces meurtres ont lieu par représaille. Un Indien a-t-il éte tué par un blanc, dès que la nouvelle en est parvenue, la nation entière jure d'en tirer vengeance, et de répandre la même quantité

de sang que l'on en a versé. En conséquence, le premier blanc qui se présente, étranger ou non, est tué.

Lorsque l'on craint ces sortes d'attaques, il faut se camper dans les petites îles après les avoir bien visitées, ou ce qui est mieux encore, il faut avoir une petite ancre et la jeter à quelque distance du rivage. C'est à cette précaution, que nous prîmes souvent, et que nous ne saurions trop recommander à ceux qui voyageront dans ces déserts, que nous devons de n'avoir pas été massacrés.

Après la Tour, on fait trois milles et demi et on trouve *l'Ile aux Aîles*. Il faut la laisser à droite. Dans cet espace il y a plusieurs contre-courans sur la rive gauche qui favorisent pour remonter; sur la rive droite, le courant est impétueux.

Quatre milles et demi au-dessus de l'Ile aux Aîles, on trouve le *Cap-des-cinq-hommes* situé sur la rive gauche. On le reconnaît à une longue ligne de rochers qui le précède, et s'étend fort avant dans le fleuve, quoique adhérente à la rive. Ces rochers forment des courans excessivement violens,

mais aussitôt qu'on les a dépassés, la navigation devient douce et facile.

Trois milles au-dessus du Cap-des-cinq-hommes, sont situées les *Iles à la Merde*; (1) elles sont au nombre de quatre et occupent près de trois milles. On les laisse à gauche; et un demi mille plus haut, on trouve le lieu appelé la *Rivière Sainte-Marie*, située sur la rive gauche. Vis-à-vis son embouchure est une petite île appelée l'*Ile à la Perche*, qu'on laisse à droite.

A un mille et demi plus haut que l'île à la Perche, on trouve *l'Ile de Kaskaskias.*

Depuis le Cap-des-cinq-hommes, la navigation est bonne et même facile; mais il faut observer, lorsque l'on est à l'île à la Perche, de traverser le fleuve pour gagner la rive droite où l'on trouve un courant infiniment plus doux que sur l'autre rive.

Un mille au-dessus de l'île de Kaskaskias, on voit l'embouchure de la rivière du même nom.

---

(1) Toutes ces dénominations dégoûtantes caractérisent bien notre bas peuple.

L'aspect du pays, depuis le Cap Girardot jusqu'ici, varie peu; ce sont par-tout de petites hauteurs coupées de vallées, celles-ci sont souvent inondées, et les hauteurs couvertes de roches. Excepté le Cap Girardot, toute cette partie depuis l'Ohio jusqu'à Kaskaskias est inhabitée.

La rivière de Kaskaskias a près de soixante toises à son embouchure; elle offre en tout temps une navigation douce et sûre pour toute sorte de barges. Le village de Kaskaskias n'en est éloigné que de dix milles; c'est le premier établissement du pays des Illinois.

De la rivière Kaskaskias à celle de la *Saline* on compte dix milles, de-là à *Ste.-Geneviève* quatre, de Ste.-Geneviève au *fort Chartres* vingt, à la rivière de *Joachim* dix-huit, à celle de *Marimeck* quinze, au village de *Carondelet* quinze, à *St.-Louis* dix, et au *Missouri* quatre. (Voyez la description du pays des Illinois.

Toute cette navigation depuis la rivière Kaskaskias est excellente, et se fait à travers un pays très-bien habité appelé *Illinois*.

RÉCAPITULATION des distances depuis les bouches de l'Ohio jusqu'à celles du Missouri.

Des bouches de l'Ohio	milles.	
à l'île du Buffalo	3	»
Sa longueur.	1	»
à l'île des Elans.	»	½
Sa longueur.	1	»
à la pointe à la Perche. . . .	1	½
aux îles à Charpon. . . .	»	½
Leur longueur. . . .	3	»
aux îles à Courcy.	3	»
Leur longueur. . . .	2	»
aux îles Anglaises.	9	»
Leur longueur. . . .	6	»
à la petite chaîne de rochers. .	»	½
à la grande chaîne de rochers. .	2	»
au Cap-à-la-Cruche.	6	»
à la petite île à la Ferrière. . .	3	»
au cap Girardot.	1	½
à l'île du Verrier.	1	»
Sa longueur.	2	»
	46	½

Des bouches de l'Ohio	milles.	
De la part ci-contre	46	½
aux Fausses Anses.	3	»
à la rivière de Glaise. . . .	5	½
à la rivière aux Pommes. . .	4	»
à la Tour.	4	»
aux îles à l'Aîle.	3	½
au Cap-des-cinq-hommes. . .	4	½
aux îles à la Merde.	5	»
Leur longueur.	3	»
à la rivière Ste.-Marie. . . .	1	»
à l'île Kaskaskias.	1	½
à la rivière à la Saline. . . .	10	»
à Ste.-Geneviève.	4	»
au fort Chartres.	20	»
à la rivière Joachim.	18	»
à la rivière de Marimeck. . .	15	»
au village Carondelet. . . .	15	»
à St.-Louis.	10	»
à la bouche du Missouri. . .	5	»
	176	½

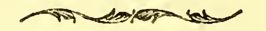
Une des plus grandes connoissances que nous ayons acquises dans ce court trajet,

sur la navigation de ce fleuve, tant par nos propres observations que par les différens renseignemens que nous nous sommes procurés, et dont il importe également à tous ceux qui voudroient, après nous, entreprendre ce voyage, d'être bien pénétrés ; c'est que, quelque soit les talens, la patience et le courage qu'on puisse y apporter, il sera toujours impossible d'obtenir, sur le cours de ce fleuve, ni des cartes, ni des détails certains qui puissent servir de guide et d'instructions utiles aux voyageurs.

En effet, le fleuve du Mississipi a non-seulement l'inconvénient d'être d'une étendue immense, de se replier en mille contours différens, et d'être intercepté par des îles innombrables, mais encore d'avoir un cours extrêmement inégal, tantôt doux, tantôt fougueux, tantôt immobile, ce qui empêchera toujours, tant que ses deux rives ne seront pas habitées, qu'on ne puisse obtenir des données justes et certaines sur les distances. Mais le plus grand de tous les obstacles, celui qui sera toujours invincible, c'est l'instabilité de son lit qui

change continuellement chaque année. Ici c'est une pointe saillante qui est devenue rentrante ; là , une île a totalement disparu ; plus loin , de nouvelles îles se sont formées ; des bancs ont changé de place ou de direction, et ont été remplacés par un canal profond ; les sinuosités du fleuve ne sont plus les mêmes ; là où il faisoit un coude , il a pris une direction droite. Tous ces ravages, tous ces désordres ne pourront être arrêtés ni maîtrisés par la main des hommes ; il seroit d'une extrême folie d'entreprendre de les décrire, ou de prétendre donner de cette étendue une carte fidèle comme nous l'avons fait du cours de l'Ohio , puisqu'elle seroit non-seulement inutile , mais dangereuse. C'est par toutes ces raisons que nous nous bornerons , par la suite, à ne donner que des idées générales sur la navigation de ce fleuve, et à ne traiter , en détail , que les points militaires les plus frappans placés sur son cours. Si nous sommes sortis de cette règle depuis l'Ohio jusqu'à la rivière Kaskaskias, c'est que cette partie du fleuve est reconnue

pour la plus difficile et celle qui varie le moins, à raison des deux chaînes de hauteurs dont ses deux rives sont quelquefois bornées, et qui fixent et maîtrisent son cours.



CHAPITRE XVII.

Pays des Illinois. — Époque de l'établissement des Français. — Caractère des habitans. — Esquisse du pays. — Observations sur les montagnes. — Conjectures. — Objections. — Ce qui est probable. — Communications. — Prairie du Rocher. — Fort S.-Charles. — S.-Philippe. — New Design. — Hull's-Station. Salines. — Bound Station. — Tombes indiennes. — Prairie du Pont. — Observations. — Kaokias. — Pays singulier. — St.-Louis. — Fort. — Position militaire de S.-Louis. — Florissant. — Marais des Liards. — S.te-Geneviève. — Lusière. — Mines. — Transport par eau. — Nomenclature des différens gramen. — Projet d'un camp retranché.

La province des Illinois est située entre le trente-septième et le quarante-cinquième degrés de latitude Nord. Les Français l'é-

tablirent en 1681, époque où Guillaume Penn jetoit les fondemens de la Pennsylvanie.

Les établissemens de la partie espagnole commencent à la *rivière de la Saline*, et finissent au *Missouri*, sur la rive droite du Mississipi. Ceux de la partie Anglo-Américaine commencent à la *rivière de la Kaskaskias*, et finissent à la prairie du Chien (1).

Les établissemens encore formés des Français, que l'on remarque dans la partie espagnole, sont *Sainte-Geneviève*, *Saint-Louis*, *Florissant* et *Saint-Charles*. Ce dernier est situé sur la rive gauche du Missouri.

Sur le côté américain on trouve encore quelques Français à *Kaskaskias*, *à la prairie du Rocher*, *à Saint-Philippe*, *à Kaokias*, *au Piorias*, *sur la rivière Rouge*, *à la prairie du Chien*, *près du Ouisconsin*, *à Chicagou*, *sur le lac Michigan*,

---

(1) La prairie du Chien est un petit bourg situé à la bouche du Ouisconsin sur les bords du Mississipi.

et le Poste Vincennes, sur la Wabash.

La plupart de ces peuples sont un composé de traiteurs, d'aventuriers, de coureurs de bois, de rameurs et de guerriers; ignorans, superstitieux et entêtés, qu'aucunes fatigues, aucunes privations, aucuns dangers ne peuvent arrêter dans leurs entreprises qu'ils mettent toujours à fin; ils n'ont conservé des vertus françaises que le courage.

Mais, rentrés chez eux, et dans leur vie privée, ils tiennent du caractère des indigènes avec lesquels ils vivent; ils sont donc indolens, paresseux et ivrognes, ne cultivent que peu ou point la terre, ne parlent plus qu'un français corrompu, espèce de jargon, et ont oublié jusqu'à la division du temps et des mois. Si on leur demande dans quel temps telle chose s'est passée, ils répondent, du temps des grandes eaux, des fraises, du maïs ou des pommes de terre. Leur observe-t-on qu'ils devroient changer telle ou telle chose reconnue d'un mauvais usage? ou leur fait-on quelques observations raisonnables sur

l'amélioration de l'agriculture, ou l'augmentation de quelques branches de commerce, on obtient d'eux, pour toute réponse : « C'est la coutume ; nos pères » faisoient comme cela; je m'en suis tiré, » il faudra bien que mes enfans en fassent autant. » Ils aiment la France et en parlent avec orgueil.

Le pays des Illinois est peut-être le seul sur lequel les observateurs qui ont écrit, n'aient point exagéré. Il est réellement encore au-dessus de toutes les descriptions qui en ont été faites, par sa beauté locale, sa fertilité, son climat, et les moyens que la nature lui a prodigués en tout genre, pour la facilité du commerce.

C'est une belle vallée au milieu de laquelle l'un des plus beaux et des plus majestueux fleuves du globe, promène son cours sinueux; après avoir reçu l'étonnant Missouri, il reçoit encore une infinité de petites rivières ou criques, toutes navigables et propres à la construction d'usines et de moulins de toute espèce.

Cette vallée est parsemée de petits lacs, de plusieurs villages, de jolis bouquets de bois, et de prairies naturelles, (1) émaillées de fleurs et de plantes les plus précieuses et les plus odoriférantes. A travers ces prairies serpente une multitude de petits ruisseaux, qui, tantôt se font entendre en se dérobant sous les fleurs, et tantôt se montrent comme pour laisser apercevoir leur lit argenté, et des eaux transparentes aussi pures que l'air qu'on y respire.

Ici ce sont de vastes prairies, unies comme la surface d'une mer tranquille, qui se confondent avec l'horizon. A droite et à gauche, des bois sombres et mystérieux, des forêts vénérables forment les lisières de ces prairies, et donnent à cet ensemble quelque chose de grand et d'imposant.

Cette vallée est bornée, à droite et à gauche, par deux petites chaînes de montagnes, parallèles aux deux rives du fleuve, et qui n'en sont jamais éloignés de plus de quatre à cinq milles.

(1) Voyez la carte particulière des Illinois.

La

La chaîne orientale commence à être aperçue de l'embouchure de la rivière de Kaskaskias, et court dans la même direction jusques vers la prairie du Chien, située deux cent quarante lieues plus haut.

Celle occidentale est visible du Cap Girardot, et court dans la même direction, à-peu-près à la même hauteur, et en suivant la même sinuosité que celle de l'Est.

Ces petites chaînes s'élèvent communément de cent cinquante, et quelquefois de deux cents pieds au-dessus du niveau des terres qui les séparent des eaux du fleuve. Ces masses de rochers sont composées, tantôt de grès, de pierres à cornéeuse, de schistes dont les sauvages garnissent leurs flèches, ou de pierres meulières, et plus souvent cependant de pierres calcaires.

Les terres qui se trouvent entre ces chaînes et le lit actuel du fleuve, forment, comme je l'ai déjà observé, de vastes prairies entrecoupées de petits bois. Ces terres sont toutes le produit de dépôts successivement occasionnés par les débordemens du fleuve. Ce qui le prouve, c'est qu'en

creusant on trouve des arbres à demi-brûlés, des morceaux de marmites, ou autres ustensiles, soit de terre ou de fer. Partout ce n'est qu'un fond de sable dont la superficie est couverte par une couche végétale d'environ trois à quatre pieds d'épaisseur, et sur laquelle croissent des plantes marines.

On ne peut donc s'empêcher de croire que ces deux chaînes de montagnes ont été baignées par le fleuve. Les coquilles diverses qu'on y trouve inscrustées; le parallélisme constant de leurs couches avec l'horizon, et qu'on voit marqués sur les rochers formés eux-mêmes par feuillets, parallèles aussi avec l'horizon; les angles saillans et rentrans qui se correspondent de l'une à l'autre de ces chaînes, sont autant d'indices qui appuient cette conjecture. Ici cependant s'offre une grande difficulté, c'est de savoir comment le fleuve aura pu couvrir à-la-fois ces deux chaînes.

Plusieurs personnes (et nous avons d'abord été de ce nombre) effrayés de la grande quantité d'eau qu'il auroit fallu pour

dérober cette surface, ont pensé que le Mississipi a pu changer plusieurs fois de lit, et couler, à différentes époques, sur certaines parties de ces deux chaînes de côteaux; mais quand on considère la correspondance des angles saillans et rentrans, et cette opposition constante des parties concaves aux parties convexes, qui expriment si bien le cours des eaux, l'on est ramené, presque malgré soi, à l'opinion que ces deux chaînes ont été à-la-fois les deux rives du fleuve.

En effet, si le Mississipi n'eût pas baigné en même temps ces deux chaînes, elles ne courroient pas toujours parallèlement et sans interruption, et l'on trouveroit de temps à autre quelques lacunes, telles qu'on en observe sur le cours de l'Ohio.

On demandera sans doute ce qu'est devenue toute l'eau qui a été nécessaire pour remplir un lit aussi large et aussi profond; voici sur cette question ce que nous avons recueilli et observé.

Si l'on considère attentivement, en des-

cendant le Mississipi, la direction de ces deux chaînes de montagnes, on voit que plus on s'approche de la mer, plus elles s'éloignent l'une de l'autre, et laissent un plus grand espace entre elles, jusqu'à ce qu'enfin celle du côté de l'Ouest fuie fort au loin, et va disparoître vers les Attakapas, tandis que celle de l'Est se dirige vers les montagnes de la Floride méridionale.

Du point où ces deux chaînes cessent d'être visibles, on trouve une étendue prodigieuse de terres de rapport; il y a de ces sortes de terrains qui ont plus de cinquante lieues de large.

A trente lieues de l'embouchure du fleuve est située la Nouvelle-Orléans, qui n'est distante du golfe du Mexique, à droite et à gauche, que de deux lieues. De cette langue de terre coule, par différens canaux, le Mississipi, qui seul a pu la former.

On sait d'ailleurs qu'autrefois cette ville étoit très-près de l'embouchure du fleuve, et conséquemment peu éloignée des bords

de la mer. Cela démontré, si l'on rapporte, par la pensée, au-dessus des Illinois, toutes les terres charroyées et déposées par le courant dans le remblai qui se trouve maintenant au-dessous de la Nouvelle-Orléans, on sera convaincu que la quantité d'eau nécessaire pour remplir et couvrir l'espace qui étoit alors entre les deux chaînes, ne devoit pas être immense, et que son volume ne paroît insuffisant aujourd'hui, que par le changement que cette quantité d'eau a produit elle-même; d'ailleurs on a vu, en 1784, au mois d'avril, dans un débordement considérable, ce fleuve s'étendre d'une chaîne à l'autre, et conduire une barge de *Kaskaskias* au *Kaokia* à travers les prairies et les terres basses inondées.

Il y a de plus de fortes conjectures que les lacs Michigan et Supérieur, se déchargeoient autrefois dans ce fleuve. La preuve en est qu'encore aujourd'hui on se rend, lorsque les eaux sont hautes, en bateaux portant de quinze à vingt milliers, de la rivière des Illinois au lac Michigan, sans

portage, en traversant un marais qui joint les sources de la rivière des Illinois avec celles de la rivière de *Chicaco* qui se décharge maintenant dans le lac Michigan.

Le *Ouisconsin* offre une preuve semblable.

Personne n'ignore que le Canada a éprouvé des tremblemens de terre très-considérables, notamment celui qui eut lieu en 1663, où, dans une seule nuit, on compta jusqu'à vingt-six secousses. L'histoire de cette colonie nous apprend que ces tremblemens se firent sentir sur un espace de plus de cent lieues de largeur, sur trois cents de longueur, depuis l'embouchure du fleuve Saint-Laurent en courant à l'Ouest.

Il est donc très-probable que le noyau de granites qui forme la chute de Niagara a été affaissé par quelques-unes de ces commotions violentes, et qu'il forçoit, avant d'éprouver cette convulsion de la nature, les eaux des lacs à se vider dans le fleuve Mississipi : ce qui, dans cette supposition, explique facilement comment les eaux du

Mississipi ont pu baigner à-la-fois les deux chaînes qui bordent son cours, et ce que sont devenues les eaux qui remplissoient le grand vide qui existe aujourd'hui sur les bords de ce fleuve, parce que la majeure partie de ces eaux se décharge dans le fleuve Saint-Laurent.

Mais nous ne donnons ceci que comme l'opinion d'un homme très-peu éclairé en matières aussi profondes; opinion que nous abandonnons à la méditation de ceux auxquels la nature révèle ses secrets.

Il y a deux communications par terre pour aller de *Kaskaskias* au *Caokia*; l'une appelée *route d'en bas*; l'autre, *route d'en haut.* La première n'est praticable que pendant l'été, la seconde l'est toute l'année.

De Kaskakias à la prairie du rocher, on compte quinze milles que l'on fait à travers des prairies naturelles, et d'un terrain extrêmement gras, qui rend cette route presque impraticable dans les saisons pluvieuses. La végétation de ces terres est si forte, qu'un homme à cheval y est dérobé par l'élévation des herbes; nous en

avons mesuré qui avoient jusqu'à vingt-un pieds de hauteur.

La prairie du rocher est un petit village situé au pied de la chaîne des rochers dont nous avons donné la description ; quatre-vingts ou cent habitans tout au plus composent sa population, et la plupart sont le produit d'un mélange avec les naturels.

A la prairie du rocher on trouve deux routes; celle de la droite gagne les hauteurs ; celle de la gauche, qui est la continuation de la route d'en bas, va par les prairies. En quittant la prairie du rocher, et après avoir fait un mille, on laisse à gauche un petit chemin couvert d'herbes aujourd'hui, et dont on ne voit plus que le tracé. Il conduit au fort Charles, situé sur les bords du fleuve, à un mille de-là; ses ruines sont les seuls vestiges de la puissance française qui restent dans cette partie. Ce fort fut commencé par la compagnie des Indes en 1754, et fini en 1762, précisément au moment de la paix qui nous fit perdre toutes nos possessions territoriales dans ce continent. Sa forme est

carrée ; il a quatre bastions d'une très-belle proportion, revêtus en pierres de taille, et est entouré d'un mur de six pieds d'épaisseur sur vingt d'élévation, dans lequel on a pratiqué des crénaux et des embrasures. Vis-à-vis, et parallèlement aux courtines, sont quatre grands et magnifiques corps-de-logis, dont un étoit destiné aux officiers, un à la garnison, et les deux autres aux magasins de la compagnie. Tous ces bâtimens sont également de pierres de taille, et voûtés par-tout. Cet établissement a été fait avec une telle solidité, que malgré les injures du temps, et l'abandon où on l'a laissé, l'enceinte et les corps-de-logis sont encore intacts ; les bois de charpente en ont été enlevés.

En avant de la courtine qui fait face au fleuve, on voit les restes d'une très-belle batterie de six pièces de 12, qui défendoit le passage de ce fleuve au moyen d'une île qui se trouve vis-à-vis, et en rétrécit le lit. A un quart de mille du fort, et à gauche, on trouve les ruines de la ville de Chartres, couvertes d'herbes sauvages.

En continuant sept milles par la route de la droite, à compter du point où elle fait fourche pour aller à S. - Charles, on arrive à S.-Philippe, nouvel établissement qui peut contenir sept à huit habitations parmi lesquelles il y a quelques Américains. Cet espace est coupé de bois, de prairies naturelles et de quelques marais, ce qui rend S.-Philippe assez malsain.

A deux milles de S.-Philippe, on trouve une fourche ; le chemin de la droite va à *New - Design*, et s'embranche avec celui qui conduit *de la prairie du Rocher à New - Design*; l'autre continue dans la vallée. On fait cinq milles, et on arrive à la station de *Hull* qui est agréablement située au pied de la chaîne de montagnes, sur un petit plateau assez élevé pour ne pas être incommodé de l'air généralement lourd et épais qui règne sur les prairies. Il n'y a encore que deux maisons habitées par des Américains.

De Hull-Station aux *Salines* on compte huit milles; deux routes y conduisent. Celle de la droite est la plus courte et la meil-

leure ; elle suit le pied de la montagne, celle de la gauche continue dans les prairies.

De la Saline à la station de *Bound*, on compte cinq milles que l'on fait à travers un pays rempli de bois et de prairies. On laisse à gauche un étang très-considérable, couvert d'une multitude innombrable d'oiseaux aquatiques de tous les genres et de toutes les espèces ; cette partie est très-malsaine pendant l'été.

Quelques milles après *Bounds-Station*, laissant à gauche plusieurs petites baraques nouvellement établies, on suit toujours à travers des prairies d'une étendue immense; alors on trouve, après avoir fait seize milles, plusieurs petites buttes rangées assez régulièrement, en forme circulaire. Ce sont d'anciennes tombes indiennes. On continue encore trois milles, laissant à droite un chemin qui conduit dans les hauteurs, et on arrive à la *prairie du Pont :* tout cet espace est couvert de grands étangs de trois et quatre milles de long sur un de large,

dont les eaux stagnantes occasionnent, par leurs exhalaisons, beaucoup de fièvres dans l'automne.

C'est pour cette raison que la prairie du Pont est très-peu habitée, et que la plupart de ses habitans passent dans la partie espagnole.

En observant le niveau des eaux du fleuve lorsqu'il est bas, et celui des eaux des lacs, on trouve qu'il seroit facile de dessécher ceux-ci, au moyen de quelques saignées que l'on pratiqueroit à travers les prairies ; mais la paresse et le défaut de population s'y opposent : on y préfère changer de domicile plutôt que de travailler à améliorer celui que l'on occupe.

De la prairie du Pont à *Caokia*, il n'y a qu'un mille.

Caokia, situé à l'extrémité de cette grande et belle vallée, peut contenir trois cent familles, sur lesquelles on compte cent hommes en état de porter les armes.

Récapitulation des distances de la route d'en bas.

De Kaskaskias	milles	
à la prairie du rocher. . . .	14	»
à St.-Philippe.	8	»
à *Hull-Station.*	7	»
aux Salines.	7	»
à *Bound's-station.*	5	»
aux tombes sauvages. . . .	16	»
à la prairie du Pont. . . .	3	»
à Caokia.	1	»
Total	61	»

En quittant la prairie du rocher, on trouve un chemin qui tourne tout-à-coup à droite, passe dans une gorge assez étroite, laissant à gauche un petit ruisseau que l'on prolonge pendant l'espace de deux milles; on le passe à gué. On monte, pendant un mille, une côte très-rapide, et l'on arrive sur un plateau qui offre l'aspect d'un pays d'une nature très-curieuse.

Ce ne sont ni des bois ni des prairies; les arbres dont il paroît couvert y sont

si clair-semés, qu'ils laissent entre eux d'assez grands intervalles pour ne pas intercepter la lumière. On n'y voit pas une ronce, pas un arbrisseau ; par-tout c'est la même espèce d'arbres, appelée *Chêne de poste* (Post-Oak) de la même grosseur et de la même élévation ; quiconque en voit un seul les a vus tous. Le fond du terrain est couvert d'une très-bonne qualité d'herbes à bestiaux.

On ne peut attribuer cette singularité qu'au feu que les sauvages ont l'habitude de mettre tous les automnes aux herbes et aux feuilles mortes des forêts, et qui détruit tout (1), à l'exception de cette espèce de chêne : aussi remarque-t-on qu'il est moins

---

(1) Lorsque l'on est surpris par un de ces feux, ce qui arrive communément en automne ; dès que l'on voit avancer l'incendie qui occupe ordinairement toute l'étendue de la prairie, et qui marche très-rapidement lorsqu'il est accompagné de vent, le seul parti à prendre pour se sauver d'un danger aussi imminent, est de mettre aussitôt le feu derrière soi ; par ce moyen, les herbes se trouvant incendiées au moment où cette colonne dévorante arrive, ne trou-

grand et moins gros que ceux des autres forêts où cet accident n'a pas lieu, et son écorce est beaucoup plus brune et presque noire. Il n'est entouré d'aucunes branches ni grandes ni petites jusqu'à la hauteur de vingt à vingt-cinq pieds. On en fait particulièrement des entourages ou barrières, usage pour lequel on lui attribue autant de propriété qu'au cèdre.

Tout ce pays est très-ondulé et d'une ondulation douce. On n'y trouve pas un seul ruisseau, mais une grande quantité de fontaines d'une eau claire et limpide.

La qualité de la terre y est très-bonne; sa couche végétale a depuis un jusqu'à trois pieds. On y voit fréquemment de grands trous d'une forme singulière; ils ont la figure d'un cône renversé ou espèce d'entonnoir dont la partie supérieure peut

---

vant plus rien à consumer, elle s'arrête et s'éteint naturellement. D'après cela, l'on ne sauroit trop recommander à ceux qui voyagent dans cette saison, au milieu de ces plaines, de se précautionner d'un briquet; ce que les habitans du pays ne manquent jamais de faire, puisqu'il y va de leur vie.

avoir jusqu'à cinquante toises d'ouverture sur trente, quarante et cinquante pieds de profondeur; plusieurs ont des sources d'eau très-abondantes ; d'autres sont entièrement à sec pendant l'été. On ne voit aucune issue par où les eaux puissent s'écouler.

Le même pays et le même aspect continuent sans aucune variation jusqu'à trois milles de Caokia, où la route d'en haut rentre dans la plaine à *Pikset's-station* pour aller après six milles s'embrancher dans celle d'en bas.

La route d'en haut est continuellement bonne, excepté pour toute espèce de charrois. Elle est très-militaire, en ce qu'elle tient toutes les sommités du pays, et qu'à la faveur de son ondulation, on peut dérober à l'ennemi tous ses mouvemens.

Distances de la route d'en haut.

De Kaskaskias.	milles.
à la prairie du rocher.	14 »
à New-design.	20 »
	34 »

à

De Kaskaskias	milles	
De la part ci-contre	34	»
à Belle-fontaine.	2	»
à Station's-Piket.	16	½
à Caokia.	12	»
	64	½

Indépendamment de ces deux routes, il y en a une qui communique de Kaskaskias avec le poste Vincennes, et presque toujours à travers de belles prairies naturelles. On compte à-peu-près cent cinquante milles qui se font en cinq jours à cheval, mais cette route n'est encore praticable pour aucune voiture.

Ces prairies naturelles sont très-agréables pour les voyageurs, en ce qu'ils ne rencontrent aucuns des inconvéniens qui se trouvent dans les forêts, tels que les reptiles et les insectes; car personne n'ignore que les *maringouins*, si incommodes, et dont les bois sont remplis, ne peuvent soutenir l'éclat de la lumière, et encore moins celui du soleil qui les tue; il leur faut, pour existcr, de l'ombre et de l'hu-

midité. Quant aux reptiles, ils doivent être extrêmement rares dans ces prairies, qui, chaque automne, sont incendiées par les Indiens, ainsi que nous l'avons déjà expliqué.

A deux milles au-dessus de Caokia, et sur la rive droite du fleuve, est située la ville de *St.-Louis* ou *Pincour* sur un plateau assez élevé pour être en tout temps à l'abri des inondations.

La population de cette ville est portée à six cents habitans, dont deux cents en état de porter les armes, tous français (1). Ces hom-

---

(1) Une chose digne de remarque sur notre caractère national, c'est que nous ne nous incorporons, généralement parlant, avec aucune autre nation; par-tout où nous allons, nous voulons faire souche, introduire nos goûts, nos mœurs, nos habitudes et notre langage. C'est à ce noble orgueil qu'il faut attribuer cette différence marquante qui existe dans la manière dont nous nous établissons en pays étranger, avec les autres émigrans. Les Français se réunissent, se forment en villages ou bourgs, tandis que les autres se dispersent et se fondent dans la masse du peuple chez lesquels ils se transportent, ainsi qu'on le voit dans tous les États-Unis.

mes sont moins dégénérés que la race qui existe sur le côté américain. On y trouve encore cet esprit qui caractérise la nation française, d'excellens patriotes dont la vie et la fortune appartiennent à la France; des familles aisées de laboureurs, de bons négocians, et le peuple en général y seroit heu-

---

Cet amour pour la patrie, ce préjugé national, loin d'être tournés en ridicule, ainsi que cela est arrivé par quelques auteurs modernes, devroient être regardés comme une vertu dont les gouvernemens habiles savent souvent tirer de grands avantages. Qui sait si la Louisiane et le Canada n'eussent pas balancé l'effrayante influence qu'a obtenue l'Angleterre dans les États-Unis; si la France eût soutenu et protégé ses colonies, comme celles anglaises l'ont été par leur gouvernement: influence que l'Angleterre ne doit qu'à l'introduction de ses mœurs, de ses usages, de son langage, de sa religion et de sa marine; je dis de sa marine, parce que, pour être roi du monde, il faut être souverain des mers. Cet axiome de politique est fort ancien: les Grecs l'ont transmis aux Romains, et tous les peuples l'ont adopté: c'est dans ce sens qu'un auteur tragique, (Lemierre) a dit:

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

reux sans le vice d'administration qui accorde à des étrangers des priviléges exclusifs pour la traite des pelleteries; priviléges toujours odieux au peuple et ruineux pour les Etats, parce qu'ils anéantissent l'industrie, et tuent l'émulation. (Voyez article commerce des pelleteries.)

En voyant la situation dans laquelle nous avons trouvé les forts, et la foiblesse de la garnison qui consistoit en dix-sept hommes, on diroit que l'Espagne auroit eu le projet d'abandonner la haute Louisiane.

Au moment où cette partie fut menacée par l'expédition de Genet, si impolitique et si mal dirigée, on construisit une mauvaise redoute carrée flanquée de quatre bastions, dont les flancs ont précisément deux pieds et demi, (la place d'un homme) entourée d'un fossé de deux pieds de profondeur sur six de largeur, et fermée par un entourage de planches crénelées. La garnison, composée de dix-sept hommes, et les habitans tous dévoués à la France, étoient chargés de la défense de ce poste.

L'instruction du commandant étoit la

seule chose qu'il y eût de raisonnable dans cette défensive extraordinaire pour la haute Louisiane ; elle portoit en substance d'évacuer sur-le-champ, au moment de l'apparition de l'ennemi, et de se retirer avec toute sa garnison à la Nouvelle--Madrid. Nous parlerons de cette place à la suite de cet ouvrage.

La position de St.-Louis, à cinq lieues des bouches du Missouri et à huit lieues de celles des Illinois, considérée sous les rapports militaires, est une des meilleures qui existe sur le fleuve Mississipi ; mise dans un état de défense respectable, elle couvriroit toute la haute Louisiane, arrêteroit tout ce qui peut déboucher par le haut Mississipi, les Illinois et le Missouri ; menaceroit les Etats de l'ouest du Canada supérieur, sur lesquels on peut se porter par trois routes différentes. La *première* en remontant le Mississpi et le Ouisconsin, pour, de-là, par un portage de trois milles, gagner la *Fox-river* et la *Green-bay* (Baie verte) qui fait partie du lac *Michigan*. La *seconde*, en remontant la rivière des Illinois

et allant gagner, par *Chickago*, les sources de la rivière de Kennomick, qui verse ses eaux également dans le lac Michigan, ce qui, dans les grandes eaux, se fait sans portage, en traversant un marais dans lequel on trouve trois à quatre pieds d'eau. Et la *troisième*, partant de Kaskaskias, et allant gagner le poste Vincennes par une belle communication qui peut avoir de cent cinquante à cent soixante milles, à travers un pays où l'on ne rencontre que des prairies naturelles, et remontant ensuite la rivière du Wabash jusqu'aux sources de la rivière du Miami, dont les eaux tombent dans le lac Erié. (Voyez la description particulière de ces différentes rivières.)

St.-Louis menace également tout ce qui voudroit déboucher par l'Ohio pour tenter quelque chose sur la nouvelle Madrid, parce que, situé au-dessus de l'embouchure de cette rivière, à la distance seulement de cinquante lieues de son embouchure, on peut, en trente-six heures, parcourir cet espace avec des galères à la faveur du

courant ; et les avantages d'être maître du courant dans la navigation du fleuve, sont encore plus décisifs que ceux d'avoir le vent à la mer.

Mais si l'on considère la situation de St.-Louis sous les rapports commerciaux, on la trouve encore plus heureuse. Cette place sera en grand, relativement à la nouvelle Orléans, ce qu'est Albany relativement à New-York. C'est là où se déposeront tous les produits transportés par toutes ces étonnantes rivières qui y aboutissent et qui arrosent des terres si belles et si fertiles. C'est là où les traiteurs apporteront toutes les belles pelleteries du Missouri et autres rivières adjacentes, sources de richesses inépuisables encore pendant plus d'un siècle. C'est à St.-Louis que l'on arrêtera les envahissemens et les usurpations de l'Angleterre. St.-Louis sera la place d'armes qui soutiendra la tête du Mississipi, défendra la sortie du Missouri, et alimentera tous les postes qui doivent y être établis. Ce sera le point de réunion intérieure, le point central et le point de départ pour les

traiteurs(1). Enfin ce sera de St.-Louis que l'on parviendra à gagner la mer du Sud et à lier ses eaux à celles du golfe du Mexique, avec plus de facilité, plus de sûreté et sans contredit avec plus d'économie pour le commerce et la navigation, que tout autre point donné par l'Amérique septentrionale. (Voyez la description du Missouri.)

Ces considérations, que la paix même ne peut annuller, ont décidé le ministre plénipotentiaire de France à proposer au ministre d'Espagne, lors de mon retour au mois de janvier 1797, le projet de défense qu'on verra à la fin de cet ouvrage; projet qui ne doit être cependant considéré que comme d'urgence, mais qui pourra un jour servir de base à un plan de défense plus complet, plus mûri, lorsque les circonstances, le temps et l'expérience, auront fourni des moyens d'examen plus faciles et des détails plus circonstanciés, que ceux que nous avons pu recueillir dans un moment aussi

---

(1) On appelle traiteurs les marchands qui font le commerce de pelleterie avec les Indiens.

délicat que celui où nous avons entrepris la reconnoissance de cette place.

A quatre lieues au nord de St.-Louis, et à une lieue des bouches du Missouri, il vient de se former un nouvel établissement appelé *Florissant*, qui contient déjà trente familles la plupart américaines, tous bons fermiers.

A une lieue à l'ouest de Florissant, on en voit un autre formé par des Français, appelé *les Marais des Liards*; on y compte cent familles. Enfin, à deux lieues et demie plus loin, vers les nord-ouest et sur la rive gauche du Missouri, est situé le dernier établissement d'hommes civilisés, appelé *St.-Charles*, contenant deux cents familles, tous traiteurs ou chasseurs.

A vingt-quatre lieues au sud de St-Louis et sur la même rive, est située la petite ville de Ste.-Geneviève, appelée vulgairement par le peuple *Misère*. Elle avoit été originairement bâtie sur les bords du fleuve, mais les fréquentes inondations ont forcé les habitans à reculer leurs établissemens à deux milles en arrière au pied d'un petit

plateau. On trouve encore quelques baraques occupées par des traiteurs de l'ancien village.

Cette petite ville contient aujourd'hui douze cents habitans de tout sexe et de toute couleur, soit libres, soit esclaves, dont deux cent quarante portant armes, sur lesquels soixante tout au plus peuvent être comptés pour soldats.

Sur la sommité du plateau au-dessus duquel est placée Ste.-Geneviève, on a construit un petit fort dans la même forme et avec la même espèce de matériaux que celui de St.-Louis, c'est-à-dire carré et entouré de planches pour soutenir les terres et servir de palissades en même-temps. Deux pièces de canon de fer du calibre de deux, un caporal et deux fusilliers étoient la seule force en quoi consistoit sa défense.

Cette position en général ne vaut rien. 1.° Parce qu'elle est beaucoup trop en arrière du fleuve dont elle ne peut par conséquent protéger la navigation. 2.° Parce que le fort est entièrement dominé par la partie sud-est du plateau sur lequel il est

bâti. Enfin, parce que plus l'on s'étend en arrière de cette position, plus le terrain s'élève graduellement, et que toutes ces hauteurs étant liées les unes aux autres et tenant un grand espace, se dominent successivement les unes les autres, et qu'il est impossible de les occuper toutes à-la-fois. Elle doit donc être rejetée sous le prétexte d'un point intermédiaire entre St.-Louis et l'Ohio, ainsi qu'elle avoit été indiquée. Nous en ferons incessamment une bien supérieure sous tous les rapports.

A deux milles au sud-est de Ste.-Geneviève, on voit sur la hauteur un établissement naissant, appelé *Lusière.* C'est une concession qui vient d'être faite par le gouvernement à un réfugié français de ce nom, qui a fui, comme beaucoup d'autres, les assassins et les bourreaux.

On trouve à deux lieues de Ste.-Geneviève, vers les sources d'un petit ruisseau qui se jette dans le fleuve, une mine de plomb et une carrière de plâtre qui s'exploitent déjà l'une et l'autre sur les hauteurs du Marimeck. On vient tout récemment

d'en découvrir une autre de fer excessivement riche, mais qui n'est point exploitée faute de bras et de moyens. M. Burd, américain de l'Etat de New-Jersey, et associè de Robert Morris, l'a visitée, en a extrait plusieurs morceaux qui ont été trouvés par les hommes de l'art de la meilleure qualité. Cette mine est d'autant plus précieuse, que c'est la seule de cette espèce connue jusqu'à cette heure dans la haute Louisiane. Nous avons rapporté des échantillons de tous ces minéraux.

Tous les transports de Ste.-Geneviève à St.-Louis se font par eau, aucune communication par terre pour voiture n'ayant encore été ouverte ; celle qui existe n'est praticable que pour des hommes à pied ou à cheval.

Le passage du fleuve pour communiquer de St.-Louis à Caokia, soit de Ste.-Geneviève à Kaskaskias, ou pour traverser le Missouri de St.-Louis à St.-Charles, se fait dans des canots de différente grandeur, mais aucune de ces embarcations n'est assez considérable pour porter des chevaux ni

des voitures; on fait traverser ces premiers ordinairement à la nage.

Récapitulation des distances.

De S.-Louis aux places environnantes.

Côté espagnol.	milles.	
de S.-Louis à Florissant. . .	4	»
de St.-Louis au Marais des Liards.	4	½
de St.-Louis à St.-Charles. .	6	»
de St.-Louis à Ste.-Geneviève.	24	»

Indépendamment de la mention des végétaux qui tapissent de verdure ou qui enrichissent de fleurs et de fruits ce beau pays, et de la description que nous donnerons de ses productions à l'article Agriculture, nous croyons devoir ajouter qu'on y trouve toutes les espèces de gramen, depuis le plus petit chiendent jusqu'aux roseaux de trente pieds de hauteur, les grandes et les petites espèces de mauves, les solamnus, les violettes, les plantins, les orties, les dents de lion, et autres chicoracées, les capillaires, les fougères, les polipodes, les prêles, les chardons, les ronces, les lizerons, les zones, les squines, les iris, les

cressons, la persicaire, la mille-feuilles, le mille-pertuis, la centaurée, la pariétaire, le pied-de-chat, la molaine, la verveine, la menthe, les marubes, le thim, la bardane, l'endive, le houblon, le bec-de-grue, le pourpier, les laitrons, les patiences, l'alléluia, le mélilot, le trêfle, la luzerne, le nombril-de-Vénus, le botrix ou l'herbe à vers, la cassine, le gingembre, le zing-zing, la vipérine, la gentiane, la seconde et la quatrième espèce d'ipécacuana, le séné bâtard, l'indigo bâtard, trois espèces de sensitives, la camomille, la buglose, la bourache, la consoude, l'arum, l'origan, les sauges, la matricaire, l'absynthe, les pavots, l'estragon, la citrouille, le daucus, le carthame, l'oseille, les fraisiers, l'asperge, l'osmonde royale, espèce de fougère, la verge d'or, la scabieuse, l'alkekenge, le jasmin de tombecbé, le lilas, le méchoacan, le parérabrava, le palma-christi, les scilles, la jusquiame, les raquêtes, le figuier maudit, le romarin, la marjolaine, quelques-unes des fleurs cultivées en Europe, la santoline ou auroum, et la grande

scrophulaire, la cornélia, l'herbe à quatre feuilles, la folle-avoine, la savoyanne rouge, la racine blanche, la racine rouge, le fusain, la lianne à puce, le gros févier ou bonduc, l'agrimoine, le sang-dragon, la racine à baquêt ou géranium, la fumeterre, la racine d'anis, le bois blanc de prairie, le thé de Labrador, et l'obélia.

Les arbres les plus connus sont cinq ou six espèces de noyers, autant de chênes, les mûriers, les pommiers, les poiriers, les pruniers, les cerisiers, les mérisiers, le frêne, le saule, l'orme, l'aube-épine, le peuplier ou lierre, le tilleul, le sassafras, les lauriers, l'acacia, les platanes, les copaluces, les pins, les sapins, les épinettes, les cèdres rouge et blanc, le cyprès, les pêchers, les figuiers, les grenadiers, le châtaigniers, les oliviers, les bois gris, le frêne épineux, le petit cotonnier, le petit chêne; on y trouve aussi des orangers, des citronniers, des limoniers, le poivrier, des pacaniers, des plaqueminiers, des asminiers, etc., etc.

Chaque climat et chaque saison offrent

des végétaux qui leur sont particuliers ; il seroit presque impossible à un homme seul de les rechercher, et d'en donner une nomenclature exacte. Celle-ci nous a été fournie par M. Perron, homme instruit et résident dans la Haute-Lousiane depuis dix ans, où il n'a cessé de s'occuper de l'histoire naturelle.

Projet d'un camp retranché sous St.-Louis.

Saint-Louis est situé sur la pente d'un rideau D. (Voyez le plan, n°.), qui va mourir insensiblement jusques sur les bords du Missisipi.

Ce rideau est soumis à la hauteur E et au petit rideau F, et plus bas lui-même que cette hauteur.

L'espace G, dans la partie ouest de la ville, est une plaine accessible par-tout, formée de prairies naturelles, sans arbres, ni couverts quelconque, et qui s'élève par une pente insensible vers la campagne.

Dans le Sud-Ouest est un étang B, environné de hauteurs et de ravins ; il est

large

large et profond. De cet étang sort un ruisseau qui va se jeter dans le Mississipi, en traversant une ravine formée par deux rideaux H et I.

De ces rideaux, celui H du côté de la campagne, est le plus élevé.

Le côté opposé M, au nord de la ville, est ouvert et accessible sur tout son front. Le terrain va en pente douce depuis la crête du rideau F jusqu'au bord de la rivière.

Ainsi, depuis la partie Ouest et Nord de l'étang jusqu'au bord du Mississipi, le terrain n'offre aucun obstacle naturel à l'ennemi, pour pénétrer dans la ville. Cet espace peut avoir cinq cents toises.

Les chemins sont aisés et faciles sur tous les points environnans de la place, et le seul obstacle naturel aux mouvemens de l'ennemi, se trouve dans la partie Sud de la ville, depuis l'étang B jusqu'à la rivière.

De ce côté les hauteurs L et 12 dominent une partie du rideau, qui formant l'encaissement du ruisseau A.

Un mauvais fort à quatre petits bastions

étroits et mal placés, formé d'un rang de palissades pour soutenir les terres, occupe déjà ce plateau E.

Un grand bastion détaché, n.° 2, revêtu d'un mur en pierres de taille de douze pieds de hauteur, et de deux pieds et demi d'épaisseur, avec de larges embrasures, sans fossés ni palissades, est élevé dans la partie Nord de la ville, dont il bat tout le front jusqu'à la rivière.

La face et le flanc gauche battent aussi la partie Ouest de la ville ; mais abandonné à sa propre défense, qui est nulle, tout cet étalage de feux devient bien inutile, parce que l'ennemi marchera directement sur sa face et son flanc droit, et l'emportera l'épée à la main, avant de tenter de pénétrer dans la ville.

Alors ses feux dirigés sur le fort 1, le foudroient dans un instant, et le fort tombe de lui-même.

Ainsi ces deux points importans sont si mal occupés, qu'ils ne peuvent tenir que le temps nécessaire à l'ennemi pour ap-

procher le bastion 2, et pour en tourner l'artillerie sur le fort 1.

D'après cet aperçu, divers moyens de défense se présentent ; il ne s'agit que de s'arrêter aux plus prompts et aux plus convenables.

PREMIER PLAN.

Le plateau E ayant une étendue convenable pour admettre un ouvrage susceptible d'une bonne défense par lui-même, ayant de plus l'avantage de dominer toute la ville et de commander une grande partie de la campagne qui l'environne, on pourroit y concentrer toute la défense, en occupant en même temps les points L et 12 qui le dominent, sans s'inquiéter de laisser la ville ouverte.

Le fort côté 1 sur le *papillon*, rempliroit parfaitement cet objet ; on occuperoit la partie Q du plateau par une redoute en avant du glacis, soutenu d'une bonne communication, afin de prendre des revers sur une partie de la pente du plateau, et

sur le front du fort. On feroit un ouvrage solide en L, dont on lieroit la défense avec celle du fort principal ; on éleveroit une batterie au point 12, et on envelopperoit ces ouvrages d'un abattis 22 et 23.

On raseroit la batterie 2, qui ne pourroit que nuire à ce plan de défense, sans pouvoir lui être d'aucun secours.

L'importance de la ville de S.-Louis, située presque à l'embouchure du Missouri, et qu'on peut regarder comme la clef de la Louisiane supérieure, exigera peut-être que l'on prenne tôt ou tard ce parti.

SECOND PLAN.

Le plateau E sera occupé par un fort en terre, conforme à l'enceinte capitale du fort 1 tracé sur le papillon ; on en diminuera la capacité, et on en supprimera la demie-lune et le chemin couvert. Le fort sera enveloppé d'un fossé large et profond, recouvert d'un petit glacis palissadé à deux rangs; le parapet de l'ouvrage sera fraisé suivant le profil ci-contre.

La batterie 2 sera mise à barbette, enveloppée d'un bon fossé avec un petit glacis palissadé; on pourra y ajouter par la suite un chemin couvert et quelques places d'armes, indispensables pour se procurer des feux croisés. De sa gorge, on tracera une ligne à redans en terre, cotée 8, 8, couverte d'un fossé et glacis palissadé jusqu'au bord du Mississipi. Les maisons 21 qui se trouvent derrière cette ligne, pourront être mises au moment de l'attaque, à peu de frais et promptement, en état de défense; si elles sont de pierres ou de briques, elles soutiendront puissamment cette ligne.

On ne mettra dans le bastion 2 que du canon de 6, afin que s'il est emporté, son artillerie ne puisse pas lutter avec avantage contre celle du fort 1, dans lequel on aura quelques pièces de 24 qui s'occuperont aussitôt à le détruire.

On rasera les buttes 6 et 7; il est inutile de songer à les fortifier.

On élevera les ouvrages en terre 3, 4 et 5, et on couvrira tout ce système de postes d'un abatis général 20, 20, etc.

Dans la partie Sud on fera, à travers l'encaissement du ruisseau A, des digues en terre 13, 14, 15, 16 et 17, pour se procurer une inondation dans toute la longueur de cet encaissement; on soutiendra ces digues par des flèches 9, 10, 11 et 12, et on en couvrira le sommet avec des arbres en forme d'abatis, pour qu'elles ne servent pas de passage à l'ennemi. On observe que tous ces ouvrages seront en terre.

Si le temps le permet, on tracera la ligne a redans 18, telle qu'elle est ponctuée sur le plan, et on la fera comme celle du côté opposé de la ville cotée 8, 8. Les maisons 21 de ce côté seront aussi mises en état de défense pour arrêter l'ennemi dans le cas où il aurcit passé l'inondation.

On examinera sur les lieux si les ouvrages 3, 4 et 5 embrassent une trop grande étendue de terrain; car plus la défense est morcellée, plus il est difficile d'y mettre l'ordre et l'ensemble nécessaires pour la faire réussir, sur-tout lorsqu'on n'a ni des troupes aguerries et disciplinées,

ni des officiers exercés dans cette partie.

On pourroit, dans cette supposition, supprimer ces trois postes, ou au moins les numéros 4 et 5, et former un abatis tel qu'il est ponctué et coté 22, joignant le grand abatis au point C, et de-là le continuant tel qu'il est dessiné jusqu'aux bords du Mississipi. Cette position seroit très-respectable sous les feux croisés des deux forts 1 et 2, pouvant être en outre soutenue des maisons 22, 21, qui sont elles-mêmes protégées par les forts.

On éviteroit la construction de deux ou trois ouvrages, et le monde qu'ils exigeroient pourroit être réparti avantageusement dans les autres postes. Mais on croit cependant que le numéro 3 est indispensable à cause du grand intervalle qu'il y a entre les redoutes 1 et 2.

Le fort 1 pourra être garni de quinze pièces de canon des calibres 24, 12, 6 et 4.

Le bastion 2, de huit pièces de 6 : deux pièces de 4 suffiront dans l'ouvrage 3 ; il y en aura deux dans la flèche 5, et trois

dans celle cotée 4. On retirera les deux canons de la flèche 5 dans la redoute 3, et les trois de l'ouvrage 4 dans le fort 1, aussitôt que l'ennemi voudra forcer l'abatis.

On mettra deux pièces de 4 dans l'ouvrage 10, et deux de 6 dans la lunette 12.

Trente-quatre pièces de canon seront suffisantes pour soutenir toutes ces positions.

Elles exigeront trois cents cannoniers pour les servir en cas d'attaque.

Douze cents hommes d'infanterie seront en outre nécessaires pour défendre tous ces ouvrages; par ce mot infanterie, j'entends troupes réglées, milices et Indiens.

300 canonniers.
1200 Infanterie.

Total 1500 hommes.

Ce plan de défense vient d'être mis en partie à exécution par le citoyen Finiels,

ingénieur français, qui a été dépêché immédiatement par le Ministre d'Espagne près les Etats-Unis, sur le rapport que je lui ai fait des dangers auxquels étoit exposée cette place.



CHAPITRE XVIII.

Description particulière de la rivière des Illinois.

La rivière des Illinois est située vers le trente - neuvième degré trente minutes latitude nord, à six lieues au-dessus du Missouri, sur la rive orientale du Mississipi; elle peut avoir deux cent cinquante toises de largeur à son embouchure.

La chaîne de rochers et de hauts mornes qui commence à l'embouchure de la rivière de Kaskaskias, et qui suit parallèlement le fleuve Mississipi en passant derrière la prairie du Rocher, de St.-Philippe, de Caokia, et de Piasas, tourne près de l'embouchure de la rivière des Illinois, pour prendre, sur son côté Est, la même direction que cette rivière à des distances plus ou moins éloignées.

On la remonte dix-huit milles en suivant sa rive Est, après quoi l'on trouve une

petite rivière appelée *Macopin*, qui signifie, en langue sauvage, *Patate blanche.* Elle a environ dix toises de large à son embouchure ; elle est navigable pendant neuf milles.

Dans cet espace, les bois connus sous les noms d'*érable* ou *arbre à sucre*, le *frêne*, le *bois à boutons*, et autres bois de charpente, sont très-communs.

On voit à une petite distance des rives, de belles prairies naturelles. Les bords ne s'éboulent pas comme ceux du Mississipi. On passe beaucoup d'îles dont quelques-unes ont neuf à douze milles de long et trois de large. La largeur de la rivière continue dans cette partie à être d'environ deux cents toises, et elle court N. N. O.

A trente-six milles plus haut que la rivière Macopin, est le village des *Prioras*, situé à un mille de distance de la rive gauche, et derrière lequel on trouve plusieurs petits lacs qui communiquent entre eux, et sont environnés de prairies naturelles d'une très-grande étendue. Le passage que ces lacs se sont ouvert avec la rivière, est

fort étroit, et n'est praticable que pour de petits canots. Ici la chaîne élevée qui suit cette rive fuit fort au loin.

A vingt-sept milles plus haut sont plusieurs petites îles couvertes d'une grande quantité d'animaux, et on en rencontre une autre assez considérable à la distance de dix-huit milles des précédentes, appelée l'*Ile Pierre à flèches*. Arrivé près de cette île, on voit des montagnes assez élevées qui sont voisines de la rive de l'ouest, et sur lesquelles les sauvages vont chercher les pierres qu'ils emploient pour armer leurs flèches.

La rive de l'Est continue à être bordée de prairies naturelles d'une très-grande étendue. La terre est très-fertile et arrosée par une multitude de petits ruisseaux qui ne tarissent jamais. Les hauteurs sont couvertes de chênes d'une élévation imposante; les bords de la rivière sont élevés, ses eaux sont claires, et roulent sur un fond de sable et de marne blanche.

On fait dix-huit milles et on trouve la rivière *Mine* appelée par les Canadiens la

Mauvaise Terre. Pendant cet espace, l'aspect du pays continue à être le même ; l'on a toujours à l'Est des prairies naturelles qui ont quelquefois neuf, douze, et quinze milles de profondeur, à l'ouest de la chaîne des petits mamelons qui suit parallèlement le cours de la rivière.

La rivière Mine n'a pas plus de vingt-cinq toises de large à son embouchure; son cours est très-rapide, ses bords sont plats et bas de chaque côté, mais ils s'élèvent ensuite graduellement. Les terres que cette rivière arrose sont d'une très-belle qualité, particulièrement pour le blé et les pâturages.

Après la rivière Mine, on fait vingt-un milles et on arrive à la rivière *Sagamond*, située sur la rive Ouest à l'extrémité de la chaîne des petits mornes. Elle peut avoir cinquante toises de large, et est navigable cent quatre-vingt milles pour de petits canots ; sa rive droite est fort basse, et la rive gauche est continuellement bordée pendant une distance de six à neuf milles, par de petits mornes.

A vingt milles de la rivière Sagamond, on trouve la rivière *Demi-Quian* sur la même rive ; elle a vingt-cinq toises de large et est navigable cent vingt milles.

Après un espace de 9 milles on arrive au lac Demi-Quian, situé sur la rive Ouest. Il est d'une forme circulaire, a au moins six milles de diamètre, et se vide dans la rivière des Illinois par un petit canal qui fournit toujours quatre pieds d'eau. Ici les deux rives sont bordées de prairies naturelles, sur-tout celle de l'Ouest dont on ne voit pas la fin; il y a généralement peu de bois. Par-tout les terres sont belles; les eaux de la rivière et du lac sont très-limpides. Le cours de la rivière est dirigé vers l'Est. La navigation en est toujours bonne.

Après avoir dépassé le lac, on fait douze milles et on trouve, toujours sur la même rive, la rivière de *Sésème-Quian*; elle a vingt toises de large, et est navigable pendant soixante milles pour des canots. Elle arrose des terres d'une grande fertilité.

Neuf milles plus haut, et toujours sur la même rive, on trouve la rivière *March.*

Elle a tout au plus quinze toises de large, et n'est navigable que pour des petites pirogues, pendant neuf milles. Ici les terres commencent un peu à s'élever à l'Ouest.

On remonte neuf milles', et on trouve sur la rive *Est* la rivière de *Michilimakinac*, large de vingt-cinq toises, et navigable pendant quatre-vingt-dix milles. On voit, à sa bouche, trente à quarante petites îles qui, de loin, paroissent comme un village. Sur ces rivages il y a d'excellens bois de charpente, comme cèdre rouge et blanc, sapins, érable, noyer, etc. La terre est élevée sur les deux rives, et les bois sont entrecoupés de distance en distance par de belles prairies naturelles, couvertes d'herbes de la meilleure qualité pour les bestiaux.

Il est digne de remarque que l'on fait près de cent cinquante milles sans rencontrer une seule rivière ou un seul ruisseau sur la rive de l'Est, tandis que celle de l'Ouest en est remplie.

C'est à la rivière de Machilimackinac que se trouve la ligne de séparation des

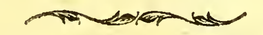
comtés de S.-Clair et de Nokx, de l'État du Nord-Ouest-Territory.

Douze milles au-dessus de la rivière Michilimackinac, on trouve le *village de Pioria*, autrement appelé par les Canadiens les *Piss.* Il est habité par environ quinze familles canadiennes qui cultivent les terres, et font la traite avec les Sauvages. Il y a un vieux fort situé à l'extrémité Sud d'un lac très-considérable, appelé le lac des Illinois. Ce lac est traversé dans toute sa longueur par la rivière des Illinois ; il peut avoir trente-un milles de long sur trois de large ; il n'y a dans ce lac ni roche, ni bas-fond, ni courant. On voit encore les ruines des Block-Houses, qui formoient le fort. Le plateau sur lequel il étoit bâti offre un coup-d'œil ravissant ; au Nord on découvre le lac dans toute son étendue ; à l'Ouest on aperçoit de grandes prairies naturelles qui se fondent dans l'horizon. Vers l'Est du lac se termine la chaîne de rochers qui, après avoir pris naissance derrière Kaskaskias, Kaokia, etc.,

etc., etc., a constamment suivi la même direction que la rivière des Illinois.

Récapitulation des distances.

Des bouches de la rivière	milles.
à la rivière Macopin.	18
à Priorias.	36
à plusieurs petites îles.	27
à l'île Pierre à flèche.	18
à la rivière Mine.	18
à la rivière Sagamond.	21
à la rivière demi Quian.	21
au lac demi Quian.	9
à la rivière semi Quian.	12
à la rivière March.	9
à la rivière Michilimackinac. . . .	9
au village des Piss.	12
	210



CHAPITRE XIX.

Missouri. — Observations générales. — S.-Charles. — Vue étonnante. — Les grandes beautés frappent et ne se décrivent pas. — Misérables populations. — La misère dégrade tout. — Rivière Gasconnade. — Rivière Osage. — Rivière à la Mine. — Rivière Chératon. — La grande rivière. — Prairie du feu. — Rivière des Cans. — Petite rivière Plate. — Rivière Nidmaha. — Rivière Niche-nanbatonais. — Rivière Plate. — Nation Otoktata. — Nation des Grands Panis. — Rivière des Loups. — Petite rivière des Sioux. — Nation Maha. — Grande rivière des Sioux. — Rivière S.-Jacques. — Rivière Qui-Court. — Nation Poncas. — Rivière Blanche. — Observations. — Nation Oconona. — Nation Ricaras. — Rivière Chaguienne. — Nation Chaguienne. — Conte absurde.

— *Nation alliée des Chaguiennes. — Nation Padou. — Nation Tête-pelée. — Probabilités sur la distance de la mer du Sud. — Nation Mandanes. — Nation gros ventres. — Observations sur les bois. — Nation Asséniboines.*

L'EMBOUCHURE du Missouri est située vers le trente-neuvième degré de latitude ; sa direction est Nord - Ouest, courant vers l'Est-Sud-Est; il se décharge dans le fleuve Mechacipy ou Mississipi (mot qui signifie, en langue indienne, grande rivière), à cinq lieues au-dessus de S.-Louis des Illinois.

On n'a pas encore pénétré jusqu'au lieu où cette rivière a ses sources (1) ; mais il est plus que probable, d'après les rapports des nations indigènes, et la conformation de cette partie du continent, qu'elle les a dans la chaîne de montagnes appelée par Mackensie *Stony Mountains*, et par les

(1) Ce voyage s'entreprend, dans ce moment, par ordre du président des États-Unis.

Indiens, *Montagnes Jaunes*, et qui ne peuvent être autre chose que la prolongation des Cordilières. On a supposé aussi que cette chaîne de montagnes devoit courir parallèlement à la mer du Sud jusqu'à une distance de cent à cent vingt lieues. (Voyez la carte du Haut Missouri.)

Cependant on a déjà remonté ses bords à plus de six cents lieues, sans avoir encore trouvé aucun rapide, aucune chute, aucune cataracte. Ce qu'elle a de commun avec toutes les autres rivières dont les rives sont inhabitées, c'est d'être quelquefois encombré par des bois ; mais cet inconvénient n'a lieu que près de son embouchure.

Son cours est souvent divisé par des îles qui forment plusieurs chenals : ce qui rend quelquefois sa navigation difficile dans le temps des basses eaux, par l'incertitude où est le voyageur de savoir quel est celui qui contient le plus d'eau.

Par-tout elle a depuis un quart jusqu'à une demi-lieue de large ; et lorsqu'on connoît les passages, elle offre assez de profondeur pour porter les plus grandes barges en tout temps.

C'est la rivière *Plate* qui trouble ses eaux, et qui lui donne une rapidité que l'on a beaucoup exagérée. Son cours est doux au-dessus de cette rivière, ses eaux claires; et plus on la remonte, plus on s'aperçoit que son courant se ralentit.

Un des grands obstacles de la navigation, sur cette rivière, c'est la direction des vents, qui soufflent pendant près de onze mois de l'année dans la partie du Nord-Ouest, souvent avec une telle violence, que l'on est quelquefois forcé de décharger les barges, afin d'éviter qu'elles ne soient submergées, faute de trouver un abri sûr. Mais c'est principalement pendant les basses eaux que le danger est réel; lorsqu'elles sont hautes, il est facile aux bateaux ou aux barges de se mettre à couvert au moyen des arbres qui bordent presque par-tout cette rivière.

Le Missouri, depuis son embouchure jusqu'à la rivière Plate, arrose un pays très-varié. Les terres de la rive gauche, en tirant vers le Nord, sont de la meilleure qualité; ce sont de belles plaines assez on-

dulées pour l'écoulement des eaux, coupées de bois d'une espèce superbe, et où tout annonce la plus grande fertilité. Sur la rive droite, au contraire, le pays est rompu par des hauteurs stériles, et coupé, de distance en distance, par de petites vallées, dont la plupart sont couvertes de sable et de gravier.

Toute la rivière Plate arrose un pays de cette nature, dont le sol crayeux fait que ses eaux ont une couleur blanche.

La rivière *Qui-Court* et la rivière *Blanche* traversent des étendues semblables ; on n'y voit presque point d'arbres ; à peine l'herbe y croît-elle ; par-tout on rencontre le serpolet et le thim, ainsi que des lapins et des petits chiens de prairies.

Au-delà de la rivière Plate jusqu'aux pieds des montagnes jaunes, le Missouri court à travers deux chaînes formant des espèces de côtes très-escarpées, qui sont parallèles avec son cours ; ce sont des roches couvertes de petites herbes courtes et fines. En quelques endroits cependant ces chaînes s'éloignent assez pour laisser

entre elles de grandes prairies basses sur lesquelles on voit communément de nombreux troupeaux de Buffalo et de chevreuils.

On découvre, au-delà de ces chaînes, de vastes prairies qui s'étendent à l'Ouest, sans aucune interruption, vers les grandes montagnes jaunes, et qui ne sont coupées que par les rivières qui se jettent dans le Missouri, ou interrompues que par quelques petits bouquets de bois de l'espèce des peupliers, des saules, ou autres sortes de bois blancs semblables.

A deux lieues environ de la bouche du Missouri, et sur la rive gauche, est situé le bourg de S.-Charles; c'est le dernier de tous les établissemens des blancs au Nord-Ouest de cette partie du continent; c'est aussi à ce point que les terres de cette même rive commencent à s'élever, c'est-à-dire, que toutes celles entre S.-Charles et le Mississipi, sont basses, couvertes de joncs, et noyées. Un mille en arrière de cette bourgade, on voit trois jolis mamelons détachés les uns des autres, appelés

les *Mamelles* ; placé dessus ces éminences, on est frappé du plus étonnant spectacle.

A l'Est la vue est interceptée par des falaises qui n'ont pas moins de trois à quatre cents pieds d'élévation, et bordent, dans cette partie, la rive gauche du Mississipi. En se tournant vers le Nord, on voit la rivière des Illinois, venant des lacs, coulant sur un lit de cailloux qui en épurent les eaux, et qui, après avoir fait mille détours, franchit une multitude de chutes, où des rapides viennent grossir celle du fleuve. Si l'on promène ses regards au Nord, on aperçoit, par échappé, à travers de sombres forêts, des portions du Mississipi ; une pente douce rend son courant facile et lent; ses bords fertiles sont enrichis de cyprès, et garnis des plus belles liannes dont la variété est incommensurable. D'autres fois ce sont des bas - fonds marécageux, couverts de bambous dans lesquels les reptiles les plus venimeux font leur résidence, et forment un contraste de ce que la nature peut offrir de plus beau et de plus hideux. En fixant les yeux au Nord-Ouest, la scène change.

tout-à-coup ; c'est l'impétueux Missouri aux eaux bourbeuses, au bruit sourd et tumultueux ; ses rives escarpées et minées par la force du courant, occasionnent des éboulemens, et la chute des plus gros arbres qui, se croisant les uns les autres, forment au milieu de son lit des embarras quelquefois insurmontables. Porte-t-on sa vue du côté du Sud, c'est encore le Mississipi arrosant, de ses eaux troublées par le Missouri, tout le beau pays des Illinois, et se prolongeant à l'infini, après avoir eu son cours divisé et subdivisé par une multitude d'îles charmantes. Enfin l'art paroît avoir épuisé toutes ses ressources pour embellir cette partie du continent ; et cependant elle ne doit sa beauté qu'à la nature. Que l'on ne dise pas que, semblable au reste des voyageurs, ces descriptions soient exagérées ; l'imagination prise dans cette acception ne mérite pas ce reproche relativement aux beautés de la nature : car il est prouvé, au contraire, que l'imagination la plus vive ne peut égaler ce modèle ; combien, loin de l'embellir, elle reste

au-dessous dans les descriptions les plus éloquentes. En effet, quelle distance entre les idées que les plus belles peintures font naître en nous, et le spectacle des forêts silencieuses, des immenses prairies naturelles, des beaux fleuves et des imposantes cataractes du nouveau monde. L'imagination de l'homme ne peut surpasser que ses propres ouvrages, elle ne peut embellir que l'art; mais lorsqu'il est question des sites de la nature, ses idées perdent toujours à la comparaison avec la réalité ; tant il est vrai que les grandes beautés frappent, mais ne se décrivent pas.

S.-Charles peut contenir tout au plus cent à cent vingt mauvaises maisons; ses habitans ne cultivent pas la terre, quoiqu'elle soit de la plus grande fertilité ; leurs occupations ordinaires sont la chasse, la traite avec les Indiens; quelques-uns se louèrent comme rameurs ; aussi est - il difficile de trouver un rassemblement d'individus plus ignorans, plus grossiers, plus laids et plus misérables ; tel est l'effet terrible de l'extrême pauvreté, des soins et des soucis

de toutes espèces qu'elle entraîne, qu'il détruit à la fin l'esprit et la beauté, et ôte même cette fleur de délicatesse et de sensibilité qui est le partage de l'aisance et de la bonne éducation.

A vingt-huit lieues de S.-Charles, et au Sud, on trouve une rivière appelée la *Gasconnade*; elle peut avoir trente toises de large à son embouchure; elle est pleine de rapides, et navigable, seulement pendant les grandes eaux, pour de petits bateaux, dans l'espace de cinquante lieues.

A dix lieues plus haut, et sur la même rive, tombe la rivière des grands *Ossages* (1). Elle arrose jusqu'au village des

(1) Parmi les papiers qui nous ont été pris par le gouverneur de la Louisiane, composant cinq cahiers relatifs au Missouri, se trouve la description particulière de la rivière des Grands Ossages, depuis sa bouche jusqu'au fort Carondelet, ainsi que celle de la rivière des Arkansas. M. le baron de Carondelet, à la vérité, par une délicatesse un peu tardive, me les a renvoyés, six mois après par la goëlette américaine la *Betzy*, capitaine Pierre David; mais le porteur les ayant jetés à la mer, ils n'en ont pas moins été perdus et pour moi et pour le public. Voyez le procès-verbal à l'appendix, pièce n.° 2.

grands Ossages, distance de soixante lieues, un terrain très-fertile, mais bas et noyé sur les deux rives. Sa navigation est sûre en tout temps de l'année, jusqu'au grand village de cette nation, pour barges et bateaux (1).

Vingt lieues plus haut, et toujours sur la même rive, se décharge la rivière à la *Mine*; le pays qu'elle arrose est assez stérile : c'est une suite de prairies hautes sur un sol de gravier; on ne connoît pas la navigation de cette rivière.

A une distance de cinq lieues, et sur le côté Nord, on trouve la rivière *Chératon*, navigable pour de petits bateaux de chasse seulement (2); elle arrose des prairies hautes mais fertiles.

A neuf lieues plus haut, et sur la même rive, se décharge *la Grande Rivière*, navigable pour de grandes pirogues pendant

---

(1) Tout ce qui suit, à compter de la rivière des Ossages, nous a été donné par différens voyageurs, qui font la traite dans le haut Missouri.

(2) Sorte de canots qui ne peuvent porter que deux hommes.

l'espace de quatre - vingt lieues; elle communique vers ses sources par un petit portage de dix à douze milles avec la rivière *Dumoins*, qui tombe dans le Missisipi.

A vingt - six lieues plus haut que la Grande Rivière, sur la rive Sud, on trouve une vaste prairie appelée *Prairie du feu.*

Dix lieues plus haut que la Prairie du feu est l'embouchure de la rivière des *Cans.* Cette rivière est navigable cent lieues pour des pirogues et des barges de toute grandeur ; elle arrose un pays assez fertile, plat, bien boisé, et entrecoupé de quelques prairies riches ; mais le pays, ainsi que nous venons de le décrire, ne s'étend point au-delà d'une ou de deux lieues des rives. En remontant cette rivière jusqu'à cinquante lieues, on trouve une fourche sur laquelle est situé le *grand village des Cans.* La branche qui court à l'Ouest s'appelle *rivière de l'eau blanche*; sur celle du Sud-Ouest est établie la nation sauvage appelée *Républicaine.*

En remontant cinq lieues plus haut le Missouri, et après avoir dépassé l'embouchure de la rivière des Cans, on trouve la petite rivière Plate, qui n'est navigable dans aucun temps de l'année pour aucune pirogue, et qui est même à sec pendant l'été.

Cinquante lieues plus haut que la petite rivière Plate, sur le côté Sud, on trouve la rivière du *Grand Nidmaha*, navigable seulement pour des canots de chasse; elle arrose des prairies hautes et des terres d'une mauvaise qualité.

Dix lieues plus haut, on laisse sur la même rive le *Petit Nidmaha*, qui n'est navigable pour aucun bateau, et arrose des terres hautes et pelées.

A quinze lieues, du côté Nord du Petit Nidmaha, on trouve la rivière *Nichenanbatonais*, navigable pendant cent lieues, pour des canots de chasse : ces terres sont pelées et de la même qualité que les précédentes.

Quinze lieues plus haut, on arrive à l'embouchure de la rivière Plate, située

sur le côté Ouest ; elle est aussi large que le Missouri, et court avec une telle rapidité, que l'action des rames et de la perche, ne suffit pas pour la remonter : on est obligé de recourir à la cordelle. Mais pour cela il faut que les eaux soient basses ; et alors ce moyen est excessivement dangereux, à cause des sables mouvans. On a vu des bateaux échouer sur ces sortes de sables, et disparoître totalement avec tout l'équipage. On peut, ainsi que nous l'avons déjà expliqué, reconnoître ces sables de très-loin, à leur surface miroitée, causée par l'humidité du sol et l'action du soleil, et les éviter.

Cette rivière est peu profonde. Le fonds et les rives sont garnis de sables mouvans, ses eaux sont blanches et couleur de chaux ; elle arrose de mauvaises terres d'une nature crayeuse ; ses rives sont bordées de petites côtes pelées, et l'aspect du pays est généralement aride et stérile.

Au confluent de la rivière Plate est situé le village de la nation *Otoktata* ; on y compte trois cents guerriers; cette nation

n'est pas errante, elle est composée de bons chasseurs.

En remontant encore douze à treize lieues, en partant du village Otoktata, on arrive au village de la nation des *Grands Panis*, situé sur la même rive; cette nation reste sur ce territoire; elle a sept à huit cents guerriers, mais lâches et peu chasseurs.

A cinq lieues du village des grands Panis, et sur la rive opposée, se jette la rivière des *Loups*, qui arrose des prairies basses et des terres très-fertiles. A son embouchure est la nation des *Panimaha*; elle a six cents guerriers très-braves, mais mauvais chasseurs.

En remontant le Missouri trente lieues plus haut que la rivière Plate, on laisse, sur la rive Nord, la petite rivière des *Sioux*, qui n'est navigable que pour de petits canots de chasse.

Vingt lieues au-dessus de cette dernière rivière, et sur la rive Sud, habite la nation des *Maha*; leur village ou leurs huttes sont bâties dans une belle plaine éloignée de deux lieues des bords du Missouri.

Cette nation est sédentaire, et cultive du blé d'Inde et des citrouilles. C'est ordinairement au mois de juin que ces Indiens partent en corps considérables pour aller faire la chasse des bœufs, et ils reviennent, dans le courant d'août, pour faire la récolte de leurs champs. A l'approche de l'automne, et vers le mois d'octobre, ils repartent, mais par petites troupes, à la tête desquelles il y a toujours un chef, pour aller faire la chasse du castor, de la loutre, du chevreuil, et chercher d'autres pelleteries; ils ne reviennent ordinairement que vers la fin de janvier. On leur suppose onze à douze cents guerriers.

A six lieues au-dessus de la nation des Mahas, et du côté du Nord-Est, se vident les eaux de la grande rivière des *Sioux*. C'est sur cette rivière que les Sioux qui habitent les bords des rivières du *Moins* et de *S.-Pierre*, viennent, en différens temps de l'année, faire la chasse des bœufs sauvages et autres animaux. Ils communiquent à cette rivière par un portage de douze milles.

Quarante lieues au-dessus de cette dernière rivière se décharge celle de *S.-Jacques*, navigable, selon le rapport des Indiens, durant soixante lieues, pour de grands canots : son cours est lent et doux ; elle arrose des prairies très-fertiles, couvertes d'animaux ; elle abonde particulièrement en castors, et reçoit, un peu au-dessous de ses sources, plusieurs petites rivières, dont une s'appelle la rivière aux *Pierres rouges*. Cette dernière prend son nom d'une carrière de pierres de cette couleur, qui se trouve le long de ses bords, et que les Sauvages emploient à faire des pipes et des calumets fort estimés ; on n'en trouve point de semblables dans aucune partie du Missouri. Cette carrière est placée quatre à cinq pieds au-dessous de la couche végétale.

A Vingt lieues sur la rive de l'Ouest du Missouri, on trouve la rivière *Qui-court*. Elle prend sa source à l'Ouest-Sud-Ouest, et fort loin au-dessus de son embouchure. Selon le rapport des Indiens elle est, de toutes les rivières fréquentées, la plus

abondante en castors et en loutres. Son cours est d'une telle vélocité, et intercepté par tant de rapides, qu'il est impossible d'y naviguer, ni en canot, ni en pirogue.

A deux lieues plus haut que son embouchure, est situé le village des *Poncas*. Leurs cabanes sont bâties sur une petite éminence éloignée environ d'une lieue du Missouri. A l'entour de cette éminence sont de jolies prairies arrosées par une petite rivière dont les eaux sont extrêmement pures et limpides, ce qui donne à ce site un aspect agréable.

Quoique ces Indiens aient leurs demeures fixées dans ce lieu, ils sont cépendant peu sédentaires, ne cultivent point la terre, et ne se nourrissent que du produit de la chasse de bœufs sauvages, qui abondent dans ces vallées; ils tuent aussi beaucoup de loutres, de castors et de chevreuils.

A trente lieues plus haut que la rivière Qui-court, et sur la même rive, sort la rivière *Blanche*, dont les eaux

sont aussi blanches que l'eau de chaux, et parcourt un pays dont le sol est une craie pure; elle est peu considérable, et n'est navigable pour aucune embarcation.

A dix lieues plus haut, le Missouri forme un grand détour vers l'Ouest, qui peut avoir dix à quinze lieues de circuit, au bout duquel il reprend sa direction ordinaire vers le Nord-Ouest. La partie la plus étroite de la presqu'île formée par ce détour, n'a pas plus de quatre à cinq milles, et comme ce ne sont que des terres basses sans montagnes ni rochers, il sera très-facile un jour d'y former un canal qui abrégeroit de douze à quatorze lieues cette navigation.

A douze lieues au-dessus de ce détour, et à l'endroit où il finit, à l'Ouest, on trouve une petite rivière appelée par quelques chasseurs le *Petit Missouri*, et par les Indiens l'*eau tranquille*. Elle n'est navigable pour des canots qu'au printemps, à la fonte des neiges, ou après quelques pluies abondantes.

Une horde de Sioux appelée *Oconona*,

ci-devant amie des *Ricaras*, parcouroit habituellement cette rivière; mais ils en ont été chassés dernièrement, et on ignore quelle est la latitude qu'ils habitent aujourd'hui.

La nation Aricaras avoit ses habitations situées à dix lieues plus haut sur la rive Ouest du Missouri ; elles étoient partagées en deux villages distant d'une demi-lieue l'un de l'autre, qu'elle a abandonné depuis peu pour se retirer près des *Mandanes*. Les Aricaras étoient très-nombreux autrefois; on leur comptoit jusqu'à trente-deux villages, en partie détruits aujourd'hui par les Sioux. La petite vérole, qui a aussi causé parmi eux de grands ravages, a réduit cette nation à cinq cents guerriers tout au plus.

A deux lieues au-dessus du deuxième village des Aricaras, sur la même rive, se décharge la rivière de *Chaguienne*. Cette rivière est assez large à son embouchure, mais peu profonde; de sorte que l'on ne peut y naviguer qu'avec beaucoup de peine, et avec des canots seulement. Elle

prend ses sources à l'Ouest, dans des montagnes de roches très-escarpées ; ses bords sont couverts de très-beaux bois de hautes futaies; et selon le rapport des Indiens, elle est très-abondante en castors.

A quarante lieues environ de son embouchure, elle se divise en deux branches; celle de l'Ouest s'appelle *rivière aux cerises à grappe ;* la nation Chaguienne s'est fixée un peu au-dessus du point où est la fourche ; elle cultive du blé d'Inde et du tabac. Les Chaguiennes sont divisés en trois hordes ; la première, qui est la plus considérable, porte le nom de *Chaguienne;* la seconde celui de *Vouisy;* et la troisième celui de *Chouta ;* ils parcourent cette rivière en faisant la chasse du bœuf sauvage, depuis ses sources jusqu'à son embouchure, traversent même plusieurs chaînes escarpées qui séparent, disent-ils, en plusieurs endroits, ce vaste pays, au milieu duquel il y a une grande quantité de lacs ou marais qui doivent, selon leurs rapports, être le rendez-vous de tous les castors. Ces Indiens racontent à ce sujet

les histoires les plus absurdes, et qui peignent parfaitement leur ignorance et leur superstition : nous en citerons une qui suffira pour faire connoître le caractère de ce peuple enfant.

Il y a, disent-ils, un de ces lacs ou marais beaucoup plus grand que les autres, dont aucun animal n'ose approcher ni pour boire ni pour manger; il se trouve toujours une grande quantité de bœufs sauvages dans ses environs; et les hommes mêmes redoutent son voisinage. Au milieu de ce lac on voit une loge de castors d'une grandeur et d'une hauteur extraordinaires, environnée d'une infinité d'autres plus petites. Toutes les nuits on entend sur ce lac, lors même que le temps est calme, un bruit semblable à celui d'une mer agitée par le vent.

Une fois, deux jeunes guerriers, poussés par la curiosité, se cachèrent pendant quatre jours et quatre nuits, pour tâcher de découvrir qui pouvoit occasionner, pendant la nuit, ce bruit terrible, et voir l'esprit *roi des castors* qui habite cette

grande loge, ainsi que le leur avoient toujours raconté les vieillards.

Ils ne virent rien pendant trois jours, et n'entendirent durant la nuit qu'un bruit sourd dans le lac, dont les eaux montoient bien avant sur la rive et redescendoient le jour. Le quatrième jour vers le soir, ils virent sur le sommet de cette grande loge un castor d'une grosseur prodigieuse, dont le poil étoit tout blanc; quantité d'autres castors, moins gros, étoient assis autour de lui. A un certain cri, tout le marais fut en mouvement, et les eaux se gonflèrent avec un bruit si effroyable, qu'il épouvanta ces deux jeunes Indiens, et les fit fuir dans leur village, où ils racontèrent ce qu'ils avoient vu.

De tout ce conte ridicule on pourroit cependant tirer une conséquence qui n'est point hors de toute probabilité; c'est qu'il seroit très-possible qu'il existât dans cette partie une baie assez étendue et assez profonde pour gagner jusqu'aux pieds de ces montagnes, ce qui expliqueroit le bruit

de ces eaux, et leur mouvement qui a tant étonné et effrayé ces Indiens. La baie de Chesapeak nous en offre un exemple.

Indépendamment de ces différentes tribus, ce pays est encore parcouru par plusieurs autres nations non sédentaires, telles que les *Cayovuas*, les *Tocaninaubiches*, les *Pitapahats*, les *Tokiwuakos*, amis et alliés des Chaguiennes, mais tous ayant une langue différente. Ces derniers sont d'excellens chasseurs; mais comme ils n'ont encore aucune communication avec les blancs, ils échangent leurs peaux et leurs fourrures contre quelques marchandises de traite qui leur sont fournies par les Sioux, depuis long-temps dans la dépendance des Anglais.

La nation des *Padous* qui habite les bords de la rivière Plate, n'est éloignée du Missouri que de dix journées de marche de guerriers, ce qui peut être évalué à soixante ou quatre-vingts lieues communes.

Les Halitames ou *Têtes pelées*, peuple errant, occupent tout le grand espace depuis la rivière Plate jusqu'aux sources de

celle des Arkansas, et s'étendent le long des grandes montagnes qui séparent le Nouveau Mexique de ce Continent.

En interrogeant toutes ces différentes nations, et les traiteurs qui les fréquentent, sur la nature du pays qui existe de l'autre côté de ces montagnes de roches : voici ce qu'ils s'accordent tous à vous dire. Au-delà de ces grandes montagnes qui ont deux, trois et quatre chaînes, après avoir marché plusieurs jours, (six et sept) on arrive sur les bords d'une grande rivière, large, profonde, bien boisée, dont les eaux coulent, pour me servir de leur expression, au couchant de l'hiver. En suivant encore les bords de cette rivière, pendant quelques jours de marche, on trouve plusieurs villages Indiens d'une nation inconnue, qui ne fait usage que d'ustensiles de leur propre invention ; leurs cabanes sont composées de joncs et de pailles longues ; le bœuf sauvage, le cerf et les autres gros animaux qui servent à faire subsister et à couvrir toutes les autres nations sauvages, n'existent absolument point dans ce pays ; leurs

vêtemens et leurs chaussures ne sont faits que de peaux de castors, de loutres, de renards, de loups, de pichoux et de lièvres. Ils ont, comme tous les autres, l'usage de l'arc et de la flèche armés d'os et de pierres; ils cultivent le blé d'Inde, dont la graine leur a été fournie, disent-ils, par une grande nation sauvage qui habite les bas de cette rivière, et qui en sème et en recueille une grande quantité. Les femmes de cette nation portent, pendus au bout des oreilles et au cou, de petits coquillages de différentes formes, percés et enfilés dans de petits cordons de cuir qu'elles disent s'être procurées à l'entrée de cette grande rivière où il y a un grand étang dont on n'aperçoit point l'autre rive, et dont l'eau monte et baisse considérablement en certain temps de la journée et de la nuit. Les nations qui font leur résidence au bord de ce grand étang, attachent de gros morceaux de viande au bout d'une longue corde, qu'ils jettent dans l'eau haute, et retirent lorsqu'elle s'enfuit; ils trouvent souvent après, une grande quantité de ces

petits coquillages colés après la viande ; ils les en détachent, les percent et les pendent ensuite à leur col et à leurs oreilles. Il est bon d'ajouter à ces détails, qu'un couteau à la marque de Cook a été trouvé entre les mains d'un des chefs, et remis au gouverneur de la Louisiane.

Au-dessus de l'embouchure de la rivière des Chaguiennes, le Missouri détourne au Nord-Est, parcourt un espace de quatre à cinq lieues, et de-là tourne au Nord-Ouest jusqu'aux Mandanes. Environ cinquante lieues au-dessus des villages des Aricaras, sur la rive de l'est, on trouve une rivière fréquentée par les Sioux, des prairies appelées *Titons*. On laisse plusieurs petites rivières, sur la rive Ouest, qui ne sont navigables ni les unes ni les autres. On compte environ cent lieues de la rivière des Chaguiennes aux nations Mandanes. Ce peuple étoit aussi très-nombreux autrefois, mais il a été attaqué plusieurs fois par les nations situées au Nord du Missouri, et dépeuplé par la petite vérole. Les Mandanes ne comptent que trois cents hommes capables d'aller à la guerre.

Les *Gros Ventres*, appelés par les Sauvages la *nation de la grande chevelure*, sont plus nombreux; ils peuvent mettre sur pied huit cents guerriers. Ils sont partagés en deux villages distant d'une demilieue l'un de l'autre, situés sur le bord du Missouri, à la gauche, en montant environ deux lieues au-dessus des Mandanes; ces dernières sont divisées en trois villages, dont le plus grand est bâti dans une belle campagne, sur la partie occidentale de cette rivière; et les deux autres, plus petits, sur l'autre rive, à l'opposé les uns des autres.

Ils sont tous fixés dans leurs habitations, d'où ils ne sortent que par brigades, soit pour la guerre, soit pour la chasse des bœufs sauvages qui sont nombreux dans cette partie.

Auprès des villages des Mandanes et des Gros Ventres, les forêts qui avoisinent le Missouri sont beaucoup plus épaisses, les bois sont plus grands et plus élevés que ceux qui se trouvent sur le bas de cette rivière, c'est-à-dire, depuis la grande rivière Plate.

Les *Asséniboines*, nation errante, située au Nord du Missouri, chez laquelle les marchands anglais du Canada et de la baie d'Hudson font le trafic des pelleteries, fréquentent les Mandanes et les Gros Ventres, dont ils tirent des chevaux, du blé d'Inde et du tabac, en échange de fusils, de chaudières, de couteaux, etc., qu'ils y apportent.

Depuis quelques années, les marchands anglais ont des petits forts bâtis en plusieurs endroits sur une rivière nommée *la rivière Rouge* qui tombe dans celle d'Asseniboine. Les sources de cette dernière commencent près du Missouri, vers la partie des Mandanes. Ils envoient leurs engagés par terre, soit avec des chevaux dans l'automne ou le printemps, soit avec de gros chiens dans l'hiver, qui mènent des traîneaux minces et légers sur la neige, pour y faire le trafic des robes de bœufs, des peaux de loups, de pichoux, de renards, en échange d'un peu de poudre, de couteaux, de rassade et de vermillon qu'ils leur donnent en paiement. Ce trajet

du Missouri à cette rivière est évalué, par des voyageurs qui y ont passé plusieurs fois, à cent de nos lieues communes.

A cinquante lieues au-dessus des villages Gros Ventres, à l'Ouest du Missouri, se décharge une grande rivière nommée la rivière *aux roches jaunes*, par les Indiens, et la rivière *des Corbeaux*, par les Français. Cette grande rivière sort des montagnes de roches de la partie de l'Ouest; ses bords sont bien fournis de bois; on y voit des pins, des sapins, des épinettes, des cèdres, des bouleaux et d'autres espèces. Egalement le long de ses bords, on voit le bœuf, la vache sauvage et quantité d'autres bêtes fauves courir par troupeaux. Une infinité de petites rivières qui s'y jettent sont abondantes en castors, au-delà de toute croyance. Nonobstant le grand nombre de ces animaux qui se trouvent sur cette grande rivière, ses eaux sont aussi pures et aussi claires que de l'eau de roche. Son cours est moins rapide que celui du Missouri. La nation du Corbeau, peuple nombreux, habite ses bords,

et plus haut, en remontant vers sa source, sont placés quantité d'autres peuples Indiens encore inconnus. Plusieurs Indiens assurent que cette rivière est fort large et très-profonde bien loin au-dessus de son embouchure. Un Canadien voyageur, nommé Ménard, qui depuis seize années fait sa résidence aux Mandanes, où il est venu par le Nord, et qui a été plusieurs fois en qualité de *Calumet* chez la nation du Corbeau, de compagnie avec les Gros Ventres qui sont ses alliés, nous a assuré que cette rivière étoit navigable en toute saison, avec de grandes pirogues, à plus de cent cinquante lieues et peut-être deux cents de sa sortie. Il nous a dit aussi qu'on mettoit quinze à vingt jours de marche de guerrier allant en guerre, (1) pour aller des Mandanes chez cette nation.

Un fort bâti à l'entrée de cette belle ri-

(1) Il y a une différence dans la marche des guerriers allant en guerre ou en revenant; dans le premier cas, ils vont beaucoup plus lentement que dans le second.

vière,

vière, seroit très-avantageux pour ouvrir un grand commerce, non-seulement avec les nations qui en sont voisines, mais encore avec celles qui parcourent la partie occidentale du Missouri au-dessus de cette rivière, tels que les *Chionitanons* et la nation du *Serpent*, en approchant les montagnes de roches sur lesquelles nous avons peu de connoissance.

Une grande partie de la nation Asséniboine, qui parcourt les terres septentrionales du Missouri au-dessus des Mandanes, auroit bien plus de facilité pour venir trafiquer de ses pelleteries à ce fort, en suivant le *lac Placoté*, que de les porter aux forts des Anglais de la rivière Rouge.

Les Sioux appelés *Titons*, qui sont divisés en quatre grandes peuplades errantes, fréquentent toute la partie orientale du Missouri, depuis la rivière Blanche, trente lieues au-dessus de la rivière Qui-court, jusqu'à la rivière des Titons.

Ils traversent aussi la partie occidentale de cette rivière pour y faire la chasse des bœufs sauvages et des castors qui s'y trou-

vent ordinairement en plus grande quantité que sur l'autre partie.

Ce peuple Sioux a pour habitude de fréquenter les Chaguiennes et les Ricaras, et quelquefois les Mandanes, pour tirer, des premiers, des chevaux, des peaux de castors et des habillemens à leur mode, et des derniers, du blé d'Inde et du tabac.

Les nations Sioux sont celles qui font le plus la chasse aux castors, et aux autres animaux de cette rivière, qui fournissent de bonnes pelleteries. Leurs chasseurs parcourent, fouillent et refouillent toutes les rivières et les ruisseaux sans craindre personne. Ils enlèvent tous les printemps une grande quantité de pelleteries, de dessus le terrain de sa majesté catholique, qu'ils vont échanger pour des marchandises avec les autres peuples des Sioux qui sont sur les rivières S.-Pierre et des Moins, fréquentées par les marchands anglais du Canada.

Il seroit facile d'établir, sur le Missouri, des magasins pour fournir à leurs besoins, et d'enlever aux Anglais cette branche

d'industrie qu'ils ont usurpée. (Voyez le chapitre sur les pelleteries).

Les Sioux s'éloignent des bords du Missouri au commencement du mois d'avril, et y reviennent dans le cours des mois de juillet et août, époque où ils parcourent les deux rives jusqu'au printemps.

Les mois d'avril, de mai et de juin sont le seul temps où l'on pourroit passer, avec quelque sûreté, les endroits qu'ils ont coutume de fréquenter; car, corrompus par les Anglais, ils arrêtent, font prisonniers, ou tuent tout ce qui est étranger.

Tous les peuples sauvages nouvellement connus, dont nous venons de faire mention, qui habitent la partie occidentale du haut Missouri, à la réserve des nations Sioux, ont plus de douceur, d'humanité et d'hospitalité, qu'aucuns peuples de la terre : on observe, à cet égard, qu'aucunes de ces nations habitant le Missouri, ne sont antropophages, tandis que celles qui habitent l'Est du Mississipi le sont presque toutes. Ils ont un grand respect et une grande vénération pour tous les

hommes blancs qu'ils confondent indifféremment sous cette dénomination, ne sachant point encore faire de distinction entre les nations espagnole, française, anglaise et autres. Il est extrêmement important que les Anglais ne s'en emparent point.

En entreprenant ce voyage, j'avois pris la ferme résolution de ne point m'occuper des indigènes, et encore moins de toutes les merveilles que la plupart des voyageurs nous assurent avoir rencontré dans les pays éloignés ; je me trouve cependant forcé à violer l'espèce de loi que je m'étois faite à moi-même, en relatant deux faits qui portent avec eux un caractère de naiveté si remarquable, que j'ai pensé qu'ils pouvoient faire une exception.

Pendant mon séjour aux Illinois, j'avois eu occasion de lier connoissance avec un jeune médecin appelé le docteur Rosse, très-intéressant par ses lumières et son amabilité. Ce qui l'avoit le plus frappé, me disoit-il souvent, dans les différens voyages qu'il avoit faits dans l'intérieur

des terres, étoit le caractère des Indiens qu'on trouve par-tout le même, quant à la patience, à la paresse, à la lenteur et à leur insensibilité physique et morale (1); il ne pensoit pas du tout comme moi, que cette impassibilité de caractère fût l'effet de leur éducation, ainsi que j'avois souvent cherché à le lui persuader, mais bien de la nature du sang beaucoup plus épais, et circulant plus lentement chez eux, que chez les blancs. Pour prouver ce qu'il avançoit, il m'engagea à faire les mêmes expériences qu'il avoit déjà faites lui-même; à comparer la pulsation d'un Indien avec celle d'un blanc, en observant de les prendre de même taille, de même âge et de même force, autant qu'il seroit

(1) On voit quelquefois un Indien assis au pied d'un arbre, occupé à frotter, toute une journée, deux pierres l'une contre l'autre, et recommencer le lendemain, jusqu'à ce qu'il leur ait donné le poli qu'il désire. Cette opération dure quelquefois un mois. Tout le monde sait d'ailleurs avec quel sang-froid il supporte ce que nous appellerions, nous autres peuples policés, des douleurs affreuses.

possible. Je trouvai l'idée si ingénieuse, que je résolus de la mettre à exécution sans délai.

Je savois qu'il s'étoit établi, près de S.-Charles, plusieurs camps d'Indiens arrivés nouvellement du haut Missouri, et qui venoient chercher à S.-Louis des marchandises de traites pour leurs chasses d'hiver. Ces Indiens sortant encore presque tous des mains de la nature, me parurent préférables pour mon expérience, à ces Kaskaskias ou Kaokias, habitans des Illinois, et déjà gâtés par les mœurs et la corruption des blancs. Car plus on s'enfonce dans les bois et les déserts, plus on trouve les Indiens bons et humains; *les plus éloignés des blancs sont les moins infectés des vices de la société*. Je me rendis donc, accompagné de l'adjudant Warin, d'un interprète, et de deux hommes de mon équipage, près de ces indigènes ; et moyennant quelques présens d'usage, j'obtins qu'un Mandane et un chef des grands Ossages se prêteroient à l'expérience que je me proposois de faire. Le Mandane avoit cinq pieds trois pouces,

et parfaitement de la même taille et de la même corpulence qu'un des hommes de mon équipage, qui étoit Américain et né à Pittsburg. L'Ossage avoit cinq pieds dix pouces et demi, même taille que la mienne; il étoit un peu moins fort, mais du même âge, quarante-cinq ans. Trois épreuves réitérées à une demi-heure de distance, faites avec une montre à seconde, ont donné les résultats suivans, savoir :

Par minute,

L'Américain,	69 pulsations.	différence, 9.
Le Mandane,	60 pulsations.	

L'Ossage, .	62 pulsations.	différence, 13.
Moi, . . .	75 pulsations.	

J'ai mis l'adjudant Warin en opposition avec l'Ossage, comme étant à-peu-près de la même taille que moi, mais d'un caractère plus froid, la différence n'a été que de 10 pulsations, c'est-à-dire, Warin 72, l'Indien 62.

J'ai eu, pendant le cours de mon voyage,

occasion de répéter cette expérience(1), notamment au cap Girardot, avec deux Indiens du Haut-Canada, un loup et un chawanon, et parmi les Arkansas. D'après les résultats, je puis assurer que la différence la plus rapprochée entre un Indien et un blanc, a été de 9 pulsations, et que la plus éloignée a été jusqu'à seize (2).

Ce fait sans doute a droit d'exciter les réflexions de l'homme instruit; mais celui dont il me reste à parler ne mérite pas moins son attention.

Dans le nombre des différentes nations que je trouvai campées près de S.-Charles, une attira particulièrement mon attention, par la marque distinctive que portoient les

---

(1) J'ai à me reprocher de n'avoir pas eu l'idée de faire cette expérience avec l'enfance; mais je me propose bien de réparer cette faute, ainsi que beaucoup d'autres, en reprenant ce voyage, si j'en ai jamais la facilité comme j'en ai le désir.

(2) J'observerai que j'ai eu la précaution d'opposer à ces différens Indiens, des Français, des Américains et des Espagnols, sans trouver aucune différence marquante.

deux sexes : les hommes avoient un gros serpent à sonnettes autour du cou, les femmes autour du bras, et jouoient avec ce reptile comme on joueroit par-tout ailleurs avec un collier ou un brasselet. Mon interprète, à qui je fis part de ma surprise sur cette singularité, me dit que ces Indiens étoient de la nation du *serpent*, habitant près des montagnes jaunes, sur la rive droite du Missouri ; qu'ils portoient le nom du reptile qu'ils avoient adopté pour leur *manitou ;* comme celles qui adoptent le renard, le loup, l'épervier, en portent également les noms. Après cet éclaircissement, il ne me restoit plus qu'à savoir comment ils étoient parvenus, en rendant ces animaux aussi familiers, à les dégager de tout ce qu'ils ont de nuisible et de destructif. Je pensai d'abord qu'ils avoient eu la précaution de leur arracher les deux dents incisives par lesquelles on sait que filtre le venin dont ils empoisonnent la plaie que fait leur morsure ; mais j'eus lieu d'être convaincu du contraire, lorsque je fus informé des particularités

de cette étrange éducation, que je n'obtins, d'un des chefs, qu'après bien des peines, des allées et venues, des pourparlers, et sur-tout beaucoup de présens.

Il me dit que lorsqu'ils vouloient apprivoiser un de ces reptiles, ils le prenoient fort jeune, et se l'attachoient par l'odorat, ainsi qu'il se pratique envers beaucoup d'autres animaux; mais que pour détruire le venimeux de sa morsure, ils avoient soin de le tenir enfermé pendant deux ou trois mois; de le nourrir pendant ce temps, soit de farine de maïs, soit de jus de plantes très-douces; et qu'en substituant ainsi ces alimens à ceux que la nature indique à cet animal dans les forêts, tels que végétaux et insectes dégoûtans, il ne distilloit plus de poison, et que sa morsure alors devenoit aussi peu dangereuse que celle de l'anguille.

J'en ai acquis la certitude de mes propres yeux; car, soit par ce procédé ou par tout autre, il est de fait que ces animaux avoient toutes leurs dents, et que, quoique excités par la colère, leur morsure ne produisoit aucuns fâcheux effets.

Quelle découverte précieuse que celle d'un régime qui auroit la faculté de rendre bon ce qu'il y a de plus nuisible ! combien l'espèce humaine ne devroit-elle pas aux Indiens qui nous auroient transmis un pareil secret ! Mais ne nous flattons pas ; le spécifique souverain qui auroit le pouvoir de neutraliser le poison le plus subtil, échoueroit encore contre les passions des hommes.

ÉTAT des anciennes nations indiennes, avec le nombre de leurs guerriers.

NOMS des NATIONS.	NOMBRE de leurs GUERRIERS	LIEUX de leur RÉSIDENCE.
Delaware.	600	Entre l'Ohio et le lac Erie.
Wayondott's.		
Mohickon's.	300	Près la rivière Sandusky.
Coghnawaga's.		
Portion des Chawanons.	500	Sioto et Muskingum.
Twightwees.	250	Sur la rivière du Miami et près du fort Miami.
Portion de Kickapoos.		
Piankas.		
Musquitons.	1000	Sur la Wabash ou branches adjacentes.
Ouiatanos.		
Kaskaskias.		
Piorias.	300	Près des Illinois, côté américain.
Mitchigamas.		
Wigondott's.	250	Détroit.
Portions d'Ottawas.	400	*Idem.*
Putawatimes.	150	*Idem.*
Portion de Chepawas.	200	Près du lac Huron.
Portion d'Ottawas.		
Portion de Kikaspoos.	400	A l'entrée du lac supérieur et près de Sainte-Marie.
Portion des Chepawas.		
Mynomanies.	555	Baie des puans près du lac Michigan.
Sack's.		
Portion des Putawatimes.	200	Près Saint-Joseph.
Portion d'Ottawas.	150	Près Saint-Joseph.
Portion de Kikaspoos.		
Miscotins.		
Outagomies.	4000	Sur le lac Michigan et entre le Mississipi.
Outtamok.		
Mascou.		
Musquakeys.		
	9055	

NOMS des NATIONS.	NOMBRE de leurs GUERRIERS	LIEUX de leur RÉSIDENCE.
De la part ci-contre	9055	
Portion d'Ottawas. .	200	Près du lac Michigan, à vingt-un milles du lac Michillimakinack.
Portion de Chipawas.	1000	Dans les îles du lac supérieur.
Portion des Chawanons (1)	1100	A l'Ouest du Mississipi, à trente lieues du cap Girardot.
Les Loups.	1500	*Idem.*
Les Cadeaux (2). . .	200	. . . .
Les Arkansas (3). . .	200	Ouest du Mississipi sur la rivière des Arkansas.
Les Chikasaws (4). .	8000	Sur la rivière d'Yasou.
Les Chactaws (5). . .		Entre la rivière d'Yasou et la Mobile.
Les Creeks (6). . . .	9000	Floride sur la Mobile.
Les Cherokees. . . .		
	30255	

(1) Il ne faut faire aucune distinction entre les Chawanons et les Loups qui sont toujours alliés; ils sont généralemert dévoués à la France.

(2) Nation très-brave et très-amie des Français.

(3) Les Arkansas sont les meilleurs guerriers qui existent sur le fleuve du Mississipi.

(4) Les Chikasaws sont très-braves, mais perfides, et sur les traités desquels on ne doit jamais compter.

(5) Les Chactaws sont généralement mauvais guerriers, divisés d'affection entre l'Espagne et les Américains.

(6) Les Creeks et les Cherokees sont entièrement dévoués à l'Espagne, et très-bons guerriers.

N. B. Il y a une infinité d'autres nations répandues à l'Ouest du Mississipi, entre les trente et trente-cinquième degré de latitude Nord, mais ils sont lâches et dégénérés.

ETAT des nations indiennes qui habitent a l'Ouest et au Nord-Ouest du Mississipi, nonvellement découvertes.

NOMS des NATIONS.	LEUR NOMBRE.	NOMS des rivières qu'ils habitent ou qu'ils fréquentent, et les latitudes.
Gens du Castor.	600	Les sources de la rivière Sahaskawan, et au pied des montagnes jaunes par les 54 degrés de latitude.
Nat. Pied-Noir.	1500	*Idem*, et par les 52 degrés de latitude.
Nation Sacué.	400	Les sources de la rivière du Daim, et au pied des montagnes jaunes par les 50 degrés de latitude.
Portion errante de la nation Asseneboine.	500	Sur la branche du Sud de la rivière Sabaskawan, latitude 47, longitude, 115.
Grande nation.	. . . .	Entre la rivière Daim et le lac Placoté.
Nation Pied-Grand.	1000	Sur la branche Nord-Ouest du Missouri, au pied des montagnes jaunes, par les 50 degrés de latitude.
Nation Asseneboine, fixée.	1000	Sur le haut de la rivière de ce nom, 52 degrés de lat., 115 de long.
Nation Christinaux.	500	Au Sud de la rivière Asseneboine, près la rivière rouge, par les 47 degrés latitude, 110 longitude.
Nation Sauteux.	1000	Sur la rivière rouge, depuis ses sources jusqu'à son embouchure, entre les 46 et 47 degrés de latitude Nord, et les 100 et 105 deg. long. Ouest.
Grande portion des Sioux.	1000	Sur la rivière S.-Pierre, depuis ses sources jusqu'à son embouchure, et sur la rivière S.-Louis.
	7500	

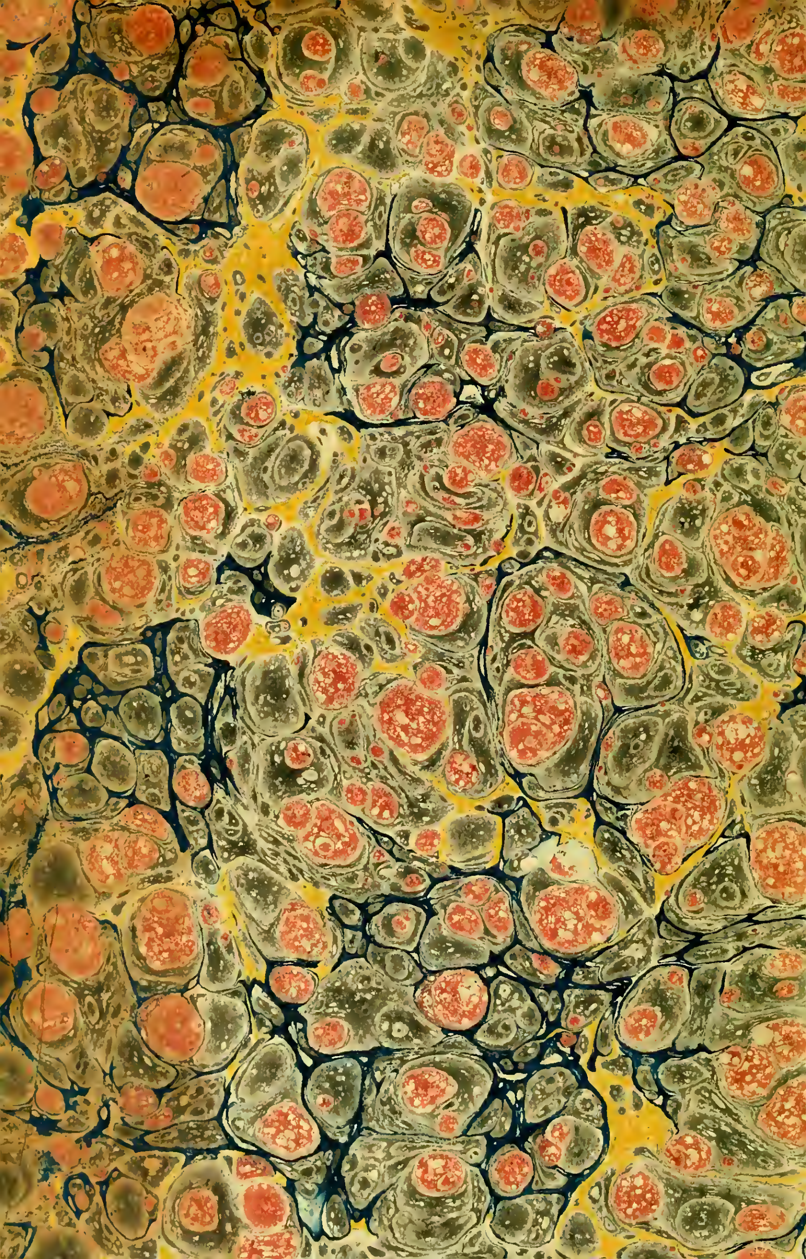
NOMS des NATIONS.	LEUR NOMBRE.	NOMS des rivières qu'ils habitent ou qu'ils fréquentent, et les latitudes.
D'autre part.	7500	
Petite portion des Sioux.	. . . .	Sur la rivière des roches jaunes ou des corbeaux.
Nation plume de Corbeaux.	. . . .	Sur la rivière de ce nom, au pied des montagnes jaunes.
Nation Rasade Rouge.	. . . .	*Idem.*
Nation d'Orignal.	. . . .	A la fourche du Missouri.
Nation Gros-Ventre.	500	A 50 lieues au-dessus de la rivière des Titons, lat. 53, long. 115.
Nation Mandane.	1000	Sur les deux rives du Missouri, dix lieues au-dessus des Gros-Ventres.
Nation Pitapahata.	. . . .	Sur la rive Nord de la rivière aux cerises à grappe.
Nation Tokiwako.	. . . .	Sur la rive Sud de la même rivière.
Nation Kayoha.	. . . .	*Idem.*
Nation Chaguiennes.	. . . .	Au confluent de la rivière des cerises à grappe.
Nation Tokaninambich.	. . . .	Sur la branche du Sud-Ouest de la rivière Chaguiennes.
Nation Arricaras.	500	Sur la rive Ouest du Missouri, à l'embouchure de la rivière Chaguiennes.
Nation Richaare	. . . .	Sur les sources du petit Missouri.
Nation Rasade Bleue.	. . . .	Sur la rive Sud du petit Missouri.
Nation Poncas.	. . . .	Sur la rive Ouest du Missouri, à l'embouchure de la rivière Qui-Court.
Nation Maha.	1100	Sur la rive Ouest du Missouri, vis-à-vis de la grande rivière des Sioux.
Nation Panimaha.	600	Rivière Plate au confluent de celle des Loups.
	11200	

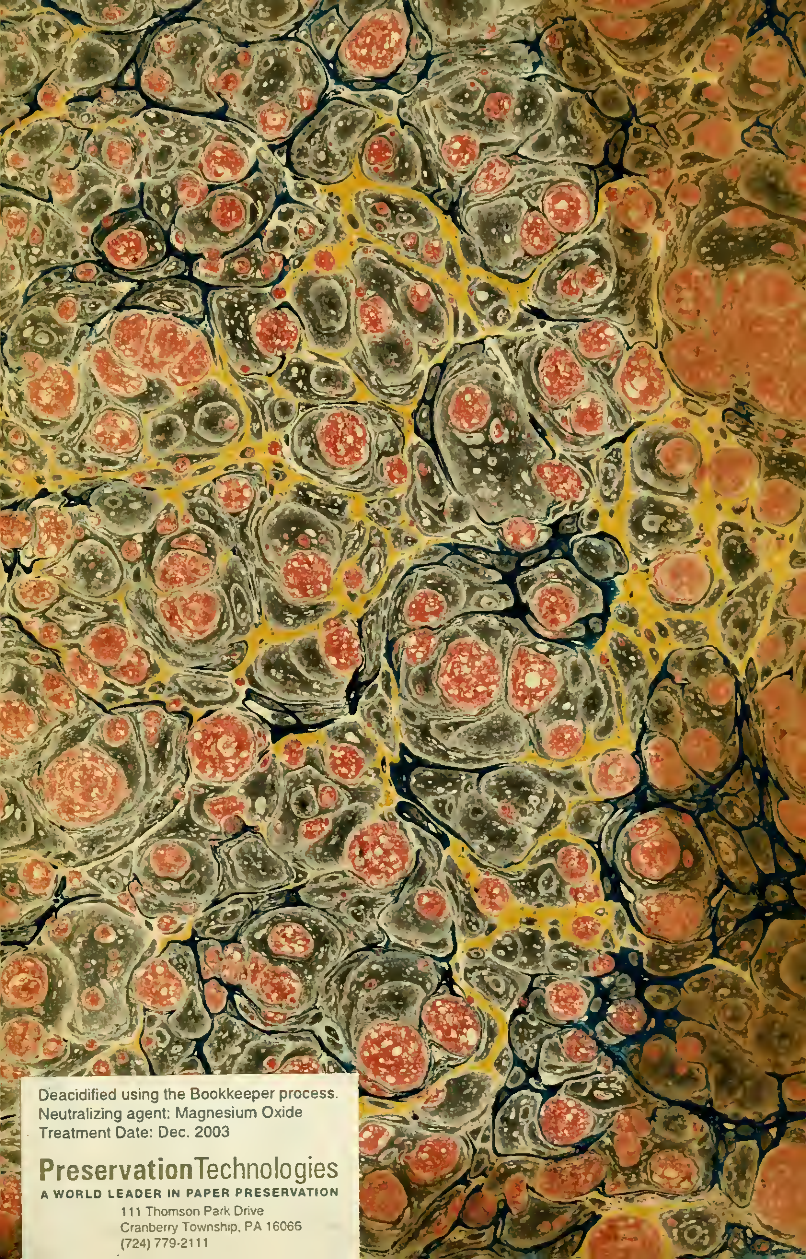
NOMS des NATIONS.	LEUR NOMBRE.	NOMS des rivières qu'ils habitent ou qu'ils fréquentent, et les latitudes..
D'autre part.	11200	
Nation Panis.	800	Sur la rive Sud de la rivière Plate, et vis-à-vis de l'embouchure de celle des Loups.
Nation Otoktata.	800	A l'embouchure de la rivière Plate, sur la rive Ouest du Missouri.
Nation Padou.	. . . .	Sur les deux rives de la branche Sud-Ouest de la rivière Plate.
Nation des Cans.	. . . .	A la fourche de la rivière de ce nom, soixante lieues de son embouchure.
Nation Républicaine.	. . . .	Sur la branche Sud-Ouest de la rivière des Cans, près de ses sources.
Nation des Grands Osages.	9000	Près des sources de cette rivière, et aux sources de la rivière à la mine de plomb.
Nation du Serpent et des Chiouitanons.	2000	A l'Ouest des montagnes Jaunes.
Nation Maskego	. . . .	A l'Est du lac Winipeg, lat. 63, long. 104, Ouest.
Nation Bungi.	. . . .	Au Nord de la rivière York, lat. 53, long. 97, Ouest.
Nation Chipiwian.	800	Lat. 57, long. 110.
	24600	

FIN DU PREMIER VOLUME.

[illegible]

590




Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing agent: Magnesium Oxide
Treatment Date: Dec. 2003
PreservationTechnologies
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

